

Zbiór materiałów dotyczących
zagłady Żydów na ziemiach
polskich podczas okupacji hitlerowskiej

1979 - 1988

sygn. 18



L'AFFAIRE "HOLOCAUSTE"

Jamais une série télévisée n'avait suscité autant de remous et de remises en question. « Holocauste », à travers l'histoire romancée d'une famille et d'un SS de très haut rang, raconte l'extermination des Juifs par les nazis. Touchant au plus

profond la sensibilité des peuples, elle a provoqué des remous considérables partout où elle a été diffusée et constitue un événement capital. *Le Point* ouvre le dossier sous tous ses aspects : humain, passionnel, télévisuel, politique, historique.

L'Allemagne vient de payer une note « salée » à la mode rétro. Vingt millions d'hommes quelconques au-delà du Rhin se souviendront de cette semaine de janvier durant laquelle la plus petite des trois chaînes de télévision allemandes leur a jeté à la figure l'univers des camps de la mort. Quelque chose, semble-t-il, a craqué dans l'inconscient allemand.

Craqué d'un coup : aussi bien les standards téléphoniques que les résistances mentales. Tout le monde a regardé, fasciné. Les quotidiens consacraient soudain des pages entières à ce télé-film américain. Et les hebdomadaires suivaient : dix-huit pages dans le *Spiegel* la première semaine ; quinze la semaine suivante, consacrées au camp d'Auschwitz. Dix-huit pages encore dans *Stern*, avec des photos et ce titre : « La réalité fut pire. » Sans compter un feuilleton quotidien sur « Holocauste » dans *Bild* (quatre millions

d'exemplaires). Le 30 janvier, la Fédération des mouvements de jeunesse demandait une nouvelle diffusion de la série. La Conférence de l'épiscopat allemand reconnaissait que l'Église catholique à l'époque « n'avait pas pris une position suffisamment nette ». L'ambassadeur de France à Bonn expédiait une dépêche à Paris et qualifiait la diffusion d'« Holocauste » d'« événement politique le plus important survenu en Allemagne depuis la guerre ». Donc, un film de quatre cent vingt-huit minutes et vingt-six secondes avait réussi à ébranler une nation.

Ce film, le voici maintenant chez nous. Et les Français à leur tour vont le regarder. Théoriquement, il ne leur apprendra pas grand-chose : la France n'est pas l'Allemagne. Elle sait (voir page 43 les résultats du sondage *Antenne 2-Sofres*). Une seule preuve : depuis dix ans, vingt-quatre « Dossiers de l'écran » ont été consacrés au nazis-

me et à la déportation. Reste à mesurer quel sera l'impact émotionnel sur la masse française d'« Holocauste ». Si, à travers le film, l'Allemagne a contemplé avec horreur son passé, les Français, en regardant ces images, ne vont-ils pas réinventer la très ancienne haine de l'Allemagne ? Les responsables de la deuxième chaîne ont pris leurs risques. Par crainte d'être dépassés, ceux de la première annoncent une énorme enquête sur les camps. Qui dit mieux ? Le fait est là, en tout cas : lorsque la télévision n'est pas un ronron hypnotique, elle devient un éclair qui atteint les sensibilités au plus profond d'elles-mêmes et soulève des vagues émotionnelles ambiguës.

Car tout part d'une fiction. « Holocauste », c'est d'abord un film (voir, page 40, l'article de Jean-Claude Loiseau). Les producteurs américains n'ont pas eu l'intention de bouleverser l'Allemagne, ni de réveiller les vieux

démons français. Ils ont obéi à des motivations bien plus banales. Il y a quelques années, la chaîne de télévision ABC a réussi un coup de maître en imaginant « Roots » (« Racines »). Du coup, sa concurrente NBC veut riposter, regagner l'écoute perdue. Comment faire ? Quel sujet trouver ? « Racines » était allé chercher sa pâture dans les origines du racisme blanc aux Etats-Unis. Il fallait frapper plus fort. Mais toujours dans cette zone où se mêlent inextricablement l'histoire, l'atroce et l'inconscient. Quelqu'un alors pense aux camps de concentra-

Heydrich, responsable de l'anéantissement des Juifs et de la famille du médecin juif Weiss, qui va à peu près complètement disparaître en quelques années.

Les preuves du raz de marée émotionnel abondent. Beaucoup de manifestations syndicales sont supprimées pour que tout le monde puisse rester devant son téléviseur. Les deux premières chaînes de télévision constatent une chute verticale de leur écoute. Dans de nombreuses villes, les téléspectateurs âgés se réunissent pour voir le film, « parce qu'ils ne pourraient sup-

indifféremment les hommes, les femmes, les enfants. Les torts étaient partagés. » Autre chuchotement courant en Allemagne avant « Holocauste » : « Nous avons fait les camps... Mais les Français ont fait la guerre d'Algérie; les Anglais, autrefois, la



L'ARRIVÉE D'UN CONVOI DE DÉPORTÉS, ÉTOILE JAUNE SUR LA POITRINE, AU CAMP D'AUSCHWITZ

tion. Les spécialistes du marketing donnent un avis favorable : le marché potentiel est gigantesque. Il n'en faut pas davantage pour décider les producteurs.

Alors, ils fabriquent le film. A leur manière, c'est-à-dire à la fois intimiste et méticuleuse. Ce ne sera pas l'Histoire, parce qu'elle est trop vaste, trop abstraite. Mais simplement l'histoire d'une famille dans la tourmente. Pratiquement tout ce que contient le film sera vrai : on ira pêcher toutes les anecdotes dans les énormes archives du procès de Nuremberg. Ne seront imaginaires que les personnages.

Lorsque le film sort aux Etats-Unis, il stupéfie. Bien entendu, la grande masse des Américains avait entendu parler des camps de concentration. Mais, semble-t-il, le Middle West — qui se trouve à 2 500 kilomètres de la côte atlantique — était demeuré inattentif. Comme tout le Nouveau Continent. Les grands journaux américains rendent compte largement de l'émotion des téléspectateurs. Voilà les Allemands avertis de ce qui les attend.

Et c'est la semaine étonnante. Des millions d'Allemands se pressent autour des petits écrans pour suivre l'histoire fictive du SS Erik Dorf, adjoint de

porter de regarder seuls de telles images ». Les chiffres d'écoute sont les suivants : lundi, 32 %; mardi, 36 %; jeudi, 39 %. Chaque matin, les professeurs, dans les lycées comme dans les universités, accueillent des enfants bouleversés qui ne veulent plus entendre les cours, mais simplement poser des questions sur ce qu'ils ont vu la veille au soir. A toute vitesse, les chaînes s'adaptent et organisent des débats télévisés. Les Allemands questionnent : plus de 30 000 appels en quelques jours. Un chiffre jamais atteint. L'Allemagne fait son unité en regardant « Holocauste ». Pourquoi ?

La question est moins simple qu'il n'y paraît. Car, théoriquement, l'Allemagne de Bonn n'ignorait rien. Les livres, les pièces de théâtre, les films sur le sujet n'ont pas manqué. « Nuit et brouillard », d'Alain Resnais — peut-être le plus grand film réalisé sur les camps de la mort — est passé sur les chaînes de télévision allemandes. Or personne n'a réagi. De vagues discussions, parfois même des sentiments d'agacement qu'ont traduits des réflexions de ce type : « Lorsque les Américains ont, par des bombardements aériens massifs, rasé Hambourg et Dresde, ils ont massacré, eux aussi,



L'AFFAIRE « HOLOCAUSTE » DANS LA PRESSE ALLEMANDE

guerre des Boers; les Américains, Hiroshima et le Vietnam. » Bref, tout semblait se passer comme si l'Allemand moyen cherchait à diluer la responsabilité historique de son pays dans une espèce de coresponsabilité universelle de l'horreur. En somme, le message ne passait pas.

Cette fois, au contraire, la cible est atteinte. Heinz Höhne, dans le *Spiegel*, sous le titre « Vendredi noir pour les historiens », écrit : « Nos historiens, nos journalistes et nos réalisateurs de films s'efforcent depuis des années de présenter dans des documents, des articles et des films toute l'horreur du crime allemand du siècle. Il aura fallu que vienne un film de grande consommation fabriqué par Hollywood pour que l'Allemagne enfin comprenne. »

Le temps des confessions commence. On lira ci-après l'éditorial du directeur du *Spiegel*. Celui du rédacteur en chef de *Stern*, Henri Nannen, est plus brutal encore. Son titre : « Je savais, mais j'étais trop lâche. » Si l'on voulait tenter de mesurer le choc, il aurait fallu pouvoir assister aux discussions qui se sont déroulées partout dans les familles. Une femme raconte : « Mon mari a été SS. Mes deux enfants et moi, nous le savions. Mais, à la fin de la projection, il nous est devenu presque impossible de lui parler. Il a crié que lui n'avait rien fait. Puis, comme nous nous taisions, il a téléphoné à la télévision pour demander qu'on précise que tous les SS n'avaient pas participé à l'extermination. C'était insupportable... » Un cas parmi d'autres.

Comment, à leur tour, les Français vont-ils réagir ? Il est probable que la vague émotionnelle sera, là aussi, puissante. Son impact sera évidemment différent. Deux réactions sont probables. La première tient à l'ambiguïté de la position française pendant la guerre. Au lendemain de la défaite, les Français ont-ils collaboré ou pas ? Bien entendu, la question a été mille fois débattue, et des livres — tout particulièrement ceux, récents, d'Henri Amoureux — ont clairement montré que les Français dans leur masse ont été successivement favorables à Pétain, puis à de Gaulle; qu'ils furent pétainistes, quelques-uns (une minuscule minorité) par admiration de l'Allemagne, beaucoup parce qu'ils imaginaient que Pétain résistait à sa manière à Hitler. Une série d'impressions vagues qui vont s'écrouler au fil des mois, entre 1940 et 1944. Les Français se retrouveront de l'autre côté sans avoir pris clairement conscience qu'ils avaient changé. Mais, durant toute cette période, ils connaîtront peu de choses sur les camps d'extermination. **Ce n'est qu'en 1944-1945** que les Français les découvrent. Le film risque donc de relancer le débat sans fin sur les attitudes politiques des Français de 1940 à 1944. D'autant que les chaînes de télévision françaises n'ont pas tout à fait tenté de jouer cartes sur table face à cette époque trouble : un film comme « Le chagrin et la pitié » n'a jamais eu droit au petit écran.

La seconde réaction possible serait la naissance d'une nouvelle vague anti-allemande. Ici et là, on tenterait de s'en servir à des fins politiques immédiates : « Holocauste » passe sur les écrans quelques mois seulement avant les élections européennes. C'est un risque. Mais limité. Les Français, dans leur immense majorité, font parfaitement la distinction entre l'Allemagne d'aujourd'hui et celle de Hitler.

La vraie question que pose au monde entier « Holocauste » est peut-être celle-ci : que peut faire un homme quelconque — donc dépourvu de moyens — lorsqu'il sait que non loin de lui l'Etat (ou les Etats) commet des atrocités ? Cette hantise fut celle des Allemands les plus lucides de 1932 à 1944. Mais, aujourd'hui, nous savons que l'horreur est devenue planétaire. Les camps n'existent plus en Allemagne, mais ils se sont répandus comme un chancre sur l'ensemble de la planète. Nous ne l'ignorons pas.

Nous ne sommes donc pas tous des « Juifs allemands » et nous ne sommes pas des héros. Nous sommes dans une situation spirituelle plus médiocre : celle de 1935. Nous savons, nous ne pouvons pas grand-chose et nous songeons déjà à nos vacances. ●

GEORGES SUFFERT

Suite page 40 ▶▶▶

L'horreur et la pitié

Les responsables d'Antenne 2 ont mille fois raison de projeter « Holocauste » : il faut regarder périodiquement l'abîme de la férocité humaine pour mieux se cramponner aux rambardes fragiles qui nous en séparent. L'image des chambres à gaz réveillera-t-elle ici la haine ou la peur de l'Allemagne ? Si j'en crois le sondage réalisé par la Sofres pour l'émission « Les dossiers de l'écran », le risque est limité ! Mais « Holocauste » commence alors que se déploie la propagande croque-Boche que condamnait l'autre dimanche le secrétaire général de la CFDT. Au « Club de la presse » d'Europe 1, Edmond Maire a cité (entre autres) le texte d'une banderole communiste rapprochant les victimes du chômage en Lorraine et celles des crématoires nazis...

Dans ce climat pollué par des slogans pestilentiels, j'espère que les Français qui verront « Holocauste » n'en viendront pas à croire que le diable est allemand, exclusivement allemand, éternellement allemand. Des millions d'Ukrainiens, de Polonais, de Baltes et de Tatars ont été liquidés par le régime soviétique. Pourtant qui oserait dire que le peuple russe porte la marque de Caïn ? D'ailleurs, y a-t-il une seule nation qui soit immunisée contre le choléra totalitaire ?

Répetons-le, il est indispensable que l'horreur hitlérienne reste gravée dans les mémoires, et particulièrement dans les mémoires allemandes. Mais la recherche soupçonneuse des résidus de nazisme dans l'Allemagne de 1979 devient un exercice puéril. La République fédérale d'Allemagne n'est certes pas l'avenir de la France, ainsi que le suggèrent les maniaques de « modèles ». Faut-il envier, par exemple, sa terrifiante dénatalité ? L'Allemagne a ses faiblesses, mais il ne s'agit plus des maladies de 1940. Joseph Rovin, Alfred Grosser — les meilleurs spécialistes — se tuent à l'expliquer. Mais qui donc les écoute ? Peu de Français réalisent que leurs voisins ont édifié sur les décombres du III^e Reich l'une des sociétés les plus démocratiques du monde.

Tandis que la gauche française réclame en vain une place décente dans les institutions, l'opposition allemande partage avec la majorité la direction des commissions parlementaires, elle gère des provinces, et ses leaders, à l'occasion, travaillent avec les ministres au sein d'un « comité de crise ». Le contrôle du Bundestag n'est pas une fiction (comme l'est celui de l'Assemblée nationale), mais une réalité, que les ministres et fonctionnaires français supporteraient difficilement. Le Bundestag surveille les services secrets et les écoutes téléphoniques, il nomme un délégué pour vérifier le civisme de l'armée, et recueillir, au besoin, les plaintes des soldats contre les officiers. Malgré le terrorisme, et la marée d'espions qui se déverse sur son territoire, la RFA n'a pas créé l'équivalent de notre Cour de sûreté de l'Etat. Elle ne possède aucun tribunal d'exception. Et lorsque par hasard un flic allemand passe à tabac l'un de ses clients, il provoque un scandale national...

Je ne prétends pas que ce régime soit irréprochable. La presse française a eu raison de critiquer, par exemple, les enquêtes policières menées en RFA sur tous les candidats à la fonction publique. Mais n'est-il pas honnête de signaler que le gouvernement de Bonn a tordu le cou à cet abus le mois dernier ? N'est-il pas équitable, également, de rendre hommage à la télévision et à la presse allemandes ? Une fois encore, elles ont eu le courage de mettre nos voisins en face de leur passé.

Je me demande si notre propre télévision osera montrer un jour comment des policiers français ont livré aux nazis des milliers de Juifs, sous l'œil froid des badauds ? ●



par
OLIVIER
CHEVRILLON

Un feuilleton qui vous noue la gorge

Les auteurs d'« Holocauste » n'avaient qu'un but : réaliser une série à succès. Voici comment elle est devenue un événement politique capital partout où elle est passée.

Quelques jours avant la diffusion d'« Holocauste » aux Etats-Unis, un responsable de la chaîne de télévision NBC avouait : « A notre feuilleton, il manque le traditionnel happy end. C'est ce qui m'inquiète. » Traduisez : la série avait coûté quelque six millions de dollars, et les promoteurs de cette opération de prestige jouaient leur mise sur un seul chiffre : celui des tout-puissants sondages d'écoute.

On connaît le verdict : en quatre jours, du 16 au 19 avril 1978, cent vingt millions de téléspectateurs américains ont suivi ce feuilleton à grand spectacle sur l'extermination de six millions de Juifs par les nazis. Mission accomplie. C'est le plus haut score de l'année. Ou encore le quarante-neuvième de tous les temps. Mais, s'il est vrai que la télévision américaine tend habituellement à banaliser tout ce qu'elle touche, il faut constater que, cette fois, au-delà des sondages, c'est une véritable prise de conscience collective qu'« Holocauste » a déclenchée. Le débat dure encore. En Amérique, mais aussi dans chacun des trente et un pays qui ont acheté la série.

Souvent, c'est la diffusion même de « ce mélodrame pour un génocide » qui était en cause. Les autorités religieuses, les historiens, les hommes politiques ont pris parti. Les « patrons » des télévisions ont balancé. En France, dans une belle unanimité, ils ont commencé par dire non : « Holocauste » était trop cher pour l'un, trop romantique pour l'autre; le troisième refusait d'acheter une série étrangère de plus...

La décision n'appartenait qu'à eux, l'irritation est venue d'ailleurs. Il aura fallu que Simone Veil, ministre de la Santé et rescapée des camps de la mort, prenne publiquement position en faveur de la diffusion pour que la première décision négative soit mise en question; qu'un Darquier de Pellepoix, dans son délire, agite de manière ahurissante les vieux démons de l'antisémitisme pour en précipiter la diffusion.

La série va donc être diffusée sur

Antenne 2, et « Les dossiers de l'écran » devraient lui donner le retentissement qu'elle mérite. Armand Jammot, qui a été le principal artisan du revirement (« J'aurais considéré la non-diffusion



LE MARIAGE DE KARL WEISS (JAMES WOOD) ET D'INGA HELMS (MERYL STREEP)

comme un échec personnel »), constate : « La série a l'immense mérite d'exister. Et, au-delà de toutes les critiques, c'est l'histoire qui a écrit le scénario... »

L'histoire est au rendez-vous dès les premières images. Le 8 août 1935, dans les jardins ensoleillés d'un grand restaurant de Berlin, on célèbre le mariage d'Inga Helms, une jeune fille catholique, et de Karl Weiss, fils d'un médecin juif. Un bonheur de roman-photos. Mais... Mais l'orchestre renâcle à jouer un vieil air traditionnel, « La Lorelei », parce que son auteur, Henri Heine, est juif... mais un invité portant un discret insigne à croix gammée fait grise mine... mais un groupe de jeunes gens portant chemise brune et brassard rouge à svastika parade à l'autre bout du jardin. Le décor est planté : dans quelques semaines, seront promulguées les lois antisémites de Nuremberg. Le chemin

de croix de la famille Weiss commence.

Le docteur Josef Weiss doit quitter son cabinet. Il est déporté en Pologne. Son fils aîné, Karl, artiste peintre, est envoyé à Buchenwald, puis transféré au camp de Theresienstadt. Anna, sa fille cadette, violée par des nervis nazis, perd la raison et disparaîtra dans un « établissement spécial » pour malades mentaux. Seul, l'autre fils, Rudi, décide de fuir, et rejoindra les partisans juifs qui combattent en Ukraine.

Cette famille, comme les autres, est à sa manière exemplaire. La vie — et la mort — de chacun de ses membres fait écho aux grandes étapes du drame universel qui se joue : la Nuit de cristal, l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes, le massacre de Babi Yar, la « solution finale », l'assassinat de Heydrich (le bourreau SS), la révolte du ghetto de Varsovie...

Pour expliquer l'engrenage terrifiant de la haine, l'auteur du scénario, Gerald Green, a imaginé de raconter, parallèlement à la descente aux enfers de la famille Weiss, l'irrésistible ascension d'un jeune avocat, Erik Dorf, dans la hiérarchie SS. Poussé par une femme ambitieuse pour deux, tiré en avant par la logique d'un raisonnement froid, il invente des justifications « légales » au programme d'extermination des Juifs. Dorf est intelligent, sa rigueur plaît à ses chefs. Sans passion aucune, il aide



LES ACTEURS INTERPRÉTANT « C'est l'histoire qui... »

à mettre en place, mécaniquement, pièce par pièce, les rouages de la machine de mort. Dorf est un parfait « manager » de l'holocauste.

Si les chefs apparaissent souvent comme sadiques, brutaux, stupides, les artisans anonymes du génocide sont, eux, en apparence, des être normaux. Dorf adore ses enfants. Les mé-

decins, les techniciens, les ecclésiastiques même, qui soutiennent activement la cause nazie, ne hurlent pas à tout bout de champ : « Heil Hitler ! » Chacun à sa place fait, si l'on ose dire, « son boulot »...

« Nous voulions, explique calmement Gerald Green, *toucher le grand public.* » Toutes les recettes du feuilleton à l'américaine sont là. Le réalisateur, Marvin Chomsky, qui a déjà signé « Roots » (« Racines ») et fabriqué à la chaîne de nombreux épisodes de « Colombo », de « Mannix » et de « Kojak »,

captive. Jusqu'à provoquer, épisodiquement, un certain malaise. Fallait-il donc employer toutes ces « ficelles » hollywoodiennes pour atteindre les consciences ? En avait-on le droit ?

Efficacité d'abord. Ce fut, à l'évidence, le mot d'ordre répété tout au long des dix-huit semaines de tournage. Les producteurs ont tenu à tourner au maximum dans les lieux réels de l'action. Et s'ils n'ont pas pu aller à Auschwitz (Pologne) et à Buchenwald, ils ont tourné à Mauthausen. Le Berlin et la Vienne d'aujourd'hui servent de toile de fond à des épisodes essentiels de l'action. Résultat : une tension telle, certains jours, que les comédiens « craquaient ». C'est Michael Moriarty (Dorf à l'écran) qui, au milieu d'une scène où le SS fête Noël avec sa femme et ses enfants, éclate en sanglots : « Comment pouvaient-ils ? Comment des chrétiens pouvaient-ils être joyeux

l'allure de figurants trop bien nourris. Erreurs dans les uniformes des soldats, dans les textes des prières hébraïques ; confusion de dates.

Tout cela est vrai. Mais toutes ces critiques additionnées ne suffisent pas à effacer le sentiment d'une vérité historique globale. L'intrigue n'est sans doute pas entièrement vraie, mais elle est vraisemblable. Ce n'est plus la raison des téléspectateurs qui est sollicitée, mais leur sensibilité qui est touchée.

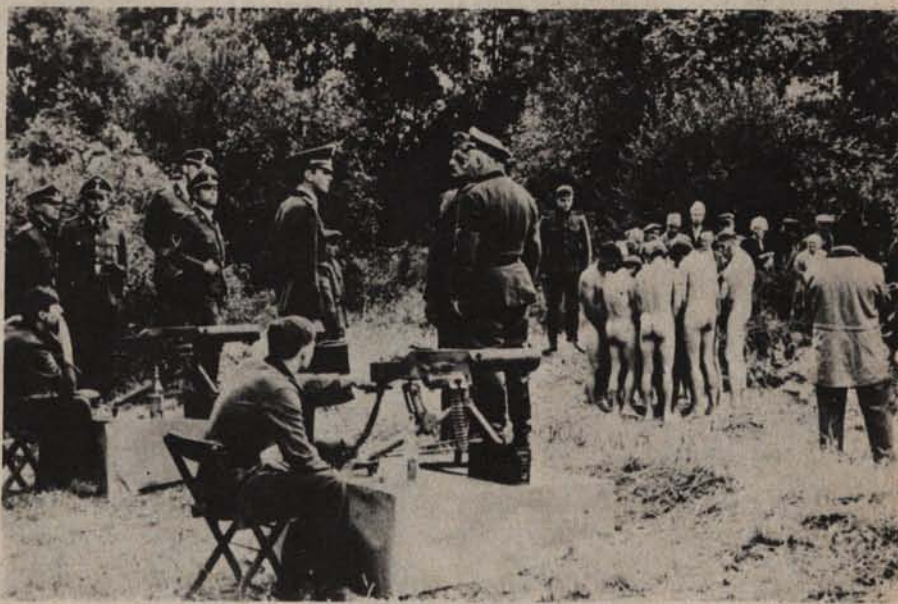
Dans le film, un détenu en route pour la chambre à gaz dit : « Il est si difficile de se rappeler que nous sommes des individus. » Là où les historiens ont, pendant des décennies, accumulé les faits, la fiction — parce qu'elle est fiction — donne à voir des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards. Elle met des visages sur les statistiques. Elle présente des personnages



LE HAUT COMMANDEMENT NAZI
... a écrit le scénario »

joue à fond le jeu de la fiction à suspense. Ne manquent ni les coups de théâtre ni les histoires d'amour. Avec ses cent cinquante comédiens et ses mille figurants, il déploie la toile d'araignée des faits, petits et grands. Le spectateur, insensiblement, est pris au piège.

Le spectacle — car spectacle il y a —



DEUX SCÈNES DU TÉLÉFILM : ARRESTATION DANS LE GHETTO DE VARSOVIE (à g.)
ET EXÉCUTION (ci-dessus) A LA MITRAILLEUSE

pendant que les Juifs étaient massacrés?... » C'est un comédien chevronné qui, en train d'enfiler le pyjama rayé des déportés dans le camp de Mauthausen, s'effondre et lance : « J'arrête !... »

Cette souffrance-là, sensible à l'image, fait mouche. Au-delà, il y a l'indicible : l'horreur absolue de l'holocauste qu'aucun film ne peut traduire. Il y a également les critiques que les historiens ont formulées sur l'authenticité factuelle de l'histoire. Il est hautement improbable qu'une femme de détenu ait pu rencontrer librement son mari au camp de Theresienstadt — encore que ce camp était le seul dont la visite par la Croix-Rouge ait été autorisée par les nazis. Il est simplement faux qu'un soldat de la Wehrmacht ait pu être incorporé chez les SS par mesure disciplinaire. Il est plus que gênant — pour la simple crédibilité — que les détenus des camps de concentration offrent

auxquels le spectateur peut s'identifier. Dans les monceaux de cadavres qu'un bulldozer déblaie, lors de la libération des camps, il y a peut-être l'un de ces Weiss que, nous en sommes sûrs désormais, nous avons bien connus...

« Les dossiers de l'écran » doivent présenter un grand débat sur la « solution finale » à l'issue du dernier épisode. Il sera temps alors de redresser les perspectives, brouillées parfois par les rebondissements intempestifs de l'intrigue. Il sera temps, surtout, d'écouter les témoins, Simone Veil en tête, qui tenteront de dire ce que les images n'ont pas dit. Le dernier soir, une dizaine de jeunes Français, en direct d'Auschwitz, les interrogeront. Pour le prix, finalement, d'un banal téléfilm américain — 125 000 à 145 000 francs l'heure — la télévision jouera une partie, au sens propre, historique. ●

JEAN-CLAUDE LOISEAU

Suite page 42 ▶▶▶



“Ça, je ne l'ai pas su”

par RUDOLF AUGSTEIN, directeur du « Spiegel »

Un Allemand témoigne de sa « demi-ignorance ». Voici le texte de l'éditorial de Rudolf Augstein, directeur de l'hebdomadaire *Der Spiegel*, publié le 29 janvier, après les premières diffusions d'« Holocauste » à la télévision

Je n'aime pas beaucoup parler de mon passé nazi. Non pas, d'ailleurs, parce que j'aurais quelque chose à cacher. Bien au contraire : ma famille était strictement opposée au Reich de Hitler de par ses convictions catholiques.

Aucun de nous, dans ma famille, n'a été un héros. Moi pas plus que les autres. Né en 1923, je devins membre des Jeunesses hitlériennes en 1938, dans une équipe de monstres de marionnettes. Mais, en même temps que le cacao scolaire qu'on me fournissait gratuitement, en tant que rejeton d'une famille nombreuse, j'ingurgitais peu à peu de l'aversion pour le régime de Hitler. Mon père et mes amis étaient, en effet, persuadés que Hitler déclencherait une nouvelle guerre et qu'au fond le bien de l'Allemagne exigerait peut-être qu'il la perdît. Je n'ai jamais été aussi déprimé qu'au cours des grandes journées de 1940, lorsque Hitler parcourut Paris.

Comme je l'ai dit, cette attitude ne vient en rien de mon mérite personnel. On pouvait grandir autrement, dans une autre famille, dans un autre milieu. Je n'ai dit cela que pour expliquer pourquoi, lorsque j'eus connaissance des crimes nazis, je les enregistrai soigneusement.

Service du travail inclus, j'ai passé trois ans et demi sur le front de l'Est. Mais je n'appris qu'après la guerre que les nazis avaient systématiquement assassiné les Juifs. Je n'attendais d'eux que le pire, et pourtant cette idée ne m'avait pas effleuré.

Le commerçant juif Rüdénberg et sa femme, de Hanovre — avant d'être arrêté, il offrit à mon père sa collection de gravures; rien que des Lovis Corinth (« *Après la guerre, vous m'en rendez la moitié si je suis encore en vie.* ») — qu'étaient-ils devenus à notre avis ?

Eh bien, on se disait qu'on les avait emmenés vers l'est et mis dans un camp de travail. Ils avaient à peu près cinquante pour cent de chances de revenir, ou peut-être un peu moins si l'on tenait compte de leur âge. Mais

un Juif qui pouvait encore travailler ou qui était malin trouverait sûrement à manger. D'ailleurs, mes propres chances de survivre à la guerre, comme radio de batterie d'artillerie, ne me paraissaient pas beaucoup plus élevées.

Comme cantinier du service du travail du Reich à Kulm (1), j'appris pourtant, en 1941, du chef d'équipe Schnase, que des SS auraient battu des Juifs de Kulm à coups de bambou sur les testicules jusqu'à ce que ceux-ci s'évanouissent. Je le crus,



Rudolf Augstein

car cela correspondait à l'idée que je me faisais de ces salopards.

Mais la vérité, c'est qu'on ne trouvait simplement pas le temps de vérifier des bruits de cette nature. On n'en avait non plus ni l'énergie ni l'occasion. Et pour quoi faire, après tout ? Nous étions suffisamment occupés par la machinerie nazie, et, de toute façon, nous ne pouvions rien faire. Nous ne voulions rien que ce que voulaient les Juifs : survivre.

En Ukraine, lors de l'été de 1943, nos hommes tirèrent un commissaire soviétique d'un trou, près du moulin de Gadjatsch. Ils se jetèrent sur ses bottes d'officier, laquées de rouge, et le renvoyèrent pieds nus vers l'arrière. « *Il y sera fusillé de toute fa-*

çon... » Nous le savions. Je n'ai pas protesté.

A Woitovka, un village roumain, des Juifs furent rassemblés en 1944. La population rurale, un peu fruste, ne les aimait pas à cause de leur réussite; nos soldats les aimaient bien. Une jeune fille juive me dit : « *Demain, une partie d'entre nous devra partir. Nous serons tous assassinés.* » Je demandai : « *Comment le feront-ils ? Et pourquoi vous tous ?* » Elle répondit : « *Je ne le sais pas non plus. Nous avons des informations sérieuses selon lesquelles personne d'entre nous ne reviendra. C'est tout...* » Je lui dis : « *Tu es jeune, et ils ont besoin de main-d'œuvre ; on le sait bien.* » Ainsi, j'avais bien des soupçons, mais je ne savais rien.

Lors de notre retraite, nous ne rencontrâmes aucun Juif, mais cela ne m'étonna pas. Nous n'avons pas, non plus, rencontré de jeunes gens.

Et mon père, qui écoutait tous les soirs Radio-Londres et Radio-Moscou ? Il ne savait rien non plus de l'extermination. Comment aurait-il su ? Ce qui reste monstrueux, c'est que les stations de radiodiffusion de l'Ouest pas plus que le pape n'aient vivement dénoncé les assassinats. Les nazis n'étaient pas tellement insensibles qu'ils eussent pu négliger tout à fait l'opinion du public ou celle de leurs troupes. Peut-être en eussent-ils tenu compte, peut-être que non...

Alors, je me redemande : n'ai-je donc vraiment rien su ? Oui et non. Chacun d'entre nous, c'est vrai, connaissait le nom de Dachau : Dachau témoignait pour l'emprisonnement et la brutalité nazie, pour les camps de concentration dans leur ensemble. Mais je rentrais de la guerre et je ne savais rien des chambres à gaz, rien de l'extermination systématique. La guerre m'avait émoussé. Je me rendis compte que pendant ce temps je m'étais préoccupé de mon propre destin et de celui de ma famille. Le sort des Juifs était sorti de mon champ de conscience. ●

1. NDLR. — Chelmno, en Pologne.

Ce qu'en pensent les Français aujourd'hui

Les Français, avant même la diffusion d'« Holocauste », connaissent assez bien la réalité des camps nazis, mais dans leur très large majorité ils ne nourrissent pas de sentiments anti-allemands pour autant.

Telle est la conclusion que l'on peut tirer d'un sondage effectué du 18 au 24 janvier par la Sofres pour le compte des « Dossiers de l'écran » auprès de 1 000 personnes, sondage dont *Le Point* est en mesure de publier les résultats.

Les Français s'estiment donc assez bien informés, comme le montre le tableau ci-dessous, et ils le prouvent. En effet, à la première question posée par les enquêteurs de la Sofres : « *Quand on vous parle d'Auschwitz, de Buchenwald et de Dachau, qu'est-ce que ça évoque pour vous ?* » 72 % ont répondu en citant les camps de la mort, les camps de concentration, les atrocités nazies, (il faut noter, cependant, que chez les plus jeunes, les 18-29 ans, ce pourcentage tombe à 62 %). De même, quand on leur demande quel est le nombre de déportés, quelle que soit leur nationalité ou leur origine, morts dans les camps, 49 % répondent plusieurs millions, et 12 % des dizaines de millions ; 25 % seulement donnent une estimation inférieure à un million. Cette fois encore, on constate que les plus jeunes sont moins bien informés. Et, d'ailleurs, ils en ont conscience.

En revanche, jeunes et moins jeunes portent à peu près les mêmes jugements sur ce massacre. Ils sont presque unanimes à considérer qu'il s'agit de « *l'un des crimes les plus monstrueux de l'histoire de l'humanité* ». Mais on notera (tableaux 2 et 3) que d'assez fortes minorités souhaitent que l'on en parle le moins possible et qu'on pardonne à ses auteurs, les criminels de guerre. Le réconfortant est que plus de quatre Français sur cinq se refusent à mettre le peuple allemand au ban de l'Europe ou de l'humanité (tableau n° 5). On n'eût pas obtenu un tel résultat au lendemain de la guerre. Le temps a fait son œuvre. La sagesse aussi, qui incite à regarder plutôt vers l'avenir. Et la découverte, lors des remous de la décolonisation, par exemple, qu'à des degrés divers chaque peuple avait eu dans son histoire de forts sombres épisodes. ●

2 Avec laquelle des deux opinions suivantes êtes-vous le plus d'accord ?

	Total en %	18 à 29 ans	30 à 49 ans	50 ans et plus
Il vaut mieux parler le moins possible des camps de concentration nazis car cela entretient la haine et les rancœurs	31	30	28	35
Il faut au contraire parler des camps de concentration nazis pour apprendre aux jeunes ce qui s'est passé et éviter le retour de telles horreurs	64	66	67	60
Sans opinion	5	4	5	5

3 Avec laquelle des deux opinions suivantes êtes-vous d'accord ?

	Total en %	18 à 29 ans	30 à 49 ans	50 ans et plus
Même s'il y a encore des criminels nazis en liberté, il est préférable de pardonner car cela fait maintenant trente-cinq ans que les événements se sont passés	24	22	27	23
Compte tenu de ce qu'ont été les crimes commis par les nazis, il est nécessaire de poursuivre en justice les criminels de guerre qui demeurent impunis	66	65	64	69
Sans opinion	10	13	9	8

4 Pensez-vous que le peuple allemand dans son ensemble était au courant de ce qui se passait dans les camps de concentration nazis ?

	Total en %	18 à 29 ans	30 à 49 ans	50 ans et plus
Oui	29	34	30	26
Non	55	50	56	58
Ne savent pas	16	16	14	16

5 A votre avis, compte tenu des crimes commis par les nazis, est-ce qu'il faut encore considérer les Allemands aujourd'hui comme des gens à part ou bien est-ce qu'il faut les considérer comme des gens comme les autres ?

	Total en %	18 à 29 ans	30 à 49 ans	50 ans et plus
Comme des gens à part	10	8	7	13
Comme des gens comme les autres	83	85	88	78
Sans opinion	7	7	5	9

1 Vous, personnellement, estimez-vous que vous êtes très bien informé, assez bien informé ou très mal informé sur ce qui s'est passé dans les camps de concentration nazis ?

	Total en %	18 à 29 ans	30 à 49 ans	50 ans et plus
Très bien informés	13	5	12	17
Assez bien informés	44	39	43	48
Assez mal informés	31	36	34	25
Très mal informés	10	18	9	6
Sans opinion	2	2	2	4

Le témoignage accablant de l'histoire

Une fable, les chambres à gaz ? Exagéré, le chiffre de six millions de Juifs assassinés par les nazis ? Certains le prétendent. Mais voici le témoignage de l'histoire.

Voyez comme elle court et enfle, la rumeur. A l'origine, quelques livres, peu diffusés — notamment ceux d'un Français, Paul Rassinier, qui suivit un itinéraire politique tortueux et fut déporté à Buchenwald, puis à Dora. Ces livres assurent que jamais il n'a existé de chambres à gaz dans les camps de concentration et que le nombre de Juifs victimes des nazis est loin d'atteindre les six millions habituellement cités. Au début, ces affirmations ne retiennent guère l'attention. Seuls quelques historiens ou polémistes juifs s'en scandalisent, sans prendre toujours la peine de les réfuter sérieusement.

C'est une erreur. Car la rumeur court toujours. Voilà plusieurs années, un maître de conférences à l'université de Lyon II, Robert Faurisson, découvre par hasard l'un des livres de Rassinier. Il est séduit par le raisonnement. Comme il est spécialiste de la critique des textes et des documents, il se met au travail. Et il conclut que Rassinier a raison. Contrairement à ce qu'on a parfois écrit, il ne fait pas allusion à ces sujets brûlants dans les cours qu'il donne. Mais il publie des articles ici ou là. Et, au lendemain de l'affaire Darquier de Pellepoix, ses prises de position obtiennent soudain un nouvel écho. Il le paiera cher : certains de ceux qu'elles indignent n'hésitent pas à employer pour le faire taire les méthodes mêmes des nazis : agressions, menaces incessantes, etc. Mais, du coup, la rumeur a grandi. Et bien des esprits sérieux, pour qui l'existence des chambres à gaz était naguère aussi certaine que deux et deux font quatre, sont désormais troublés.

Il est donc nécessaire d'examiner le dossier, en reprenant point par point l'argumentation de Rassinier, de Faurisson ou de l'Américain Butz.

1. Ils prouvent sans grandes difficultés qu'il n'y avait pas de chambre à gaz dans bon nombre de camps. C'est vrai, même si certains déportés ont dit et cru le contraire : ils ont confondu four crématoire et chambre à gaz. Il y avait des fours crématoires à peu près par-



L'ENTRÉE DU CAMP D'AUSCHWITZ-BIRKENAU

tout. Mais, disent Butz, Rassinier et les autres, c'était pour brûler les cadavres des victimes des épidémies, de typhus notamment ; cela ne prouve pas, en induisent-ils, que les nazis aient voulu exterminer les Juifs.

Il faut noter au passage que ces auteurs, emportés par leur volonté de prouver, se montrent assez peu soucieux des conditions atroces de la vie concentrationnaire : dans le seul camp de Bergen-Belsen, par exemple, 27 000 personnes sont mortes après leur libération par les Alliés. Qu'elles soient mortes d'épuisement et de sous-alimentation plutôt que par le gaz ne change pas grand-chose à l'attitude du « système » concentrationnaire à l'égard de ses victimes.

2. La controverse sur les chambres à gaz se concentre sur les camps de Pologne — Auschwitz en tête — et accessoirement sur celui du Struthof, en Alsace.

► Parmi les « contestataires » se situe un certain Thies Christophersen, qui a vécu à Auschwitz en 1944 et qui, dans un texte publié en 1973, assure qu'il n'y a jamais vu de chambre à gaz. Or, il faut savoir — c'est capital — qu'Aus-

chwitz était un énorme « complexe » carcéral comprenant une quarantaine de camps et commandos. Christophersen, affecté au petit commando « Raisko », à quelques kilomètres d'Auschwitz I, n'a pratiquement pas connu Birkenau (Auschwitz II), le camp où se pratiquait le plus couramment l'extermination.

► Les autres contestataires allèguent plutôt l'absence de preuves de l'existence de chambres à gaz, ou la fragilité des témoignages sur ce sujet. Cette position est d'autant plus aisée à défendre que la plupart des bâtiments ont été détruits (à moins qu'ils ne soient aménagés en musées) et que les nazis ne tenaient pas à donner à leur action trop de publicité : parlant à Posen, le 4 octobre 1943, devant les chefs SS, Himmler, leur « patron », qualifiait l'extermination des Juifs dans les camps de « page glorieuse de notre histoire », mais ajoutait qu'il n'était pas question de la rendre publique.

Il existe, cependant, des survivants, et qui témoignent. Hermann Lang-



APRÈS UNE TENTATIVE D'ÉVASION PRÉCÉDÉ PAR L'ORCHESTRE

bein, par exemple, qui fut secrétaire du médecin-chef d'Auschwitz, a écrit un livre (publié chez Fayard en 1975) qui constitue une somme sur le sujet. Mais les contestataires récusent les survivants juifs : à leurs yeux, ceux-ci participent à un vaste complot sioniste destiné à persuader le monde entier que six millions de Juifs ont été tués, cela afin d'obtenir de l'Allemagne des réparations financières fort utiles à l'État d'Israël. L'imposture historique aurait donc été le premier acte d'une gigantesque escroquerie.

Il se trouve que l'on dispose de témoignages d'origine juive datant de 1944, d'une époque, donc, où personne ne pouvait penser que l'État d'Israël existerait dans un avenir proche.

Mais, surtout, l'on dispose de té-

moignages des SS d'Auschwitz eux-mêmes. En premier lieu, celui du commandant du camp, Rudolf Hoess. Hoess a raconté, en 1946 comment, après avoir visité Treblinka, où l'assassinat se faisait avec les gaz d'échappement d'un moteur Diesel (technique utilisée assez fréquemment à l'origine), il avait décidé d'« améliorer » le système et d'employer un gaz, le cyclon B. Hoess a été très prolifique, allant jusqu'à citer le chiffre de deux millions et demi de morts à Auschwitz, avant, il est vrai, de le réduire.

Mais d'autres témoins SS donnent des chiffres aussi considérables : il faut savoir qu'à Auschwitz les Juifs arrivaient par trains entiers et que, dans des proportions variant de 60 à 80 p. 100, ils étaient aussitôt dirigés vers les chambres à gaz. Les autres allaient dans les camps et commandos proprement dits et recevaient un numéro d'immatriculation. Sur 61 098 déportés de France entre juillet 1942 et août 1944 (archives de la Gestapo), seulement 13 122 ont été immatriculés

Gerstein, fournisseur du gaz cyclon B au camp de Belzec, témoignage apporté dès 1942 à un diplomate suédois. Il existe aussi des documents industriels sur la fabrication des chambres à gaz, mais qui n'en précisent évidemment pas le but.

Sur un point, Robert Faurisson, il faut le dire, réussit à insinuer le doute. Il note que, selon Hoess, les membres d'un commando spécial (formé de détenus) pénétraient dans les chambres à gaz pour en retirer les cadavres dès la fin du gazage, et cela apparemment sans masque. Or, dit-il en substance, cette opération est impossible, étant donné la nocivité de ce gaz : ils auraient été atteints tout aussitôt ; donc Hoess, conclut-il, ment sur toute la ligne. Ce point, il est vrai, n'a pas été éclairci tout à fait.

En revanche, en ce qui concerne le



LE SS RUDOLF HOESS
COMMANDANT DU CAMP D'AUSCHWITZ

camp du Struthof, on dispose, entre plusieurs témoignages, de celui de Joël Le Tac, aujourd'hui député RPR, qui y a vu gazer des Tziganes. Le gaz, là, était contenu dans des ampoules de verre. Joël Le Tac a précisé au *Point* que les cadavres ont été enlevés après une opération de ventilation qui a duré plus de trois heures.

L'ensemble des témoignages est donc accablant.

3 Combien de personnes sont mortes ainsi ? Là encore les chiffres varient. Tous les Juifs, en effet, n'ont pas été tués dans des camps. Bon nombre ont été victimes par exemple des *Einsatzgruppen*, des « unités opérationnelles », qui suivaient la Wehrmacht dans les plaines polonaises et russes pour exterminer les Juifs, à la mitrailleuse ou au fusil. Les estimations ont été faites de trois manières :

► A partir des déclarations de nazis : Eichmann, cité par deux de ses collaborateurs SS, a donné en 1944 le chiffre de six millions de morts (dont

quatre dans les camps), et en 1945 le chiffre de cinq millions.

► En comparant le nombre de Juifs en Europe avant et après la guerre. Plusieurs auteurs, qui l'ont fait sérieusement mais avec des difficultés évidentes, parviennent à des chiffres proches de six millions. Un Anglais donne une estimation variant entre quatre millions et quatre millions et demi.

► En additionnant le nombre des victimes des principaux camps et celui des *Einsatzgruppen*. On dispose pour cela de certains matériaux (entre autres : archives de la Gestapo pour la France et les Pays-Bas, rapports de l'ambassadeur d'Allemagne en Hongrie — 430 000 Juifs déportés de ce pays entre avril et juillet 1944 — rapport à Himmler du chef SS Kohrer, le 31 mars 1943 (déjà), qui donne un chiffre de 2 669 118 déportés). Par cette méthode, en 1951, Léon Poliakov a abouti (dans « Bréviaire de la haine », réédité chez Calmann-Lévy) à un total de 5 300 000, sans tenir compte des décès par famine ou maladie dans les ghettos.

Aucune méthode ne permet d'aboutir à un chiffre exact. Mais, en un sens, peu importe. Ce qui importe, c'est l'énormité du massacre. Oui, il y a, incontestablement, au sens propre du mot, génocide. L'étonnant, l'incroyable, c'est que deux courants opposés



LE CAMP DE BUCHENWALD A ÉTÉ
LA DERNIÈRE ÉTAPE DE LEUR CALVAIRE

se rejoignent aujourd'hui pour le nier : des nostalgiques d'extrême droite et, par solidarité mal comprise avec les Palestiniens et l'antisionisme, de petits groupes de gauche. Leur contestation, pourtant, aura peut-être été utile si elle incite les historiens à étudier plus à fond ces questions. Car aucune vérité n'est jamais complète. Et l'histoire n'est jamais tout à fait écrite. ● JACQUES DUQUESNE



ARGOS-FILMS

UN DÉTENU EST EMMENÉ VERS LA POTENCE
DES PRISONNIERS DU CAMP

(archives d'Auschwitz). La conclusion est évidente : les autres ont été aussitôt assassinés.

Certains contestataires, inlassables, rétorquent — sans preuves — que les déclarations de Hoess lui ont été extorquées sous la torture ou bien qu'il n'avait pas toute sa tête à lui (ce que contredisent les rapports des psychiatres qui l'ont examiné).

Mais il existe d'autres témoignages de SS qui vont dans le même sens (l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel* vient encore d'en publier trois), même s'ils sont en contradiction avec Hoess sur des points particuliers (ce qui tendrait d'ailleurs à prouver qu'ils n'ont pas été fabriqués en vue d'un « montage » pseudo-historique). Le plus important est celui du SS Kurt



FACE A SES FIDÈLES, L'AYATOLLAH KHOMEYNI A LA FENÊTRE DE L'ÉCOLE REFAH
« Lumière, il n'est que lumière »

Iran : la toute-puissance d'Allah

En refusant de céder sa place au gouvernement islamique, ce n'est plus seulement contre la foule iranienne que le Premier ministre Chapour Bakhtiar se dresse : c'est contre Allah lui-même qu'il fait front.

De notre envoyé spécial.

C'est un surprenant spectacle, même s'il est devenu quotidien, depuis plus d'une semaine, à Téhéran : une banale cour d'école, proche de la place Jaleh, est envahie chaque après-midi par une « marée noire » de femmes en *tchador*, le triste voile des chiïtes. Canalisées par le « service d'ordre islamique », elles ont attendu cinq à six heures, dans la rue, avant d'être enfin admises, par fournées d'un millier, dans le « sanctuaire ». Soudain leur est octroyée la récompense suprême : à l'une des fenêtres de l'école Refah, domicile provisoire de l'ayatollah Khomeini, apparaît quelques instants un vieillard entur-

banné, aux épais sourcils et à la barbe blanche, majestueusement drapé dans une ample cape noire.

Hurllements, piailllements, bousculades inouïes, évanouissements en série et scènes d'hystérie. Des infirmiers se précipitent, portant à bout de bras des civières au-dessus de la cohue. Les ambulances démarrent en trombe, sirènes hurlantes. L'air absent, le vieil homme ébauche un signe de la main qui ressemble vaguement à une bénédiction. Les cris redoublent d'intensité. Une femme tente d'escalader la façade pour parvenir jusqu'à lui, d'autres lui jettent leur foulard. Un mollah (religieux) les ramasse sur le rebord de la fenêtre, et leur fait toucher

furtivement une manche de l'imam Khomeini, avant de les renvoyer dans la foule. On s'arrache aussitôt les reliques, on les embrasse, des larmes de reconnaissance dans les yeux. Bouleversée, une jeune Iranienne lève les bras au ciel dans un geste d'action de grâce. Et tandis que le service d'ordre la pousse dehors avec ses compagnes pour que la fournée suivante de fidèles puisse entrer, elle répète mécaniquement : « Lumière, il n'est que lumière ! »

Dans un autre quartier de la capitale iranienne, aux abords de l'université, l'avenue Shah Reza a pris les allures d'une rue de Lourdes un jour de grand pèlerinage. Au coude à coude,

LETTRE OUVERTE à Monsieur Ivan LEVAI

c/o « Le Journal du Dimanche »

Paris, le 2 mars 1979

Monsieur,
D'abord, je me présente. Je m'appelle Zofia Romanowicz, vis en France, suis écrivain*. Arrêtée par la Gestapo à Radom, Pologne, en janvier 1941, j'ai été dans différentes prisons et camps de concentration — dont Ravensbrück — jusqu'en mai 1945. Mon père est mort à Auschwitz en février 1941.

Je ne suis pas juive. Mais pour moi, il n'y a pas de différence.

Je vous écris à propos de votre article du « Journal du Dimanche » du 25 février 1979 au sujet de « Holocauste ».

Relisez-vous, je vous prie. Ce que vous y écrivez, n'est-ce pas une incitation pure et simple à la violation de la vérité? Quel dommage qu'il n'y ait pas eu de soldats polonais qui fusillaient les juifs dans le ghetto de Varsovie! Une scène « insoutenable » de moins!

Est-il vraiment nécessaire d'en rajouter? La vérité ne suffit-elle donc pas? Je ne parle pas des auteurs de « Holocauste ». Mais vous? Est-il digne d'un journaliste de regretter qu'une coupure a empêché les téléspectateurs d'assister à un viol trop flagrant de la vérité historique? Viol inutile et viol dangereux. Car si on prouve que les auteurs de « Holocauste » se sont permis de mentir sur un point, qui empêchera les gens de mettre le reste en doute? Les chambres à gaz existaient-elles vraiment? Vous facilitez ainsi la tâche de ceux qui, comme ce professeur de Grenoble, osent le prétendre. Et, malheureusement, vous n'êtes pas le seul.

Voudra-t-on admettre enfin qu'on peut dire tout ce qu'on veut sur la Pologne, mais qu'en Pologne il n'y a pas eu d'armistice? Pas de Vichy, pas de Pétain, pas des Darquier de Pellepoix? Il y a eu, oui, des traîtres et des collaborateurs « privés ». Il y a eu des antisémites, hélas, et j'en souffre. Mais il n'y a pas, à aucun moment, de collaboration officielle.

L'uniforme de soldat polonais que vous regrettez tant de ne pas avoir été offert à l'opprobre devant les téléspectateurs français a été porté pendant ce temps-là non en Pologne occupée — quiconque eût eu la folie de l'endosser aurait été suicidaire — mais en Angleterre — les aviateurs polonais ont pris une part plus qu'importante dans « Battle of Britain » — et par les soldats de l'armée d'Anders à Tobrouk, Monte Cassino et Ancône. C'est dans l'uniforme polonais et en tant que caporal de cette armée que M. Begin — et je ne cite que lui — a pu quitter la Russie en 1942. Si les Polonais recrutent leurs futurs soldats parmi les déportés en Russie avaient été vraiment si antisémites, ils auraient trié leurs compatriotes rescapés des goulags et laissés à M. Begin et tant d'autres, sauvant plutôt à leur place de « purs Polonais ». Car, alors, être enrôlé dans l'armée d'Anders équivalait pour beaucoup — survivre.

Ce sont les soldats — sans uniforme ceux-là — de l'armée clandestine polonaise, la plus importante dans l'Europe occupée, qui transmettaient au péril de leur vie les messages qui acheminaient les émissaires — Jan Karski, Jan Nowak, par exemple — à Londres, pour informer l'Occident des atrocités

qui se passaient en Pologne dès septembre 1939, et pas seulement dans les ghettos. De nouveau, je ne citerai que le « cas » Zygelbojm. Il s'est suicidé à Londres en 1943 car personne ne voulait réagir à ses S.O.S. réitérés. Pourtant le général Sikorski envoyait des notes aux gouvernements alliés. Pourtant le gouvernement polonais à Londres patronnait et secondait ses démarches. Comment s'étonner? Le même sort attendait les révélations du général Sikorski sur Katyn, cet autre Babi Yar où l'uniforme des prisonniers de guerre polonais a pourri par milliers dans les fosses communes. Encore une vérité escamotée jusqu'aujourd'hui.

Imaginez, vous Français, qu'on vous montre à la télévision les soldats de la France Libre en uniforme, fusillant les juifs dans le ghetto pour que cela fasse davantage « insoutenable ». Pourtant, c'est la même chose.

Oui, je réagis en Polonaise, parce que trop c'est trop. Non pas contre « Holocauste ». Son impact est un phénomène sociologique de notre époque. Peut-être faut-il banaliser, noyer dans un sentimentalisme bon marché un holocauste pour qu'il frappe les imaginations et trouve ce qui s'appelle « une large audience ». Les auteurs de « Holocauste » — télé-feuilleton — ont bien senti cela. Mais leur fallait-il pour cela dédaigner la documentation qui existe, et cela pas seulement dans le cas des soldats polonais?

Je réagis contre l'esprit dont témoigne votre remarque. Comment vous croira-t-on par la suite si, déjà, vous vous déclarez partisan de la désinformation?

Je réagis surtout par solidarité avec les morts. Nos morts. On n'a pas le droit de manipuler n'importe comment les cendres d'Auschwitz. On n'a pas le droit d'affabuler pour les rendre plus intéressantes. On n'a pas le droit de les monopoliser pour des raisons politiques ou commerciales.

Nos morts nous demandent de ne pas les oublier pour que CELA ne se reproduise pas. Mais c'est de leur témoigner du mépris que de mentir et d'encourager à mentir en leur nom.

Zofia ROMANOWICZ
10, rue Debelleyme
75003 Paris

* En traduction française : « Le Passage de la mer Rouge » et le « Le chandail bleu » aux Editions du Seuil.

La lettre de Mme ROMANOWICZ se passe de commentaire. Elle concerne non seulement le film « HOLOCAUSTE » et ses imperfections historiques, voulues ou non, mais aussi certaines habitudes de la presse française qui — tout en s'indignant contre toute censure — pratique la censure « par omission » ne publiant pas des lettres de lecteurs comme ce fut le cas de Mme ROMANOWICZ. Contrairement à la presse anglo-saxonne, les lecteurs des journaux français ne jouissent pas d'une considération exagérée de la part des éditeurs. Et comme ils protestent rarement, cette coutume s'installe de plus belle, indépendamment de la couleur politique du journal. Et c'est dommage pour la presse!



Le tragique d'Auschwitz

Michel De Jaeghere

*Vingt carmélites à Auschwitz provoquent une crise judéo-chrétienne.
Le cardinal Decourtray a voulu s'entremettre entre juifs et Polonais.
Le cardinal Macharski l'entend autrement.*

Prier à **Auschwitz**. Afin d'y expier le mal accompli et d'y perpétuer la mémoire des martyrs. Pour s'être assigné cette mission, vingt carmélites sont aujourd'hui au coeur d'une crise ouverte entre la communauté juive et l'Eglise catholique.

Le 22 juillet, **M. Théo Klein**, président du Congrès juif européen, a demandé le gel des relations judéo-chrétiennes. Jusqu'à ce que les religieuses aient abandonné les locaux qu'elles occupent, en bordure de l'ancien camp de concentration. C'est que cette date était celle où, selon les engagements pris par l'Eglise en 1987, les carmélites devaient avoir quitté le couvent.

De Lyon, le cardinal **Decourtray**, négociateur de l'accord, s'est excusé d'un retard imputable aux lenteurs administratives. De Rome, le cardinal **Willebrandt**, chargé des relations avec le judaïsme, a rappelé que l'Egli-

se entendait tenir sa promesse. Rien n'y a fait. Sur place, les manifestations se sont succédé, suscitant l'exaspération de la population.

Le 29 mai, c'était trois cents militantes de l'**Union des femmes sionistes**. Le 14 juillet, dix juifs américains emmenés par **M. Abraham Weiss**, un rabbin new-yorkais, investissaient la clôture. Ils en étaient chassés, *manu militari*, par des ouvriers polonais travaillant sur place, auxquels les habitants du village prêtaient bientôt main forte.

Le 23 juillet venait le tour des juifs belges, tandis qu'à Paris, **M. Elie Wiesel** et **Mme Simone Veil** faisaient connaître leur indignation.

Dénonçant cette «violente campagne d'insinuations» et ces «agressions offensantes», le cardinal archevêque de Cracovie, **Mgr Macharski**, décidait, le 10 août, de suspendre le projet d'édification d'un Centre d'études judéo-chrétien, qui

devait, selon l'accord de 1987, accompagner le déménagement des religieuses pour un nouveau carmel. Chargé des relations avec le judaïsme, le Père **Stanislaw Musial** annonçait le même jour que celui-ci ne pourrait être lui-même achevé avant huit ans.

Soutenu en France par le cardinal Decourtray, M. Klein en a appelé au pape. Tandis que l'ensemble des organisations juives faisaient entendre un nouveau concert de protestations.

Comment expliquer l'ampleur d'un tel scandale?

C'est en 1984 que les carmélites se sont installées à Auschwitz. Dans un ancien théâtre bâti à la lisière du camp d'**Auschwitz I**, et qui aurait servi, pendant la guerre, à entreposer le gaz **zyklon B**: «Le symbole même du symbole qu'est devenu Auschwitz», dit aujourd'hui M. Klein.

La presse autrichienne ne cesse d'analyser ce phénomène.

A part deux archiducs, frères de Otto, qui refusent de reconnaître la République et poursuivent un interminable procès contre l'Etat, afin d'obtenir la levée de mesures discriminatoires à leur encontre, les représentants de l'ancienne famille impériale ont de bonnes relations avec les autorités de leur pays.

Otto de Habsbourg a passé sa jeunesse à défendre l'indépendance de l'Autriche: en 1938, avant l'**Anschluss**, 1603 communes autrichiennes, dont plus de mille au Tyrol, le nommèrent citoyen d'honneur.

Installé en Bavière après 1945, il a renoncé à ses droits au trône en 1961, afin de pouvoir revenir en Autriche. L'annonce de son retour provoqua une telle crise à Vienne qu'il dut attendre 1966 pour franchir la frontière.

Depuis 1979, il représente, à l'Assemblée européenne, l'Allemagne dont il possède la nationalité: un paradoxe de l'Histoire! Son fils aîné **Karl**, 28 ans, étudiant en droit à Salzbourg et lieutenant de réserve dans l'aviation autrichienne, a été institué légataire universel par sa grand-mère Zita, peu avant qu'elle meure. Qui pourrait jurer que les Habsbourg ne joueront plus jamais un rôle?

Peu suspect de nostalgie impériale, **Le Monde** a noté: «Lorsque les Autrichiens auront pris l'habitude de revoir des Habsbourg, quelques-uns des verrous culturels, des interdits historiques de l'Europe centrale sauteront peut-être plus vite.»

Alors que la petite Autriche, vue de l'extérieur, semblait vouée à l'opérette, au folklore et au ski, on a commencé par redécouvrir, autour de l'exposition «**Vienne 1880-1938**», organisée à Beaubourg il y a trois ans, quel prodigieux patrimoine culturel s'était épanoui sous François-Joseph.

La deuxième surprise vient aujourd'hui de l'Est: alors que l'Autriche dépose sa candidature d'en-



Otto de Habsbourg, 77 ans, fils aîné du dernier empereur Charles I^{er} et de l'impératrice Zita. Depuis 1979, il représente la RFA à l'Assemblée européenne. Son nom s'attache de plus en plus au réveil de la conscience historique des peuples de l'Europe centrale.

trée dans la **CEE**, les pays qui composaient l'ancien Empire regardent de nouveau vers Vienne. «L'idéologie par laquelle on a essayé de transformer l'«*homo habsburgiensis*» en un nouveau type d'homme: l'*homo sovieticus*, passe sur eux sans les changer fondamentalement», déclarait François Fejtö à **Valeurs Actuelles** (numéro du 22 mai 1989).

L'Autriche et la Tchécoslovaquie ouvrent des Instituts culturels dans leurs capitales respectives. Les recteurs des universités autrichiennes, tchèques, hongroises et yougoslaves tiennent une conférence annuelle. La Hongrie démolit les installations frontalières du rideau de fer. Deux départements magyars participent à une Association de coopération économique de l'axe alpin.

L'Autriche et la Hongrie préparent ensemble un projet de barrage sur le **Danube**. Vienne et Budapest veulent organiser une Exposition internationale conjointe, en **1995**.

Des centaines de milliers de Hongrois se précipitent à Vienne, le samedi, pour y effectuer leurs achats. La

Hongrie envisage de reprendre ses anciennes armoiries, ornées de la couronne de saint Etienne. La statue de «**Sissi**» a été remise en place à Budapest.

Un cinéma de la capitale hongroise diffuse un film retraçant la vie de Otto de Habsbourg: il ne désemplit pas. Au printemps, ce dernier a été reçu triomphalement à Budapest. Le chauffeur de taxi le ramenant à l'aéroport refusa le prix de la course, en lui disant: «C'est un honneur pour moi, Sire, d'avoir transporté Votre Majesté.»

Le 3 avril, une foule considérable se pressait autour de l'archiduc, dans l'église Saint-Matthias à Budapest, pour une messe de requiem célébrée par le cardinal-primat de Hongrie, **Mgr Paskai**, à la mémoire de la reine Zita...

Le dossier de **béatification** de l'empereur Charles est ouvert. Depuis 1922, le dernier empereur d'Autriche et roi de Hongrie repose dans un petit cimetière de Madère, loin de sa patrie, loin des siens. Un jour, lui aussi reviendra. ■



14

Ci-dessus : le cardinal Jean-Marie Lustiger à Auschwitz, en juin 1983. Sa mère y est morte. D'origine juive polonaise, il n'est pas intervenu dans le règlement du conflit actuel. Page de gauche : le Carmel d'Auschwitz. A soixante kilomètres au sud-ouest de Cracovie, les Allemands installèrent en 1940 leur plus grand camp de concentration : entre 3 et 4 millions y moururent pendant la guerre, en majorité des juifs, mais aussi des Polonais, des Hongrois, des Tchèques, des Tziganes, des Français, tous non juifs.

Situé à l'extérieur du camp, lequel est entretenu et conservé comme « patrimoine de l'humanité », le bâtiment est alors en ruine. L'arrivée des religieuses, en octobre, est annoncée, dans une de ses lettres pastorales, par l'archevêque de Cracovie, le cardinal Macharski. Nouvelle qui ne suscite aucune réaction, notamment pas dans la petite communauté juive polonaise (6000 âmes).

Mais, pour réhabiliter le bâtiment, les religieuses ont besoin d'argent. Elles s'adressent au Père **Werenfield Van Straaten**, fondateur de l'« Aide à l'Eglise en détresse », une organisation belge qui secourt les Eglises des pays de l'Est. Une collecte est organisée à l'occasion du voyage du pape au **Benelux**, en mai 1985. Elle permet de collecter 2 millions de francs. Toujours sans provoquer de protestations.

L'affaire éclate cependant, le 14 octobre, quand **Le Soir** de Bruxelles publie un article sur le carmel. Dans la communauté juive de France, de Belgique et des Etats-Unis, l'émotion est immense. Cri de ralliement des protestataires : l'installation des carmélites est une **usurpation du lieu du martyr juif**.

Il est de fait que les juifs ont été les

principales victimes d'Auschwitz. Mais le camp numéro 1, auquel le carmel est adossé, a été surtout le théâtre du **martyre polonais**, le camp d'extermination des juifs étant le camp numéro 2, celui de **Birkenau**, distant de trois kilomètres du premier. Le scandale suscité par la prière silencieuse des carmélites a donc des causes plus profondes.

La première est de nature symbolique. Elle procède de la volonté des dirigeants juifs européens de préserver, dans la conscience collective, le caractère **incomparable** de la persécution dont les juifs ont fait l'objet, et dans lequel ils voient comme le signe de leur **irrémissible différence**, le reflet tragique et inversé de la faveur divine.

Le combat de **M. Klarsfeld** pour écarter les parties civiles représentant la Résistance, lors du **procès Barbie**, en réservant la qualification de « crimes contre l'humanité » pour les seules victimes juives, s'inscrit dans cette perspective. De même que les vives critiques dont a fait l'objet, en 1987, l'emploi du terme « génocide » par l'historien **Reynald Secher** pour désigner le massacre des **Vendéens** pendant la Révolution française (le mensuel de la com-

munauté juive, **Passages**, a consacré un numéro spécial à la question). Le fond de l'argumentation : rien ne peut être comparé à l'extermination méthodique des juifs. Parce qu'ils étaient massacrés pour cela seul qu'ils étaient juifs.

Symbole de l'ampleur de la persécution, Auschwitz est, pour l'opinion israélite mondiale, l'illustration même de cette **élection** du peuple juif jusque dans le malheur. Le rappel de son nom, le maintien en l'état des sinistres bâtiments sont, pour la communauté juive, les antidotes à la banalisation.

Or, perpétuant la mémoire du Père **Maximilien Kolbe** (canonisé en 1982), qui y trouva la mort en 1943, après avoir pris la place d'un père de famille condamné à mourir de faim, le carmel risque, dans l'esprit des dirigeants juifs, de brouiller cette image.

En donnant aux persécutions hitlériennes un aspect « oecuménique » qui atténuerait la portée exemplaire du souvenir qui doit, pour eux, en être conservé.

« Auschwitz, dit M. Klein, est le haut lieu de la **Shoah**. D'autres, nous le savons, ont été assassinés et meurtris par le nazisme, mais c'est le martyr incommensurable des juifs qui a mar-



Le Carmel d'Auschwitz (adossé au camp N° 1 d'Auschwitz, où étaient parqués surtout des Polonais catholiques).

Installé en 1984, pour une prière d'expiation et du souvenir permanente, il fut placé sous le patronage d'Edith Stein, philosophe juive allemande convertie au catholicisme et devenue carmélite, déportée et morte à Birkenau, le camp N° 2, réservé aux juifs.

Le 26 août, Mgr Glemp s'est adressé au «peuple juif estimé», en l'exhortant à ne pas parler «en position de nation qui se dresse contre toutes les autres». La polémique s'amplifie.

qué ce lieu du signe de l'indicible souffrance d'hommes, de femmes, d'enfants, abandonnés par l'humanité à la technologie de la mort industrielle. Rien ne peut effacer le fait que c'est eux qui sont morts là-bas, parce qu'ils étaient juifs.»

La deuxième cause du scandale est d'ordre politique. Parce que les gouvernements et les peuples occupés par l'Armée allemande n'ont pas empêché le «génocide», parce que les Alliés eux-mêmes ne l'ont pas dénoncé, pendant la guerre, certains historiens juifs ont développé, depuis, la thèse selon laquelle toute l'Europe aurait été **complice** de la «*solution finale*», et aurait ainsi contracté, à l'égard du peuple juif, une immense **dette morale**.

Principal accusé, le pape **Pie XII**. Honoré en Israël par un arbre dans la Vallée des Justes, solennellement remercié par **Golda Meir** pour les

innombrables vies humaines qu'il avait pu sauver, il fera l'objet en Europe d'une violente campagne de dénigrement.

Thème de cette campagne: le silence gardé par Pie XII devant l'extermination témoinne de l'indifférence de l'Eglise catholique à l'égard des juifs. Ses points d'orgue: la publication du livre de **Saül Friedlander** («*Pie XII et le III^e Reich*»), et la création du «*Vicaire*», la pièce de théâtre de **Rolf Hochhuth**.

Etablies à Auschwitz afin d'y prier pour tous ceux qui y périrent, les carmélites vont à l'encontre de cette vision des choses. En témoignant de la compassion des chrétiens pour les victimes juives du nazisme.

Pour M. Théo Klein, c'est la **super-prême hypocrisie**. Il l'écrivait le 13 mars 1986 dans une lettre adressée au nonce apostolique en France, **Mgr Felici**: «*Les morts ont droit à ce silence dont ils ont profondément*

souffert, alors qu'un cri pouvait peut-être les sauver, sûrement leur faire sentir que, dans leur marche inexorable et hallucinante vers la mort, ils n'étaient pas seuls. Il est trop tard pour le repentir, sur les lieux du crime.»

Une troisième explication relève de la théologie.

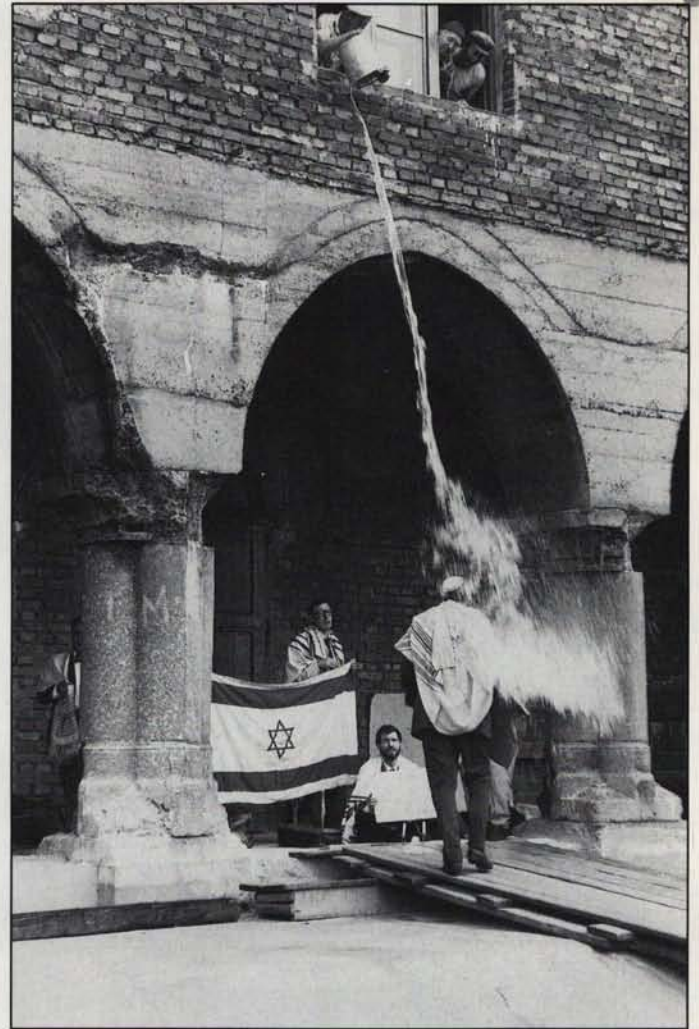
La dernière guerre n'a pas été sans conséquences sur l'attitude de l'Eglise catholique à l'égard des juifs. Sa doctrine consistait, jusqu'alors, à allier le rejet de l'antisémitisme (fustigé tout au long de l'Histoire par **291** bulles, lettres, édits ou décrets pontificaux) et la condamnation du judaïsme, religion fondée sur le **refus du Messie**. Elle débouchait sur un appel pressant à la conversion.

Après la guerre, de nombreux intellectuels juifs défendirent l'idée que cet anti-judaïsme était l'une des sources du racisme hitlérien. Parce qu'il avait imprégné l'Europe d'un «**enseignement du mépris**». Ne postulait-il pas que les Juifs étaient infidèles aux promesses de leur Dieu? Aussi, sous l'influence de l'un d'entre eux, **Jules Isaac** (co-auteur du manuel d'histoire **Malet-Isaac**, et ami du pape **Jean XXIII**), l'Eglise décida-t-elle, lors du Concile **Vatican II**, de renoncer à toute condamnation du judaïsme, comme au prosélytisme à l'égard des juifs. Le texte que le Concile leur consacre (déclaration «*Nostra Aetate*») ne fait plus mention de leur possible conversion.

Un tournant qu'a théorisé depuis, notamment dans son dernier livre («*Le choix de Dieu*»), le cardinal **Lustiger** («*Si on se trouve devant un juif et qu'il est croyant, affirme-t-il, on ne peut aller contre la volonté de Dieu*»), et qu'avait semblé consacrer en 1986, lors de sa visite à la synagogue de Rome, le pape **Jean-Paul II**.

Or le carmel d'Auschwitz incarne, aux yeux de la communauté juive, la persistance de la doctrine traditionnelle de l'Eglise romaine.

Parce que le carmel s'est placé sous le patronage d'**Edith Stein**. Juive al-



Manifestation de juifs belges contre le Carmel d'Auschwitz, le 23 juillet dernier: «Laissez nos saints morts en paix». Les ouvriers polonais travaillant dans le bâtiment repoussent les assaillants, comme ils avaient repoussé, neuf jours plus tôt, les juifs new-yorkais du rabbin Weiss. Pour beaucoup de juifs, le «silence de Dieu» entre 1940 et 1944 impose le silence de la prière aujourd'hui. Haut lieu de la «Shoah» (extermination des juifs), Auschwitz ne doit pas être «récupéré» par les catholiques: «Il est trop tard pour le repentir sur les lieux du crime.» Car, selon certains historiens israéliites, toute l'Europe, surtout catholique, aurait été complice, par son indifférence et son silence.

lemande, philosophe, disciple préférée de **Husserl**, bientôt convertie au catholicisme, et enfin carmélite sous le nom de **Bénédicte de la Sainte-Croix**, Edith Stein porte pour les juifs, malgré sa déportation et sa mort à Birkenau, un **contre-témoignage**.

D'abord, par le fait d'avoir été tuée à Auschwitz par «haine de la foi catholique» (elle fut déportée lors d'une rafle organisée en représailles d'une déclaration des évêques contre l'antisémitisme hitlérien). Ensuite et surtout, parce que ses écrits témoignent de ce qu'elle avait vu, dans la persécution des juifs, une conséquence de leur refus de reconnaître le Messie, et qu'elle avait voulu «offrir sa vie pour expier la faute du peuple hébraïque».

«Pénible témoignage, commente dans une "Lettre ouverte au cardinal Lustiger" publiée en février dernier, **Raphaël Draï**. D'abord, parce qu'il

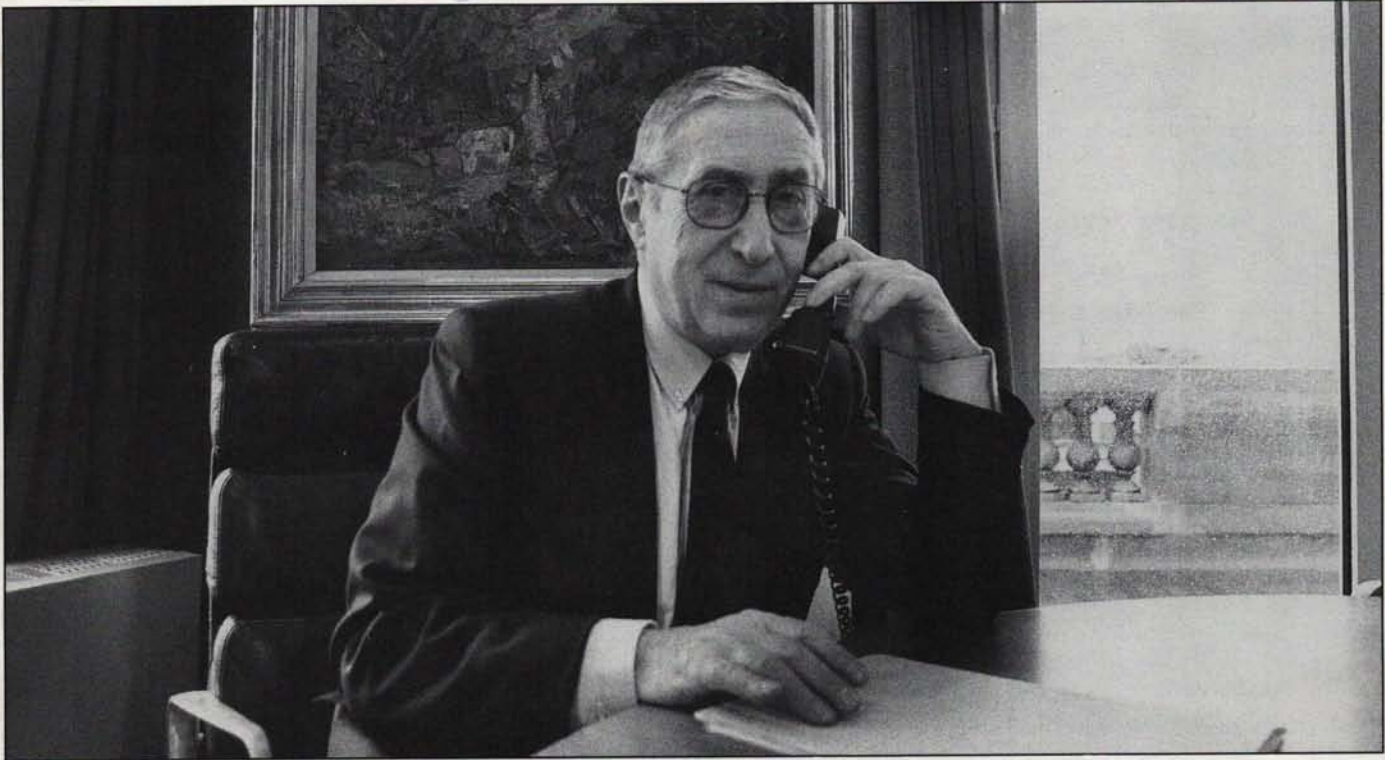
démontre à quel point un esprit qui se voulait aussi rigoureux que celui d'Edith Stein pouvait être subverti et corrompu par la **théologie du déicide**. Et combien cette théologie était directement perverse et indirectement meurtrière. **Perverse**, puisqu'elle incitait certains juifs à s'offrir en prétendues victimes expiatoires; **meurtrière**, parce que certains chrétiens, au lieu de porter assistance au peuple juif dans ces moments de détresse, préféraient s'adonner à l'exégèse d'une **théologie sadique**.»

Le 2 août, lors de sa catéchèse hebdomadaire, Jean-Paul II a renforcé, dans la communauté juive, la crainte d'un retour en arrière. En affirmant, conformément à l'ancienne doctrine, que la nouvelle alliance avait été «promise par le Créateur par la voix des prophètes **Jérémie** et **Ezéchiel**, en raison de l'infidélité d'Israël envers son Dieu».

La dernière cause est philosophique. Pour de nombreux intellectuels juifs européens, en effet, la Seconde Guerre mondiale a marqué le terme de la **pensée occidentale**. Dans la mesure où sa prétention à l'universalisme, son idéal de recherche du vrai, du beau et du bien absolu, n'auraient pas été étrangers à la naissance du **totalitarisme**. Dès lors, selon l'adage lancé par le «nouveau philosophe» **André Glucksmann**, on ne saurait «penser après Auschwitz» comme si rien ne s'était passé. L'anathème doit être jeté sur un héritage devenu suspect. **Peut-on même prier**, après Auschwitz? L'affaire du Carmel a fait surgir la question.

Président de l'Alliance israéliite universelle, **M. Ady Steg** pense que non, au moins pas sur le site. Parce que la prière suppose la foi en la justice de Dieu, et qu'Auschwitz a été, à ses yeux, le lieu où cette

Le tragique d'Auschwitz



M. Théo Klein, ancien président du Conseil représentatif des institutions juives de France, ancien président du Congrès juif européen. Il exige le départ des carmélites, en application de l'engagement pris par l'Eglise, qu'il a lui-même négocié avec quatre cardinaux: Lustiger, Decourtray, Danneels (Bruxelles) et Macharski (Cracovie). Mais il désavoue la violence. Il affirme: «Seul Jean-Paul II peut trancher.»

justice a subi une éclipse: «Auschwitz devrait être le seul lieu dans tout l'univers, dit-il, où ne serait pas concevable que s'élève une prière d'aucune sorte. Ni synagogue, ni église, ni temple, ni couvent. Uniquement le **silence.**»

En 1986, après plusieurs mois de tensions, l'affaire du carmel avait été confiée à une commission mixte juéo-chrétienne. Ses membres les plus éminents: les cardinaux Decourtray, Lustiger et **Danneels** (l'archevêque de Bruxelles), le grand rabbin de France **Sirat**, et MM. Klein et Steg.

Au terme de deux réunions à Genève, ils étaient parvenus à un accord. Reconnaisant les sites d'Auschwitz et de Birkenau comme les «*lieux symboliques de la solution finale*», la commission se prononçait pour un déménagement des religieuses dans un nouveau couvent, à

construire dans un lieu nettement séparé du camp de concentration. Un «*compromis*» qui faisait la part belle (trop sans doute pour être réaliste) aux demandes des négociateurs juifs.

Prorogé de six mois au début de cette année, le délai est arrivé à son terme. Sans que le nouveau monastère ait vu le jour, ni même que la première pierre en ait été posée. Et alors que la présence d'ouvriers au carmel laissait supposer que les religieuses continuaient à s'installer. Trahison de la parole donnée? La construction du nouveau carmel s'est en réalité heurtée à de nombreux problèmes pratiques. Liés, notamment, à la nature du **régime polonais**.

Rien ne pouvait se faire, en effet, sans l'autorisation des autorités. Or, le 31 décembre 1987, le gouvernement polonais a fait savoir qu'il ne s'opposait pas au déplacement du

couvent, mais que son approbation définitive ne pourrait intervenir avant l'adoption d'un plan d'urbanisme en cours d'élaboration par la voïvodie (municipalité) d'Auschwitz. C'est seulement en juin dernier que le **diocèse de Cracovie** a pu finalement obtenir l'accord des quatorze propriétaires des parcelles de terrain dont il avait commencé, il y a deux ans, à négocier l'achat (les prix avaient flambé entre-temps!). D'autres obstacles sont de nature **psychologique**.

La Pologne fut, au XVII^e siècle, le pays d'Europe qui accueillit le plus de juifs.

Mais elle est aussi celui où a été le plus vif l'antisémitisme, longtemps identifié au patriotisme. La Seconde Guerre mondiale n'a pas bouleversé ces sentiments.

Avec plus de trois millions de morts «**ethniques**», le peuple polonais a le sentiment d'en avoir été, tout

autant que le peuple juif, une victime privilégiée: dans la propagande officielle, le conflit est d'ailleurs présenté beaucoup plus comme une **guerre de libération nationale** que comme une croisade contre un régime antisémite.

Dans un pays aussi religieux, où depuis quarante ans les autorités communistes ont vidé les couvents et interdit les nouvelles fondations, l'expulsion d'une communauté de carmélites suscite, en outre, une profonde indignation.

D'autant plus que, dans les négociations, la hiérarchie catholique polonaise a été reléguée au second rang.

Interrogé, en avril 1986, le cardinal **Glomp** avait déclaré qu'il ne comprenait pas pourquoi on voulait chasser les carmélites. La destruction du catholicisme polonais et celle du judaïsme, affirmait-il ont été des génocides **parallèles**.

Le primat de Pologne n'a pas fait partie de la commission de règlement du différend.

Archevêque du diocèse sur lequel est situé Auschwitz, le cardinal Macharski a participé, quant à lui, aux discussions de Genève. Mais le maître d'oeuvre en était, du côté catholique, le cardinal Decourtray, qui avait affiché dès l'origine son souhait de voir déplacer le carmel.

«*Pour moi et pour l'opinion mondiale, déclarait-il en décembre 1985, Auschwitz est le symbole de la Shoah. Une pareille épreuve a conféré au peuple juif une dignité particulière, qui est son bien propre. Et installer un carmel à Auschwitz serait toucher à cette dignité.*»

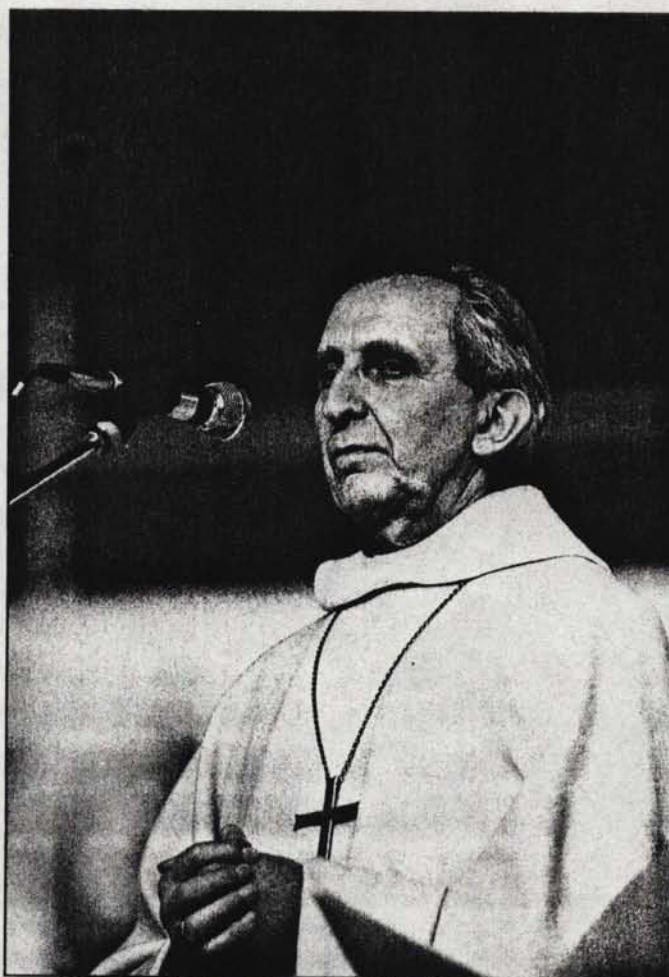
Le provincial des Carmes, le Père **Dominik Wider**, et les carmélites elles-mêmes, d'abord hostiles à l'idée d'un déménagement, n'en ont accepté finalement le principe que par esprit d'**obéissance**, pour respecter la parole donnée, au nom de l'Eglise, par le primat des Gaules.

— *L'accord de Genève n'a pas été un compromis, mais un diktat*», dit le Père Wider.

Dans l'attente de la construction du

Ci-contre: le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon, primat des Gaules. Décidé à faire respecter l'accord de 1987. Dès 1985, il déclarait: «Installer un Carmel à Auschwitz serait toucher à la dignité du peuple juif.»

Ci-dessous: le cardinal Macharski, archevêque de Cracovie (diocèse où est situé Auschwitz). Relégué au second plan à Genève, et indigné par les «agressions et insinuations offensantes» actuelles.



nouveau monastère, nul ne semble, sur place, disposé à demander aux religieuses de déménager pour un séjour de fortune.

En avril, le journal de l'organisation catholique **Pax** (liée au régime communiste) a publié une «lettre ouverte» de 1375 catholiques résidant

à Auschwitz. Dénonçant les «*pressions intolérables*» exercées par des «*groupes de juifs*», et les violences multipliées depuis deux ans, ils affirmaient qu'ils considéraient comme «*illégal et sans fondement*» tout projet visant à hâter le départ des carmélites. ■

- O wymiar religijny zagłady Żydów — str.12-13
- Żyły, pioruny i choroby — str.16

Pismo
Związku Narodowego
Polskiego w Kanadzie

Polish voice weekly

GŁOS POLSKI

GAZETA POLSKA

NR18 TORONTO 7 Maja (May) 1987 Cena \$100

SHOAH

WIEK XX, który przyniósł wiele przykładów potwierdzających nieograniczone możliwości ludzkiego umysłu (laser, komputery, operacje na otwartym sercu, podróże w kosmos) przejdzie do historii także, a może przede wszystkim jako okres przerażających w swym okrucieństwie zbrodni ludobójstwa. Obozy koncentracyjne, komory gazowe, planowa, z zimną krwią skalkulowana eksterminacja całych narodów — niżej upaść człowiek nie mógł. Film C. Lanzmanna „SHOAH”, — poświęcony zagładzie Żydów, jest wstrząsającym zapisem nie notowanej dotąd w historii ludzkości tragedii, przed którą człowiek staje bezradny. Skala i

potworność popełnionej zbrodni, bezwzględność i zezwierzczenie oprawców, dla których gazowanie i roztrzeliwanie milionów bezbronnych ofiar było aktem normalnym, nie wywołującym najmniejszego odruchu sprzeciwu czy protestu — wszystko to umyka dostępnym nam kategoriom dobra i zła. Holocaust, całkowite zniszczenie narodu zgodnie z wyrokiem wydanym przez szaleńca opętanego ideą „czystej rasy” — oto temat wielogodzinnej projekcji. Rejestrując największą w dziejach klęskę człowieka i zbudowanej przezeń kultury, Lanzmann stara się odpowiedzieć na pytanie o jej źródła. Jak to się stało? Jakie były powody, dla których świat pozostał nieczuły na

rozpacz i błaganie umierających w sercu Europy? Dlaczego społeczeństwa i rządy krajów wolnego świata pozwoliły na popełnienie tej straszliwej zbrodni na ich oczach i przy, tak to trzeba interpretować, ich milczącej zgodzie?

Lanzmann usiłując wyjaśnić nurtujący go problem, ukazać mechanizm zbrodni, nie jest obiektywny. Co więcej: nie stara się o to. Wręcz przeciwnie: jego penetracja terenów, na których dokonano ludobójstwa, rozmowy z ludźmi będącymi jego świadkami tworzą przerażający obraz ludzkiej obojętności miejscami natrętnie tendencyjny. Humanitarne odruchy polskich wieśniaków gubią się w ich naiwnych i głupich



opiniach stanowiących konsekwencję pytań, które w socjologii nazywa się projektującymi (sugerującymi odpowiedź). Naukowiec posługujący się nimi jako narzędziami analizy i opisu wybranego zjawiska społecznego dyskredytuje się etycznie i profesjonalnie. Lanzmann nie jest naukowcem, lecz twórcą dążącym do prawdy inną niż człowiek nauki drogą. Nie przeszkadza mu to, że ukazując ją dokonuje świadomych przekaleństw bądź niedopowiedzeń. Tępy wyraz twarzy nie

rozumiejącego chłopca, jego bezmyślny uśmiech i głupkowaty komentarz funkcjonują w filmie francuskiego reżysera na zasadzie symbolu, który ma wyrażać wrażliwość, pojemność intelektualną i postawę wszystkich Polaków. Jest to w rezultacie zabieg krzywdzący nie tylko dla polskiego społeczeństwa w ogóle, ale także dla mieszkańców polskiej wsi, to prawda, że ciemnej i zacofanej, ale nierzadko przecież współczującej i przychodzącej

(Dokończenie na str.19)

Przed wielką szansą

MÓWI LESZEK MOCZULSKI

ZA KILKA DNI GOŚCIĆ BĘDIEMY W TORONTO PRZYWÓDCĘ KONFEDERACJI POLSKI NIEPODLEGŁEJ — LESZKA MOCZULSKIEGO. PONIŻSZY ARTYKUŁ, OPUBLIKOWANY W KWIETNIOWYM NUMERZE MIESIĘCZNIKA „KONTAKT”, PRZEDSTAWIA POGŁĄDY WYBITNEGO PRZEDSTAWICIELA POLSKIEJ OPOZYCJI POLITYCZNEJ DOTYCZĄCE TAKTYKI I STRATEGII DZIAŁAŃ RUCHU NIEPODLEGŁOŚCIOWEGO W WARUNKACH ISTNIEJĄCYCH W KRAJU. KORZYSTAJĄC Z OKAZJI, PRZYPOMINAMY, ŻE TORONTOŃSKIE SPOTKANIE Z LESZKIEM MOCZULSKIM ODBĘDZIE SIĘ W DNIU 13 MAJA (ŚRODA) O GODZ. 19.00 W SALI SKP, 206 BEVERLEY ST.

Zacznę od problemu podstawowego - niepodległości. Przypomnę, że program polityczny KPN wyraźnie określa zagadnienie niepodległości: nie jest ona wyłącznie idealnym punktem, do którego możemy tylko dążyć, „znikającym punktem”. Niepodległość jest dla nas punktem startu, punktem wyjścia, od którego się wszystko zaczyna. Tylko w warunkach niepodległego państwa możemy zrezygnować z działań w

podziemiu. Możemy sobie oczywiście wyobrazić, w miarę prawdopodobnie, że w obecnych warunkach ustrój tak dalece ewoluuje, aż stanie się w pełni demokratyczny. Czy będzie to jednak trwały system demokratyczny? W wypadku zależności od hegemonu, który jest państwem totalitarnym, od jego woli będzie zależało czy ten system demokratyczny się utrzyma. A to nie jest prawdopodobne. Albo

wyobraźmy sobie na zasadzie czystego eksperymentu myślowego, iż odnajdujemy w kraju surowce czyniące Polskę bogatą; czy możemy uwierzyć, że hegemon nie zażąda swojego udziału? Innymi słowy: wszystkie próby trwałego rozwiązania problemów Polski muszą zakładać uzyskanie niepodległości.

Czy znaczy to jednak, że należy w obecnej sytuacji zrezygnować z reform gospodarczych, prób demokratyzacji systemu czy walki z zagrożeniami ekologicznymi? Oczywiście, że nie. Nie można ich odkładać do momentu odzyskania całkowitej niepodległości. Natomiast uważamy, że w sposób trwały mogą one zostać rozwiązane tylko w państwie niepodległym. Niektóre problemy możemy zacząć rozwiązywać dziś, a są one niezwykle istotne wręcz dla naszego przetrwania, jak choćby na przykład sprawa ekologii, czy kwestia praw obywatelskich. Jednocześnie walka o rozwiązanie tych problemów już teraz jest również środkiem, jednym z wielu, budowy państwa niepodległego. Takim środkiem jest w Polsce właśnie zagadnienie praw obywatelskich. Rozwiązywanie tego problemu jest zarazem budową państwa niepodległego. Gdyby udało nam się ten problem rozwiązać w 100% - problem wszystkich praw obywatelskich, łącznie z prawem do samostanowienia, z prawem do budowy niezależnego, własnego ustroju, to tym samym osiągnęlibyśmy próg niepodległości.

Nie oznacza to, jak zarzucają mi często oponenci, jakoby twierdził

że niepodległość automatycznie usunie całe nagromadzone zło i wyeliminuje nasze najbardziej bolesne wady. Byłoby to mitologizowanie i demonizowanie ustroju komunistycznego. Nigdzie zresztą nie powiedziałem, że państwo niepodległe jest nam potrzebne po to, żebyśmy mogli definitywnie rozwiązać wszystkie nasze problemy. Nie wiem w ogóle czy nasze problemy da się rozwiązać definitywnie. Ja tylko mówię, że państwo niepodległe jest potrzebne, żebyśmy mogli rozwiązywać nasze problemy trwale, co nie jest tym samym. Bowiem w sytuacji podległości, każde nasze rozwiązanie może być zniweczone przez hegemonu. Nie zgadzam się również z opinią, która określa dążenia niepodległościowe jako utopię. Myślę, że dążeniem utopijnym - w takim państwie jak PRL, państwie o konkretnym ustroju politycznym (który może się modyfikować, ale tylko w pewnych granicach) są próby tworzenia systemu gospodarczego, który będzie całkowicie efektywny. Po czterdziestu latach rządów komunistów i z tą wiedzą, jaką mają Polacy po ostatnich 5-6 latach, utopia się rachuby, że zdołamy wprowadzić jakąś znakomitą reformę, która spowoduje, że już teraz, w nie zmienionym systemie, socjalistyczna gospodarka PRL-owska będzie działała dobrze; albo, że ten kraj stanie się bardziej demokratyczny bo nomenklatura partyjna będzie okazywać więcej serca. Utopią jest wiara w socjalizm z ludzką twarzą.

Wracając do sprawy zła, zgadzam się, że nie jest ono wyłącznie skutkiem braku niepodległości. Wiele z przyczyn zła są wcześniejsze, niektóre wynikają z tradycji Polski niepodległej. Jeśli jednak chodzi o rzeczy najważniejsze, do których zaliczyłbym obezwładnienie społeczeństwa, pozbawienie go podmiotowości, brak poszanowania godności, brak tolerancji, narzucanie odgórnie woli itd. - to są te konsekwencje systemu narzuconego nam wraz z utratą niepodległości.

Nie wystarczy mówić o braku niepodległości, trzeba wyobrazić sobie jak nasze problemy rozwiązywać już teraz. Szereg koncepcji odzyskania niepodległości znamy z przeszłości, na przykład liczenie na III wojnę światową, czy koncepcja obalenia ZSRR od wewnątrz. Można wymienić jeszcze wiele innych. Nie hołduję zresztą żadnej z nich. W mojej koncepcji chciałbym się posłużyć pojęciem horyzontu, i to nie w znaczeniu linii przesuwającej się w równej odległości od obserwatora; są to raczej konkretne wyznaczone „materialne” linie. W marszu do niepodległości powinniśmy osiągnąć trzy takie horyzonty.

Najlepiej można je określić przez wyznaczenie punktu wyjścia i punktu dojścia - jest to jakby założenie teoretyczne. Punkt wyjścia jest następujący: naprzeciwko zorganizowanej, totalitarnej, komunistycznej władzy, znajduje się zdeorganizowane, zatomizowane społeczeń-

(Dokończenie na str.11)

OREDZIE PREZYDENTA RZECZYPOSPOLITEJ

na dzień 3 Maja 1987 r.

Rodacy!

Zbliża się 200 rocznica uchwalenia przez Sejm Wielki w Warszawie Konstytucji 3 Maja 1791 roku.

Obalona ona została szybko przez armię rosyjską przy pomocy rodzimej Konfederacji Targowickiej. Państwo polskie zostało zniszczone przez trzech zaborców. Nastąpił długi okres niewoli i zrywów powstańczych ukoronowanych odrodzeniem Polski w 1918 r.

Przez cały ten okres żyła pamięć Konstytucji. Była dla kolejnych pokoleń Polaków źródłem nadziei i otuchy. Rocznica ta była pamiętana i obchodzona uroczysto przez pokolenia. Świąciliśmy ją także w Polsce wyzwolonej. Pamiętamy pochody dzieci szkolnych z chorągiewkami i piosenką w całym Kraju. Po dzień dzisiejszy czcimy tę piękną rocznicę poza Krajem. W Kraju czi ją naród chociaż władza komunistyczna rozpędza pochody niezależne, wymuszając udział w pochodach „czerwonych”.

Jest i nadal pamięć Konstytucji Majowej źródłem nadziei i otuchy. Jest świadectwem umiłowania wolności i demokracji. Jest świadectwem troski o wspólne dobro wszystkich obywateli. Jest wyrazem wiary w Polskę sprawiedliwą dla wszystkich, w Polskę marzeń kolejnych pokoleń.

W takim duchu świącić będziemy i tę Rocznicę Majową.

PREZYDENT RZECZYPOSPOLITEJ
Kazimierz Sabbat

Londyn, 3 maja 1987 roku

W SKRÓCIE

★ W obronie prof. Leszka Nowaka wystąpiło 11 robotników z Piły w liście otwartym do W. Jaruzelskiego, napisanym 20 stycznia. Piszą oni, że prof. Nowak, zwolniony w lutym 1985 roku ze stanowiska profesora Uniwersytetu w Poznaniu „często gościł wśród robotników Piły... swoją otwartością zdobył sobie szacunek nawet pośród tych, którzy jego sposób widzenia świata odrzucili. Prześladowanie prof. Nowaka i innych intelektualistów zubaża polską naukę i kulturę,

Chciałem w pierwszej chwili zacząć ten felieton mniej więcej w ten sposób: „wyobrażam sobie oburzenie środowiska spowodowane lekturą artykułu Wacława Iwaniuka pt. „Nie święci garnki lepią” („Echo Tygodnia” nr 336/87). Po krótkiej refleksji doszedłem jednak do wniosku, że jedyną odpowiedzią na gorzkie słowa poety będzie zapewne - jak po wcześniejszym jego tekście „Polonia wróg polskiej książki” — gluche milczenie. W każdym razie mogę przyjąć zakład, że ewentualna dyskusja skoncentruje się na „mocnym” słowie, którym znany pisarz określił obojętność polonijnego odbiorcy na rodzime słowo drukowane, nie zaś na meritum sprawy którym — w moim odczuciu — jest sytuacja polskiej książki w warunkach emigracyjnych.

Należę do tych, którzy uparcie twierdzą, że sytuacja ta, aczkolwiek nie najlepsza, do tragicznych nie należy. W stwierdzeniu tym kryje się informacja, że, po pierwsze, książka ta jest, po drugie, że znajduje nabywców. Może nie tylu ilu byśmy sobie życzyli, a już z pewnością nie tylu, byśmy mogli stwierdzić, że Polacy na obczyźnie są świadomi obowiązków, jakie los złożył na ich barki względem kultury ojczystej, tym niemniej — znajduje!

Emigracja jest dla polskich twórców, dla polskiej kultury niezależnej, wyjątkową szansą i

obraża także nas, robotników”.

★ 25 stycznia 1987 roku w Warszawie odbył się pogrzeb Zbigniewa Wołoszyna, fizyka, pracownika Centralnego Laboratorium Ochrony Radiologicznej, byłego pracownika Głównego Urzędu Miar i Wag i wiceprzewodniczącego Solidarności w tej instytucji. 16 stycznia br. Z. Wołoszyn wyszedł z domu i zaginął. 19 stycznia MO poinformowała rodzinę, że popełnił on samobójstwo.

★ Papież Jan Paweł II ofiarował klinice chorób wewnętrznych w Gdańsku aparaturę medyczną do wziernikowania żołądka i dwunastnicy. Cenny dar dotarł do szpitala w dniu 15 kwietnia.

Edward Zyman

jej z pomocą. Jak największą.

Podjąłem ten temat wielokrotnie, uczynię to po raz kolejny. Tym bardziej, że słowa te czytając będą także przedstawicielem najmłodszej emigracji, a więc tej, która w większości swej śledziła czytelnice nowości w kraju, wiedziała kto to jest Konwicki, Szymborska, Barańczak, czy - przez długie lata nieobecny na rynku księgarskim — Miłosz. Która była na teatralnych premierach Mrożka, Witkacego czy Różewicza, była wrażliwym i krytycznym odbiorcą filmów Wajdy, Zanussiego, Holland, Falka czy Marczewskiego. Która wreszcie należała do stałych bywalców Piwnicy pod Baranami, wypełniała sale koncertowe podczas występów Ewy Demarczyk, masowo kupowała jej

★ Piotrowi Wierzbickiemu, autorowi głośnego „Traktatu o gnidach” i „Rozmyślań staroświeckiego Polaka”, znakomitemu felietoniście „Tygodnika Powszechnego”, dwukrotnie odmówiono paszportu. Piotr Wierzbicki został zaproszony przez Muzeum Polskie w Chicago, gdzie miał zebrać potrzebne mu materiały do swej kolejnej książki. Jak łatwo się domyśleć znany publicysta nie otrzymał paszportu „z ważnych względów państwowych”.

★ W siedzibie PZU w Szamotułach (woj. poznańskie) skradziono około 7 tys. kart benzynowych. Sprawcy dostali się do pomieszczenia przez źle zabezpieczone okno. Plądrując wnętrza instytucji znaleźli zapasowy klucz... do kasy pancernej, w której przechowywano karty. Można za nie kupić prawie 3 miliony litrów paliwa. Warto w tym miejscu przypomnieć, że aktualny limit miesięczny na popularnego malucha wynosi... 36 litrów.

Z ostatniej chwili 3 MAJA

Według doniesień korespondentów zachodnich z Polski w Krakowie, Warszawie, Wrocławiu, Gdańsku i Łodzi usiłowano zorganizować niezależne demonstracje z okazji rocznicy uchwalenia Konstytucji 3 Maja.

W Gdańsku po nabożeństwie do zebranych przed kościołem przemawiał Lech Wałęsa. W ocenie korespondentów w różnych miastach Polski zatrzymano około 200 osób. Większość z nich w Krakowie. W Gdańsku liczbę zatrzymanych ocenia się na 30 osób.

plyty.

Piszę o sprawach oczywistych, by przekazać prawdę banalną, choć w kontekście artykułu Wacława Iwaniuka ważną. Demarczyk dla tych, którzy przyjechali stosunkowo niedawno z Polski nie jest propozycją „zamiast” książki. Jest formą kontaktu z polską kulturą,

traktowaną jako całość. Formą jedną z wielu. Ktoś kto wybrał się do Ryerson Theatre na koncert znakomitej piosenkarki nie musiał tym samym demonstrować swej niechęci wobec polskiej literatury, choć niewątpliwie ma rację pisarz, gdy stwierdza — nie precyzując tego wprost — pewne, oczywiste skądinąd uprzywilejowanie piosenki, także ambitnej, w stosunku do książki; tę ostatnią przyswajają się inaczej i przede wszystkim — trudniej. Wyrobiona, wrażliwa, myśląca, czy wręcz partnerska publiczność czytająca — był i jest to problem nie tylko emigracji, ale także kraju. Rozumiem wszakże gorzko i rozżalenie poety, który ma świadomość, że słowo polskie poza krajem ojczystym jest częstokroć osierocone, że może liczyć

ZOMO W AKCJI

Jak informowaliśmy w poprzednim numerze Lech Wałęsa wezwał społeczeństwo polskie do zorganizowania niezależnych imprez pierwszomajowych. Apel ten najwyraźniej nie przypadł władzy do gustu. Podobnie jak wezwanie Solidarności we Wrocławiu i innych miastach w Polsce. W efekcie przystąpiono do zdecydowanej kontrofensywy, prewencyjnych aresztowań działaczy Związku i brutalnych akcji w czasie niezależnych pochodów pierwszomajowych.

Święto 1 maja ukazało jak na dłoni jak wiele trzeba było zgromadzić sił, aby wesprzeć „robotniczą władzę”, której opór stawiają... robotnicy.

Warszawa. Na ulicach wokół kościoła Świętego Stanisława Kostki, gdzie zamordowany później przez oficerów SB ksiądz Jerzy Popiełuszko wygłaszał swe płomienne kazania, dosłownie roilo się od funkcjonariuszy MO.

Po uroczystym nabożeństwie tłum wiernych usiłował zorganizować pochód, ale silne oddziały milicji uniemożliwiły uczczenie święta ludzi pracy. Proboszcz parafii Świętego Stanisława Kostki ksiądz Teofil Bogucki zwrócił się z balkonu świątyni przez megafon do milicjantów aby się rozeszli. Znany działacz warszawskiej Solidarności Seweryn Jaworski oświadczył, że 14 osób z komitetu organizacyjnego tylko dlatego nie uczestniczyło w nabożeństwie, gdyż zostały aresztowane w swoich mieszkaniach.

Wśród zatrzymanych znajdują się m. in. Zbigniew Bujak i Janusz Onyszkiewicz.

W Gdańsku, gdzie narodziła się

wyłącznie na pełen samozaparcia trud twórcy, który dokonał heroicznego wyboru, bądź — przyjaźń najwierniejszych.

Twierdzą osobiście, że wraz z nową falą emigracyjną przyjaciel tych przybyło. Świadczy o tym nie tylko mnogość wydawnictw, wśród których znajdują się publikacje o znaczeniu dla polskiej

Teksty i konteksty

kultury nieocenionym, ale także to, że ukazujące się nakładem emigracyjnych oficyn książki trafiają do czytelnika. Znajdują go. Także — co cieszy szczególnie — w kraju. Hasło o niepodzielności polskiej kultury, o sztuczności jej rozróżniania na krajową i emigracyjną dopiero w latach ostatnich uzyskało rzeczywisty odpowiednik praktyczny. Dziś cenzura nie stanowi właściwie żadnej przeszkody. Jeśli wydawca oficjalnie nie zechce książki wydrukować, uczyni to otcyna podziemna lub emigracyjna, a książka wcześniej czy później trafi do czytelnika. Oczywiście normalność ta jest wciąż „nienormalna” i chyba długo jeszcze czekać będziemy na całkowite zniesienie instytucji dbającej o „ideologiczną i

Solidarność w nabożeństwie w kościele Świętej Brygidy uczestniczyło ponad tysiąc osób. Ale i tam zmasowane oddziały MO i ZOMO nie dopuściły do demonstracji. Uniemożliwiło to uformowanie się pochodu. Przewodniczący Solidarności Lech Wałęsa po zakończeniu nabożeństwa, zwracając się do zebranych osób, powiedział: „Nie dajcie się sprowokować. Nie ponoście niepotrzebnych ofiar”. Ci, którzy uważają, siebie za awangardę ludzkości kryją się za kordonami milicyjnymi - powiedział później w rozmowie telefonicznej przewodniczący Solidarności.

W Poznaniu milicja uniemożliwia uformowanie się niezależnego pochodu po mszy w jednym z kościołów. Kilka osób zatrzymano. Był wśród nich Janusz Pałubicki, który stojąc na stopniach kościoła rozwinął transparent Solidarności. Jedna z depesz mówi, że Pałubicki i kilka innych osób zostało dotkliwie pobitych. Z tłumu padały kamienie i okrzyki „Gestapo, Gestapo”.

W Jastrzębiu Zdroju pobity został Tadeusz Jedynek.

Według informacji podanych z ostatniej chwili we Wrocławiu zomowcy brutalnie atakowali uczestników demonstracji. Pobito 20 osób. Ponad sto osób zatrzymano.

Tymczasem rzecznik rządu PRL Jerzy Urban zaprzeczył jakoby milicja użyła siły do rozbijania niezależnych pochodów pierwszomajowych. Urban przyznał, że zatrzymano 50 osób, które jego zdaniem staną przed kolegiami ds. wykroczeń pod zarzutem nielegalnych demonstracji.

polityczną czystość słowa drukowanego w Polsce”, a systemem obronny społeczeństwo już wykształciło i z niego nie zrezygnuje. Dlatego, jak powiedziałem, zwłaszcza teraz należałoby polskiej kulturze wyjść naprzeciw.

Pada w naszym środowisku tak wiele pięknych słów o miłości Ojczyzny, wspierania jej w dążeniach ku wolności i niepodległości, wiele padnie ich z okazji wizyty przywódcy KPN — Leszka Moczulskiego, a przecież w żadnym to stopniu nie zmieni faktu, że temu, co jest tej wolności i niepodległości fundamentem — pomogliśmy dotąd w stopniu niedostatecznym. Nie jest na to za późno. Kultura polska pomocy tej od nas oczekuje. Artykuły najostrzejsze, określenia najbardziej dosadne sytuacji nie poprawią. Proponuję, by sprawą tą zajęła się mająca powstać w najbliższym czasie Komisja Kultury Zarządu Głównego Kongresu Polonii Kanadyjskiej, by Kongres Polonii Kanadyjskiej uczynił z niej problem wagi podstawowej. Jest on bowiem jedynym ciałem, które z racji urzędu i autorytetu podjąć może koordynacji wysiłków całego środowiska. Tych, które już są, a także tych, które powstać mogą i powinny. Skoro — jak słusznie stwierdza znany pisarz w tytule swego artykułu „Nie święci garnki lepią” — ulepmy je wreszcie sami.

Ulepmy wreszcie te garnki

Podchodzę do chichoczącej grupki młodzieży, trzeba zrzucić z siebie ten przygnębiający osad fałszu i obłudy. - „Hi, wdzięczą się dziewczyny, jak Ci się podobało?” - „Wspaniale, zwłaszcza ta druga część, kiedy uciekałyście chłopakom. W tej pierwszej, miałem ochotę Was bronić przed napastnikami” - „Ach, ale to nie było naprawdę - szczebiocze pszeniczo-chabrowa Blackfoot’ówna, to Ryszard tylko tak wyreżyserował. On jest wspaniały, obiecał, że weźmie mnie do Hollywood”.

Okazuje się, że nieszczęsny w drugim pościgu, Jim Redface, syn Barry’ego jest moim studentem, bierze kurs osobowości. Teraz go sobie nawet przypominam, w całym swym stroju „rycerza Środkowego Zachodu”, wygląda znacznie mniej niż jako student ubierający się w kolorowe półszorty i koszulki. Okazuje się, że Jim studiuje historię jako swój przedmiot zasadniczy, a mój kurs traktuje jako „fajny dodatek”. „Wie Pan co - zwraca się nader grzecznie Jim - chodzi mi po głowie sprawa tego zadania kursowego, które Pan nam wlepił...” - „No i co - przerywam mu - pewnie chcesz zrobić studium przypadku któreś z osób dzisiejszego lub wczorajszego spektaklu”. - „Niezupełnie, ale jest Pan blisko. Widzi Pan, ja zbieram materiały do pracy na temat początków osadnictwa na tych terenach, dobrze ponad sto lat temu. Ma z tego wyjść praca dyplomowa. Jest to jednak ponad wszystko sprawa rodzinna. Jednymi z pierwszych osadników na tej ziemi byli pradiadkowie obu rodzin, które Pan tu widzi: pierwsi Blackfoot’owie i Redface’owie, Barry oraz Gary, tak jak nasi ojcowie; są to bowiem imiona nadawane najstarszym synom, po dziś dzień. Pewnie to też Pana zainteresuje, że obie rodziny wywodziły się z okolic Polski czy Ukrainy, a więc z Pana stron. Otóż studiując dostępne tu źródła, zafascynowała mnie postać pierwszego Redface’a urodzonego tutaj, gdzie przebiega dziś 21. Wschodnia, i pomyślałem, że może dałoby się z tego, co o nim wiem zrobić studium przypadku na Pana kurs. Cała rzecz w tym, że to postać historyczna, a nie żywa”. - „Nic to, odpowiadam, wpadłem na świetny pomysł. Ja oczywiście zgadzam się, i sam jestem bardzo nim zainteresowany. Czy mógłbyś mi jednak przynieść ten materiał historyczny, na którym chcesz się oprzeć, zobaczmy wstępnie, czy jest to zadanie wykonalne”. Umówiłem się z Jim’em na jeden z najbliższych dni, ma mi przynieść dane z życiorysu Barry Redface’a I.

Dni i noce, jakie minęły od tej rozmowy bądź to nie przyniosły mi żadnych godnych zapamiętania wrażeń, bądź to po prostu wyblakły w zestawieniu z tymi, które je poprzedzały i w oczekiwaniu na wiadomości mające mi dać klucz do ich tajemnicy.

Dawne dni są jak noce

Barry Redface przyszedł na świat u jego zarania, kiedy to pierwsi mieszkańcy zajęci byli, według przepisów Księgi Stworzenia, zdobywaniem ziemi i przekształcaniem jej w pola uprawne; intensywnym rozwojem hodowli bydła rogatego i trzody chlewnej; oraz koniecznością obrony cywilizacji przed zakusami czerwonoskórych pogan. Patrząc na ten sam okres z punktu widzenia materializmu historycznego,

Paweł Boski



KANSAS

w dzień i w nocy

powiedzielibyśmy, że Barry był dzieckiem epoki wczesnej ekspansji kapitalizmu oraz kolonizacji w służbie klas wyzyskujących.

W każdym bądź razie, rodzice Barry’ego byli „jednymi z wielu”, którzy - według oficjalnej wersji historii - tworzyli Kansas za sprawą ciężkiej pracy, użytku broni palnej, i - nade wszystko inne - modlitwy.

Jak głosi pieczołowicie przekazywana z pokolenia na pokolenie wieść rodzinna współczesna nazwa dzisiejszego miasta „Wichita”, powstała za sprawą sędziwego dziada Barry’ego...

Był rok 18... Któregoś gorącego dnia, pod wieczór, na równinie falujących traw, przeciętych wstęgą rzeki, zamajaczyły wozy pionierów; mozolnie poruszały się w kierunku schylającego się słońca. Konie były zmęczone, woźnice również nie mieli siły ani sumienia by smagać je batami bądź poganiać rzeźkimi okrzykami „Wio kasztan!” Tylko to zachodzące słońce przyciągało wzrok jak magnes i wyzwalalo resztki energii motorycznej z odrętwiałych ciał, karmionych ostatnio wyłącznie liśćmi szczawiu. (Resztki nasion słończnika przechowywane były

jeśli już nie dla przyszłych celów produkcyjnych, to dla zasiania na grobach, miast krzyży.)

Wpierw pies, potem konie i reszta organizmów żywych - poczuły zbawienną bliskość wody. Jeszcze tego dnia wozy stanęły u brodu i odbył się chrzest, a może zaślubiny ludzi z ziemią.

Słów onego wieczoru wypowiedziano niewiele, jednak były one na miarę historyczną. Protoplasta naszego rodu, dziad Barry’ego odezwał się tak oto do swego odpowiednika w rodzinie Blacfoot’ów:

„WIDZITA kumie, tu będziemy żyli my i wnuki nasze, my ta po tej stronie wody, a wy ta po tamtej - jak ongiś na ojcowiznie bywało”

Z czasem jak tyle słów i zaklęć, włączając nasze rodowe nazwiska, „Widzita” przestoczyło się w ustach i uszach innych przybyszów w dzisiejszą nazwę „Wichita”; i niewielu niestety współczesnych łączy ją z aktem stworzenia Dziada Barry’ego.

Aktem pierwszym było więc Słowo Dziada, które w następnym pokoleniu zaowocowało wytężoną pracą produkcyjną Rodziców. Zgodnie z prawami właśnie co odkrywanej genetyki, w trzecim

pokoleniu, Barry powinien by był odziedziczyć wszystkie te przymioty przodków i używać je dla pomnażania dóbr już zastanych. A jednak wcześniej się okazało, że nie będzie mu danym to czynić, zapewne z powodów pozostających poza sferą wolicjonalną, tj. dziedzicznych. Widząc nikłe skłonności syna do wytężonej pracy i modlitwy, zafrasowany ojciec zwykł był mawiać do matki: „Ach to ta ciągnąca się kłątwa z za grobu Twej babki Maryjanny, której to diabeł w postaci Panicza umysł najpierw a zmysły potem był zabrał!” - „Ani mi się waż, przodków moich świetlaną pamięć szargać!” - odpowiadała hardo dumna żona, nad świadomością której krążyło widmo popełnionego megalomanii i życie Barry’ego toczyło się zdeterminowanym przez siły wyższe traktem.

Barry Redface od młodych lat był osobnikiem żadnym życia obfitującego w silne i zmienne uczucia. Natura wyposażyła go w strukturę cielsną, której nie mogło się długo oprzeć serce żadnej dziewczyny, choćby nieskalanej cnotliwości. Najlepszym przykładem była tu Minnie, której dziewczęce ciało zapłonęło niegdys

afektem na zawsze niewygasłym - wystarczyła jedna konna przejażdżka. Barry i Minnie nie byli rodzeństwem, aliści łączyło ich dalsze pokrewieństwo. Rodzice Minnie widząc płomień uczucia palący córkę wyperswadowali jej, że pokrewieństwo wyklucza zrękowiny, których ladaco Barry i tak by pewnie ślubem nie wypełnił. Biedne dziewczę ślubowało jednak wrócić i cnotę dozgonną, których przejawy stawiane były za wzór innym pannom z okolicy. Miłość Minnie nie przeobkleła się w powołanie zakonne, jak to często bywa, lecz dokonała sublimacji w uczucie siostrzane, na straży którego stało solennie przestrzegane tabu kazirodztwa.

Barry młodzieniec zwykł był mawiać do swoich zatroskanych rodziców-pasterzy: „Uroda jaka spłynęła na me lico, pewność oka i dłoń stworzona do kibici kolta, krew kipiąca przygodą - nie czynią ze mnie pasterza krów Twoich, Ojczy”. Niestety, w onych czasach życie mężczyzny musiało skupiać się na wielu krowach i jednej kobiecie, i Barry Redface był wyraźnie niedopasowany osobowościowo, nie jego w tym

(Dokończenie na str.19)

KORCZAK

En 1942, le docteur Korczak choisit d'accompagner ses deux cents orphelins à Treblinka pour mourir avec eux. Wajda lui consacre l'un de ses plus beaux films. Mais depuis sa présentation au Festival de Cannes, il a déclenché une vive polémique (voir page 21).

Polonais (1 h 53). Réal.: Andrzej Wajda ; avec Wojtek Pszoniak ; Ewa Dalkowska, Wojtek Klata, Adam Siemion.



Voici retrouvé le grand Wajda, celui dont les derniers films — surtout *Les Possédés* — nous avaient fait craindre qu'il fût perdu. Il n'en est rien. Sur un admirable scénario d'Agnieszka Holland (1), *Korczak* est digne du *Bois de bouleaux*, des *Noces*, de *L'Homme de marbre*, de *Sans anesthésie*, des *Demoiselles de Wilko* et du *Chef d'orchestre*...

Il en est digne ; mais aussi très différent. Wajda le violent, le lyrique, le visionnaire, a voulu s'effacer au maximum devant son héros, ce docteur Korczak, personnage bien réel et figure sublime.

Qui est Janusz Korczak ? Un médecin juif polonais qui a révolutionné la pédagogie et dirigé pendant de longues années des orphelinats organisés en républiques d'enfants. En 1939, quand le film commence, il est célèbre dans le monde entier. Ce qui n'empêche pas un directeur de la radio, Polonais antisémite, de suspendre ses émissions ; ni, l'année suivante, les Allemands de transférer son orphelinat dans le ghetto.

En même temps qu'il décrit les efforts surhumains de Korczak, non seulement pour assurer la subsistance de ses enfants mais pour leur préserver un peu de joie, Wajda fait revivre toute la vie du ghetto.

« Naturellement, je n'ai pas pu tourner dans les quartiers d'origine, dit Wajda, puisque le ghetto a été rasé de la surface de la terre. Mais je l'ai reconstitué dans un autre quartier de Varsovie, à partir de photographies et de films tournés par les Alle-

mands. Toutes les couches sociales s'y retrouvaient, riches et pauvres mêlés. Il y avait des usines et des ateliers, car, au début, le ghetto avait été conçu comme une immense usine travaillant pour l'armée allemande. »

Reconstitution minutieuse, donc. Et noir et blanc superbe. « *Le noir et blanc*, dit Wajda, me permettait d'éliminer le superflu, le décoratif. Et aussi de retrouver une certaine simplicité de pensée, une naïveté peut-être. Celle de mes débuts dans les années 50, quand je voulais seulement raconter aux spectateurs une belle et simple histoire et qu'ils ne désiraient pas autre chose. » Il permettait en outre à Wajda d'intégrer au montage des documents d'époque. Ceux-là mêmes que l'on voit les



Wojtek Pszoniak (Korczak), sobre.

Allemands tourner dans le film.

Le chef opérateur Roby Muller, qui travailla avec Jarmush sur *Down By Law*, a obtenu exactement ce que voulait Wajda : un noir et blanc « cristallin, avec les ombres nettement découpées, pour donner au film un réalisme différent et inquiétant. »

Par la seule stylisation de l'image, Wajda atteint au lyrisme. Et Korczak fait le reste. Merveilleusement interprété par Wojtek Pszoniak, sobre (eh oui !), habité, transfiguré, il nous entraîne dans son sillage. Korczak est un homme libre. Antimilitariste, il revêt son uniforme quand les Allemands occupent Varsovie. Lui qui croit par dessus tout en la dignité de l'homme, il mendie pour nourrir ses enfants. Car sa dignité est ailleurs : dans son courage (il refusera toujours de porter le brassard des juifs) ; dans sa bonté jamais rebutée.

C'est lui, qui, en prison, réconfortera le directeur de la radio, lui aussi arrêté, et, en guise de pardon, lui dira, avec cette confiance sublime des saints et des grands humanistes : « Je crois fermement que plus

Korczak montera avec les enfants dans le wagon plombé.

jamais un Polonais ne persécutera son frère parce qu'il est juif. »

Prophétie qui se réalisera peut-être un jour. Et peut-être ce film y aidera-t-il... Car Wajda l'a fait, ce film, pour les Polonais. Mais en nous aussi s'inscrivent ses images inoubliables. Avec des scènes parfois drôles : le pauvre riche accablé, ruiné par les membres innombrables de sa parentèle, venus se rassasier chez lui. D'autres si tendres, si simples : Korczak libéré ne trouvant rien de mieux, pour fêter son retour, que de jouer au train avec ses deux cents enfants.

Comment oublier Korczak s'arrêtant d'écrire, la nuit, pour aider un gosse malade à faire pipi, puis descendant lui-même le seau pour le vider dans la rue ? Et Szloma (Wojtek Klata, qui fut le petit Pavel du *Décatalogue 1*) découvrant sa mère morte ?

La mort, Korczak sait bien qu'elle rôde et qu'il est impuissant à sauver ses enfants. Alors, pour les familiariser avec elle, il leur fait jouer une pièce de Tagore : *Amal ou la lettre du roi*.

Quand les Allemands donnent l'ordre du départ, Korczak fait croire aux petits qu'ils partent en excursion. Il leur fait revêtir leurs plus beaux habits. Les enfants portent fièrement la bannière marquée de l'étoile de David. Et Korczak voudrait avoir deux cents mains pour les tenir tous par la main.

Jusqu'à la dernière minute, il refusera passeport et sauf-conduit. Il montera avec les enfants dans le wagon plombé. Direction Treblinka. Pour les empêcher jusqu'au bout d'avoir peur, il les accompagnera jusqu'au bout...



Comment reprocher à Wajda d'avoir fait de Korczak une figure christique ? Comment lui reprocher ce dernier plan onirique où, dans une lumière un peu grise, on voit les enfants sauter du train avec leur drapeau et s'éloigner en courant pour se fondre dans la brume ?

On l'a interprété de bien des manières, ce plan. A Jérusalem, où le film fut présenté au cours d'un festival, on y a vu l'image symbolique de la création de l'Etat d'Israël. Wajda, lui, dit que les enfants sont « entrés dans la légende ». C'est notre mémoire qui les rend immortels. D'autres enfin y voient une image du Ciel et jugent bien déplacée cette « récupération chrétienne » (2).

Même si c'était vrai, Korczak s'en serait-il offusqué ? Dans son journal, il raconte qu'à cinq ans, il avait voulu enterrer son canari et planter une croix sur sa tombe. Mais le fils du concierge lui avait dit : « Tu es juif, ton canari aussi. Tu n'iras pas au paradis. Pas en enfer, non plus, mais dans les ténèbres. » Et Korczak d'ajouter : « J'avais peur du noir... » ●

CLAUDE-MARIE TREMOIS

(1) Agnieszka Holland est la réalisatrice d'*Amère récolte*, du *Complot* et d'*Europa Europa*.

(2) Sur tout ce qui a pu être reproché au film de Wajda, lire la remarquable analyse d'Elisabeth de Fontenay dans le dernier numéro du *Messenger européen* (n° 4, édit. Gallimard).

LE VRAI KORCZAK

Henryk Goldszmit — c'est le vrai nom de Korczak — est né en 1878, à Varsovie. Son père, avocat, tombe malade, et Henryk se fait précepteur pour aider les siens. En même temps, il tient une chronique dans un journal humoristique, publie un roman et des poèmes.

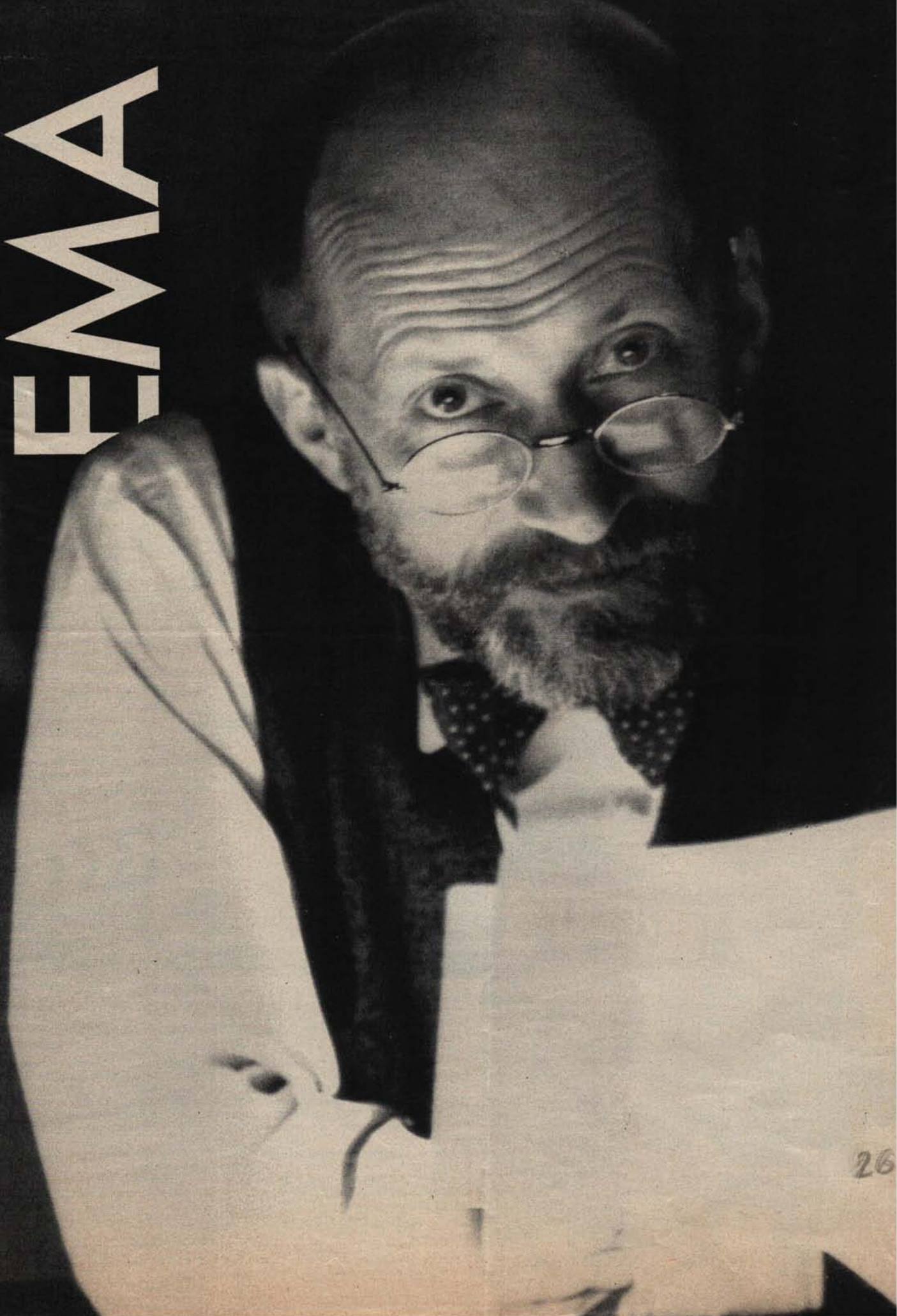
A vingt ans, il commence des études de médecine. « *La littérature, dit-il, ce ne sont que des mots ; la médecine, des actes* ». Il continue pourtant d'écrire : des articles sur l'éducation et (sous le pseudonyme de Korczak) des romans feuilletons qui évoquent ses rencontres avec les gamins des quartiers pauvres de Varsovie ou sa propre enfance (*L'Enfant de salon*). Pédiatre, il soigne gratuitement les

pauvres grâce aux honoraires des riches. Moniteur de colonies de vacances, il les organise en républiques d'enfants. Puis il ne tarde pas à abandonner la médecine pour diriger des orphelinats. Pendant la guerre de 1914, Korczak écrit son livre le plus célèbre : *Comment aimer un enfant*.

Il donne des cours aux éducateurs, enseigne à l'Ecole normale d'instituteurs, écrit de nombreux romans pour enfants et des pièces de théâtre. Enfin, sous le pseudonyme du « vieux docteur », il fait à la radio des causeries qui enthousiasment les auditeurs.

C'est là que commence, un certain jour de 1939, le film de Wajda... ● C.-M. T.

EMMA



DEBAT

ALAIN FINKELKRAUT-ISI BELLER
A PROPOS DE « KORCZAK »

WAJDA TRAHIT-IL LA SHOAH?



Alain Finkelkraut.



Isi Beller.

Wajda a-t-il occulté dans son film l'antisémitisme des Polonais pendant la guerre ? Et a-t-il trahi Korczak en le « christianisant » ? Alain Finkelkraut, philosophe et essayiste (« La Mémoire vaine », éd. Gallimard) et Isi Beller, psychanalyste et romancier (« Le Feu sacré », éd. Robert Laffont), s'affrontent. Pour et contre.

Claude-Marie Trémois : — Un non-juif en général, et Wajda en particulier, est-il habilité à tourner Korczak ?

Alain Finkelkraut : — Un non-juif peut parfaitement traiter de la Shoah — sauf à décider que le génocide n'est pas un crime contre l'humanité ou que l'humanité n'existe pas... Mais Wajda, lui, en est-il capable ? C'est l'objet de ce débat. A mon avis, la manière extrêmement scrupuleuse avec laquelle il s'est attaché à la vérité prouve qu'il avait qualité pour le faire.

Isi Beller : — Comme Alain, je pense que tout le monde a le droit de parler de la Shoah. Wajda, comme les autres. Mais, en tant que Polonais non-juif et auteur d'un film notoirement antisémite (*La Terre de la grande promesse*), il devait avoir plus de scrupules qu'un autre.

C.-M.T. : — Et vous pensez qu'il n'en a pas eu assez ?

Isi Beller : — Si. Il en a même eu tellement qu'en ne montrant pas certaines choses il les souligne !

C.-M.T. : — Vous voulez dire que Wajda n'a pas suffisamment montré l'antisémitisme des Polonais qui, d'un côté, résistaient héroïquement contre les nazis, mais, de l'autre, étaient prêts à col-

laborer avec eux quand il s'agissait des juifs ?

Isi Beller : — Dans la très grande majorité des cas, ils collaboraient : volontairement, involontairement... Au mieux, le destin des juifs leur était indifférent. Dans *Shoah*, le film de Claude Lanzmann, on voit à l'œuvre cette quotidienneté de l'antisémitisme des Polonais qui, fait remarquable, n'implique chez eux aucune culpabilité. Or, cela n'apparaît absolument pas dans *Korczak*. Qui plus est, en montrant un Polonais lancer un pain aux juifs du ghetto — fait exact, mais isolé — Wajda donne le sentiment — faux — d'un soutien implicite de la population.

Alain Finkelkraut : — Mes parents sont tous deux nés en Pologne...

Isi Beller : — les miens aussi...

Alain Finkelkraut : — et j'ai été élevé dans la mémoire de l'antisémitisme polonais. Longtemps cet antisémitisme a été comme un secret de famille que les juifs se sont transmis dans l'indifférence générale. Maintenant que ce secret de famille s'étale sur la place publique, il ne faut pas se tromper de cible. Il ne faut pas faire payer à Wajda les infamies de Walesa pendant la campagne électorale.

Il ne faut pas non plus demander à ce film plus qu'il ne pouvait donner, ou chercher en lui ce qu'on a envie d'y trouver. Il ne

faut pas qu'au « rien » — le silence sur l'antisémitisme — succède le « n'importe quoi » de l'ignorance arrogante et tapageuse.

Il est vrai qu'on aurait aimé que le film de Wajda fasse état de l'antisémitisme polonais pendant la guerre. Seulement, ce film est consacré à un homme, Korczak, qui portait en lui — et d'une façon qui agaçait et les uns et les autres — le destin polonais et le destin juif. Il se voulait autant polonais que juif.

Isi Beller : — L'antisémitisme polonais n'a jamais été un secret de famille. Il était proclamé à la face du monde, ne serait-ce que par le retentissement des pogroms. L'antisémitisme faisait partie de la doctrine officielle de l'Eglise polonaise. Dans la cathédrale de Cracovie — la ville dont Wojtyla était le prélat — il y avait, et il y a encore aujourd'hui, des fresques antisémites.

Alain Finkelkraut : — C'est vrai : les juifs parlaient de cet antisémitisme. Mais l'opinion publique occidentale, française notamment, ne voulait pas les entendre. Aujourd'hui encore, elle a du mal à comprendre pourquoi les juifs ont été si meurtris par l'affaire du Carmel d'Auschwitz, par la volonté de l'Eglise polonaise, non seulement d'installer dans ce lieu désert un couvent, mais d'y planter une

croix, et d'engloutir ainsi le martyr juif dans le martyr catholique et polonais.

Il faut faire comprendre à l'opinion publique qu'il s'agit là d'une tentative de captation. C'est une forme d'impérialisme de la mémoire. Quand il aurait fallu travailler et prier pour les victimes juives, l'Eglise polonaise ne travaillait ni ne priait. Aujourd'hui, elle fait semblant de prier pour elles, alors qu'elle ne veut que faire disparaître la mort juive dans le martyr polonais. Je combats cette imposture. Mais ne mélangeons pas tout. Assimiler le film de Wajda à l'affaire du Carmel, c'est affaiblir notre combat et rendre notre position intenable.

Isi Beller : — Pour les juifs, il n'y a pas de martyrs, il n'y a que des victimes. Dès qu'on emploie le mot « martyr », on entérine, qu'on le veuille ou non, une certaine interprétation chrétienne de la Shoah. Le martyr implique la rédemption. Il a pour modèle la montée au Golgotha : pour les chrétiens, Jésus est mort pour sauver l'humanité.

Alain Finkelkraut :

— Isi Beller a raison : il n'y a pas eu de martyr juif pendant la guerre, puisque les juifs n'étaient pas en mesure de donner un sens à leur mort programmée. Mais Korczak, lui, est un martyr : c'est un homme qui a eu le choix, il aurait pu être sauvé et a refusé de l'être. Il s'est sacrifié pour les enfants de son orphelinat. C'est donc un martyr au sens littéral du terme.

La sainteté existe aussi dans le judaïsme. Le débat entre juifs et chrétiens ne porte pas sur la sainteté mais sur la question du salut. Les juifs reprochent aux chrétiens de mettre le

salut surnaturel au-dessus de la justice terrestre. Mais, dès lors que la sainteté est conçue comme la justice extrême (par exemple, préférer l'autre à soi jusqu'à se sacrifier pour lui), alors, on est dans un univers familier au judaïsme. C'est vrai que Wajda fait de Korczak un saint. Mais dans un sens que le judaïsme assume complètement et qui ne m'apparaît pas comme une récupération chrétienne.

Isi Beller : — Alors là, je ne suis plus du tout d'accord. La sainteté ne fait pas partie de la tradition juive. Le mot saint ne s'applique qu'au Nom de Dieu. Et encore... Parmi les hommes, il ne saurait être question de Justes.

Alain Finkelkraut : — Korczak est un saint au sens de Juste.

Isi Beller : — Mais la problématique du Juste n'est pas celle du sacrifice. Ça, c'est une position chrétienne. La problématique

Finkelkraut : « Wajda fait de Korczak un saint, un juste. »

du Juste, c'est celle de la transmission de la Loi, de la Torah. Pour Korczak, accompagner les enfants était peut-être une manière d'assurer cette transmission, d'un père à ses fils ou d'un maître à ses élèves. Wajda, lui, y voit une rédemption par le sacrifice.

Alain Finkelkraut : — Il n'y a aucune rédemption dans *Korczak* ! Il ne s'agit pas de racheter les enfants ni de racheter leur mort. Il s'agit de ne pas les abandonner dans la mort.

Un rabbin lituanien du XIX^e siècle, Israël Salanter, disait : « *Les besoins matériels de mon prochain sont des besoins spirituels*

a là quelque chose de neuf dans la conscience polonaise, puisque la Pologne n'a jamais voulu reconnaître la spécificité du génocide.

Isi Beller : — Mais je ne vois pas en quoi cette spécificité apparaît dans le film. Wajda nous montre un massacre comme il y en a eu des milliers pendant la guerre.

Alain Finkelkraut : — On voit bien qu'il s'agit d'en finir avec la présence juive dans le monde et en Pologne : on assiste à la mise à mort méthodique de tout un peuple.

Isi Beller : — Les Allemands ont tout fait avec méthode. Ils ont massacré des millions d'Ukrainiens, Polonais, Russes, avec méthode... Or, pas une fois dans ce film, il n'est question de ce que la persécution des juifs a de spécifique dans la doctrine nazie.

C.-M.T. : — **Que pensez-vous de la vie du ghetto vue par Wajda ?**

Alain Finkelkraut : — C'est ce que j'ai préféré dans le film. Avec une vérité scrupuleuse et un tact extraordinaire, toutes les formes de la vie sont représentées.

Aucune n'est valorisée au détriment des autres. Czerniakow, qui présidait aux destinées du ghetto, est présenté dans toute sa souffrance. Wajda montre aussi bien les boîtes de nuit que les résistants. Malheureusement, beaucoup de gens, aujourd'hui, qui se prévalent de la mémoire et font du bruit autour de l'antisémitisme, ne savent pas ce qui s'est réellement passé. Ils ignorent qu'il y a eu dans le ghetto des gangsters et des profiteurs. Et, au nom d'une représentation angélique et stéréotypée, c'est son scrupule

qu'ils reprochent à Wajda.

Isi Beller : — Pas d'accord. Prenons, par exemple, la façon dont est traitée la résistance juive dans le film. Chacun sait qu'au moment de l'insurrection du ghetto, des jeunes ont tenu tête, plusieurs semaines, à l'armée la plus puissante du monde. Tous sont morts jusqu'au dernier. Ces jeunes faisaient partie d'une organisation paramilitaire de gauche, d'obédience sioniste.

Or, comment nous les montre-t-on ? Comme des délinquants. Trois voyous font irruption dans une boîte de nuit et tirent sur des juifs. Pourtant, tous les jours, dans le ghetto de Varsovie, les actes de résistance se comptaient par dizaines. Wajda en parle-t-il ? Non. Je ne dis pas que cet épisode ne s'est pas produit — tout est possible —, mais privilégier avec complaisance cet aspect des choses dans un film « d'une vérité scrupuleuse », c'est grave.



Finkelkraut : « Korczak ne voulait pas laisser les enfants seuls face à la mort. »

pour moi ». La « sainteté » de Korczak illustre cette phrase. Et il va même au-delà ; il accompagne les enfants dans le train qui les conduit aux chambres à gaz pour ne pas les laisser seuls face à la mort.

Isi Beller : — S'il n'était question ni de rédemption ni de sainteté au sens chrétien du terme, pourquoi une auréole apparaît-elle au-dessus de la tête de l'enfant qui revient après la mort de sa mère ?

Alain Finkelkraut : — Dans son journal, Korczak en parle. Il dit l'avoir vue. Car c'est vrai que Korczak est judéo-polonais. On peut s'interroger sur le sens de cette auréole qui vient coiffer l'enfant le plus dur, le plus « méchant ». On peut s'interroger, mais on ne peut accuser Wajda de récupération ou de manipulation.

Et d'autant moins que l'ensemble du film vise à présenter l'extermination juive dans ce qu'elle eut d'absolument spécifique. Il y



Beller : « Pour Wajda, accompagner les enfants à Treblinka, était pour Korczak une rédemption. »

Alain Finkelkraut : — Ces jeunes résistants sont surexcités, certes, mais ce ne sont pas des délinquants. Le type sur lequel ils tirent est une véritable ordure qui a organisé la police du ghetto.

De plus, notre compréhension de l'extermination des juifs a été longtemps faussée par l'héroïsme même des insurgés du ghetto de Varsovie. C'est au nom de cet héroïsme qu'a été disqualifiée l'attitude de ceux qui se seraient laissés conduire à la mort comme des moutons à l'abattoir. Wajda a l'immense mérite de transcender cette opposition et de nous aider à réévaluer tout ce qui, dans l'attitude juive, ne relevait pas de la résistance, les armes à la main.

Isi Beller : — Mais enfin, la moitié des jeunes de quinze à vingt ans faisaient partie de la résistance ! Ils n'étaient pas trois. Ils étaient plusieurs centaines parfaitement organisés. Pensez à ce qu'il a fallu d'abnégation, de courage... Ne montrer que trois gamins qui font irruption dans une boîte et tirent dans le tas, c'est nier la résistance. On est loin de l'objectivité scrupuleuse dont il était question tout à l'heure. On est dans la subjectivité la plus totale et je n'aime pas cette subjectivité-là : c'est celle qu'une certaine tradition catholique polonaise véhicule depuis des siècles.

Alain Finkelkraut : — Des juifs ont pu résister, mais, pour la plupart, ce n'était tout simplement pas possible. Les nazis ne faisaient pas la guerre aux juifs : ils les exterminaient. Il était important que Wajda le montre. Enfin, la scène qui met aux prises Korczak et les jeunes résistants est intéressante à plus d'un titre. L'un des jeunes — un ancien élève — lui reproche violemment de ne pas s'engager avec eux. Korczak

répond simplement : « *Moi, j'ai deux cents enfants à nourrir* ». Wajda peint une situation infernale où aucune solution morale n'est absolument satisfaisante. Même celle que choisit Korczak, le Juste.

Isi Beller : — Je ne sais pas si la position de Korczak est celle d'un Juste. Et ce n'est pas le problème.

Alain Finkelkraut : — Sa position est juste et en même temps contestable et contestée par ceux qui ont choisi la voie de l'insurrection.

C.-M.T. : — **La dernière scène, où l'on voit les enfants, au ralenti, s'échapper des wagons plombés et partir en courant vers l'horizon, a été vivement critiquée. On a parlé de rédemption, de révisionnisme... Qu'en pensez-vous ?**

Alain Finkelkraut : — Parler de révisionnisme est grotesque. Wajda ne nie pas que ces enfants soient morts. Cette scène n'est pas réaliste.

Elle est, sans aucune ambiguïté possible, onirique. Personne, en d'autres termes, ne peut sortir de ce film en pensant que les juifs du ghetto prenaient le train pour aller pique-niquer dans la campagne.

Isi Beller : — Nous voilà à nouveau loin de la « vérité scrupuleuse » dont vous parlez sans cesse. Si cette scène est onirique, c'est bien parce que Wajda interprète la réalité. Qui pourrait le lui reprocher, d'ailleurs ? La

Beller : « Mais le juste n'a rien à voir avec le sacrifice. »

question, c'est : interpréter, oui, mais dans quel sens ?

Il y a évidemment un rapport entre l'auréole sur la tête de l'enfant et cette scène. Pour moi, Wajda, après avoir signifié — par l'auréole — que les enfants étaient sanctifiés par leur martyre, évoque leur rédemption. C'est ce que j'appelle une récupération christique, au même titre que le Carmel d'Auschwitz.

Alain Finkelkraut : — Mais il n'est pas question de rédemption ! Les enfants sont morts. Ils ne sont pas au ciel mais présents dans notre mémoire. C'est la transfiguration par l'art. Wajda nous dit qu'il y a, entre les vivants et les morts, un lien qu'on ne pourra jamais rompre. On peut juger l'allégorie plus ou moins réussie, mais il ne faut pas la comprendre à l'envers.

C.-M.T. Jugeriez-vous scandaleux, en dehors de toute idée de martyre et de rédemption, qu'un homme qui croit à la résurrection ait simplement voulu dire son espérance ?

Isi Beller : — Sûrement pas. Mais la question est de savoir si, dans *Korczak*, l'auteur a respecté, à travers sa subjectivité, l'esprit de la cause qu'il prétend défendre : agir pour que les deux mondes, juif et chrétien, abandonnent un peu de leur méfiance séculaire et s'ouvrent plus résolument l'un à l'autre. Avec ce film, Wajda engendre la méfiance. Il ne fait donc que desservir l'espérance dont vous parlez.

Alain Finkelkraut : — S'il existe un Au-Delà, ce dont Auschwitz me fait personnellement douter, il est normal d'y accueillir les juifs en tant que tels, sauf à réclamer l'instauration d'un apartheid céleste ●

Propos recueillis par CLAUDE-MARIE TREMOIS

LE PALMARES

CINEMA 1990

Qu'est-ce que vous avez aimé Cyrano ! Vous avez été des centaines à le mettre en tête de vos cartes. Notre choc à nous, cette année, a été Le Décalogue de Kieslowski.

Tous, nous l'avons cité dans nos listes et presque tous en numéro 1.

Mais Le Décalogue figure aussi en bonne place sur votre liste à vous. Et dire que certains irréductibles s'obstinent à voir en Kieslowski un intellectuel rasoir ! Surprise, chez nous : deux films de Doillon dans nos dix. Oui, deux ! Beau doublé !

Surprise, chez vous : la percée d'un « petit » film : La Discrète de Christian Vincent. Cet « outsider » fragile a talonné jusqu'au bout les deux raz de marée, Cyrano et Le Cercle des poètes disparus. Grand retour : le cinéma français. Quatre films chez vous et quatre chez nous. Quatre et demi, avec Godard ! On vous annonçait, la semaine dernière, son embellie. La preuve est là !

Commençons par vous : voici vos dix préférés avec, pour chacun d'eux, l'opinion d'un « fan »...

PIERRE MURAT



1 - CYRANO DE BERGERAC - Jean-Paul Rappeneau (France)

« Cyrano vient de mourir dans les bras de Roxane. Applaudissements dans la salle. Ferveur sur les visages. Merci à Gérard Depardieu pour son admirable interprétation, pleine de pudeur, toute de souffrance et de violence retenues. » Pascale Durand (Nantes)

2 - LE CERCLE DES POETES DISPARUS - Peter Weir (USA)

« Le Cercle des poètes disparus, parce que, malgré tout, ce film s'impose peu à peu et parvient à vous faire croire que l'idéalisme et les utopies ne sont pas inutiles. » (Anonyme)



3 - CRIMES ET DELITS - Woody Allen (USA)

« Crimes et délits, c'est la quintessence de Woody Allen : de très nombreux personnages qui pourtant « existent » tous, un mélange de drame et de comique comme on en a rarement vu au cinéma. A l'image du personnage de Woody, très drôle mais aussi très touchant, face aux rêves de l'existence. » Dick Clara (Haux par Langoiran)

DES LECTEURS

4- LA DISCRETE

Christian Vincent (France)

« Luchini y est splendide. Il fascine par sa façon de s'exprimer avec beaucoup de détachement, de liberté et de discrétion. L'érotisme est présent dans tous ses propos, dans son attitude et dans sa voix même. Sa passion pour la sensualité et l'émotion, son perpétuel désir de séduction, ce pouvoir qu'il a de ne jamais être déçu, l'apparentent à un personnage de Truffaut, comme Doinel dans *L'Amour en fuite*. Ce sont des films qui donnent une autre image de l'amour, qui l'appréhendent avec du recul et de la fantaisie. »

Cendrine Jupin

6- LES AFFRANCHIS

Martin Scorsese (USA)

« Une leçon de cinéma ; l'alliance parfaite entre un spectacle éblouissant de maîtrise et une réflexion mordante sur la complexité de l'être humain. On en sort complètement ahuri, tourneboulé, émerveillé... et heureux ! »

Eric Acchiardi (Nice)



9- LE DECALOGUE

Krzysztof Kieslowski (Pologne)

« Dix coups de poing au cœur et, à chaque fois, ce regard qui ne retient que l'essentiel qui, à travers nos angoisses et nos fragiles espoirs quotidiens, ne laisse filtrer que le mystère des êtres. Les dix commandements réécrits par un homme du XX^e siècle face à la réalité implacable de la condition humaine mais que hante un désir constant de rédemption... »

Jean-Pierre Turco (Le Perreux-sur-Marne)



7- CONTE DE PRINTEMPS

Eric Rohmer (France)

« Le film intéresse parce qu'il traite avec finesse de psychologie humaine, et il plaît parce qu'il sait en parler avec humour. Le personnage d'Igor, quadragénaire séducteur et gauche, est à la fois attachant et d'une irrésistible drôlerie. Il y a juste ce qu'il faut d'intrigue bien conduite. Les projets de Natacha à l'égard de son père conservent astucieusement leur mystère. Les dialogues soignés constituent un régal. »

M. et Mme Freyssenge (Talence)



10- BOUGE PAS, MEURS, RESSUSCITE

Vitali Kanevski (URSS)

« Ce film, je l'ai choisi pour le regard de Valerka, pour le noir et le blanc, pour l'URSS, pour l'émotion. Sublime. Depuis Bergman (*La Nuit des forains*, *Jeux d'été*, *Monika*), je n'avais rien vu de plus beau. »

Claude O'Byrne (Arras)



5- TAXI BLUES

Pavel Lounguine (URSS)

« De la violence à tous les niveaux, créée par des conditions de vie épouvantables. Mais rien de gratuit ! Et cette brute qui prépare une jolie dinette d'amoureux... Mais elle ne viendra pas. Et pourtant, quelle santé, quel tonus malgré tout ce désespoir ! »

Jeanne Lebedel (Vandœuvre)



8- REVES

Akira Kurosawa (Japon-USA)

« Ça vous claque à la gueule, ça vous fouille les tripes, ça vous gicle dans les yeux. Du bleu, du jaune, du vert. Et ce tunnel poisseux gardé par un chien aux yeux rouges. L'apocalypse frappe à la porte. Kurosawa lui a ouvert. »

Patrick Bruñeau (Paris)



LE PALMARES DE LA REDACTION

CINEMA 1990



4 - LA CAPTIVE DU DESERT
Raymond Depardon (France)



5 - CRIMES ET DELITS
Woody Allen (USA)



6 - NOUVELLE VAGUE
Jean-Luc Godard (Suisse-France)



7 - TAXI BLUES
Pavel Lounguine (URSS)

1 - LE DECALOGUE
Krzysztof Kieslowski (Pologne)



**2 - LA VENGEANCE D'UNE
FEMME** - Jacques Doillon (France)



3 - LE PETIT CRIMINEL
Jacques Doillon (France)



Oui, je sais, c'est injuste : *Le Petit Criminel* est sorti le 19 décembre. Il vous a donc été impossible de le voir à temps. Mais notre coup de foudre pour le film pouvait difficilement attendre un an pour s'exprimer. Pardon !



8 - METROPOLITAN
Whit Stillman (USA)



9 - AVENTURE DE CATHERINE C.
Pierre Beuchot (France)



**10 - ex aequo : BOUGE PAS, MEURS,
RESSUSCITE** - Vitali Kanewski (URSS)
LA CITE DES DOULEURS
Hou Hsiao-Hsien (Taiwan)



Viennent ensuite : *L'Aiguillon de la mort* (Kohei Oguri - Japon), *Les Affranchis* (Martin Scorsese - USA), *Conte de Printemps* (Eric Rohmer - France).

l'avortement mais pour que chacun ait le choix. Je suis très mobilisée aussi par le problème de l'égalité entre hommes et femmes. C'est un domaine où il y a encore énormément à faire. Il n'y a que deux femmes seulement au Sénat.

N.O. - *Aujourd'hui, les films qui marchent le mieux sont des films « marketés » au millimètre, où la violence semble considérée comme la condition indispensable du succès. Ce n'est pas précisément la recette du film. Que pensez-vous de l'évolution actuelle des studios ?*

P. Newman. - Qu'ils aillent se faire foutre ! A quel public le film va-t-il plaire ? C'est l'affaire des distributeurs. Les spectateurs qui recherchent les sensations fortes doivent pour une fois accepter de se laisser un peu aller. Et goûter un film impressionniste.

J. Woodward. - Les personnages sont universels. Ils font partie de notre culture, mais ils existent aussi en Grande-Bretagne ou en France. A ce titre, ils doivent intéresser tout le monde. Le système des studios ? Moi, j'aimais bien. J'ai été sous contrat pendant sept ans. C'était très agréable, très sécurisant. Pendant toute la période que j'ai passée avec la Twentieth Century Fox, j'ai fait

beaucoup de films. Certains, qui étaient des petits films, ont très bien marché. D'autres, plus ambitieux, ont été des succès moyens. On peut regretter que les personnages des femmes à la fois belles, fortes, égales des hommes qu'incarneraient Katharine Hepburn ou Lauren Bacall aient disparu des écrans. Mais j'ai le sentiment qu'on est en train d'y revenir. Regardez le succès de « Pretty Woman » et le triomphe de Julia Roberts. C'est un film romantique. C'est aussi un bon exemple des limites des grosses machines hollywoodiennes. Les films qui ont eu le plus de succès ces temps derniers : « Ghost », « Dead Poet Society » ou « Driving Miss Daisy », sont des films à petit budget, plutôt intimistes. Les studios sont aussi capables de faire d'excellents « petits » films. Et il y a les indépendants, comme nos producteurs Ismail Merchant et Robert Halmi.

N.O. - *A vous deux, vous avez tourné dans quatre-vingts films. Quel est votre préféré ?*

P. Newman. - Impossible de répondre. Chaque film est l'histoire d'une relation particulière avec un metteur en scène et d'autres acteurs. C'est un peu comme un enfant. Comment en préférer un ? Et ceux qui ont fait un flop sont parfois ceux que

vous préférez. Un peu comme un enfant qui aurait eu un accident...

N.O. - *Mais les grands classiques comme « l'Arnaqueur » ou « le Gaucher »...*

P. Newman. - (Sourire.) Ils plaisent toujours en Europe ? Ah bon... Ici, impossible de les voir.

N.O. - *Voyez-vous de temps en temps Robert Redford avec qui vous avez fait « Butch Cassidy » et « l'Arnaqueur » ? Vous avez vu son film, « Havana » ?*

P. Newman. - (Buté :) Vous savez, il habite l'Utah... (il a aussi un appartement à New York à dix blocs de celui de Newman. NDLR). Je vis entre New York et le Connecticut... Et franchement je ne vais pas très souvent au cinéma.

N.O. - *Votre ligne de produits culinaires ?*

P. Newman. - Cette affaire a démarré de rien il y a dix ans. Aujourd'hui elle fait 35 millions de dollars de chiffre d'affaires. Tous les bénéfices vont à des organisations caritatives.

Propos recueillis par JEAN-GABRIEL FREDET

« Mr. et Mrs. Bridge », de James Ivory, avec Paul Newman et Joanne Woodward. En salles le 9 janvier.

POURQUOI "KORCZAK" A-T-IL ÉTÉ DÉPROGRAMMÉ ?

L'affaire Wajda

Le dernier film du cinéaste polonais devait sortir en salles le 2 janvier. Au dernier moment, UGC a fait machine arrière. Que s'est-il passé ?

Le public français n'est pas près de voir le dernier film d'Andrzej Wajda sur les écrans. UGC, le distributeur de ce « Korczak », vient en effet d'annoncer, quelques jours seulement avant sa sortie (prévue le 2 janvier), qu'il renonçait pour l'instant à son exploitation commerciale. Que s'est-il passé ? Officiellement, pour UGC, la faute en incombe au Centre national de la Cinématographie. Et plus précisément à la Commission d'Aide à la Distribution, qui aurait refusé de soutenir ce long métrage. Le mécanisme de ce soutien est simple. Il consiste à garantir au distributeur une prise en charge des pertes financières éventuelles (jusqu'à concurrence de 50 % maximum). Pourquoi « Korczak » n'a-t-il pas bénéficié de cette garantie ? Bernard Latarjet, président de la Commission d'Aide à la Distribution, explique : « Nos choix sont fondés sur trois critères. Nous jugeons de la qualité de l'œuvre, de la découverte d'un auteur et enfin du risque pris par le distributeur. Dans le cas de « Korczak », nous avons estimé le film de qualité moyenne. Pour ce qui est du chapitre découverte, la notoriété de Wajda nous a semblé évidente ! Quant au risque pris par le distributeur, il paraissait maigre, UGC ne projetant de le sortir, pour la région parisienne, que dans cinq salles. Je tiens à préciser que récemment plusieurs films n'ayant pas bénéficié de cette aide à la distribution sont sortis, ainsi « Haitian Corner », « l'Aventure de Catherine C. » ou « Voir l'éléphant » de Jean Marbœuf. »

Du côté du distributeur, le son de cloche est évidemment différent. Guy Verrecchia, patron d'UGC, dissimule mal une certaine irritation : « Lorsque nous avons envisagé de distribuer ce

film, nous n'avions pas de préoccupations mercantiles. Nous avons considéré que « Korczak » méritait d'être vu. Nous n'avons pas imaginé un seul instant que la Commission d'Aide à la Distribution nous refuserait son soutien. Devant son attitude, nous avons décidé de retirer le film de nos programmations. Nous ne sommes pas des mécènes ! » Guy Verrecchia précise cependant qu'il souhaite toujours distribuer « Korczak ». « Pour essayer de débloquer la situation, ajoute-t-il, j'ai de-



Wojtek Pszoniak dans le rôle du docteur Korczak

mandé rendez-vous auprès du directeur du CNC, Dominique Wallon. »

Une situation qui n'est pas pour plaire à l'un des producteurs du film, Daniel Toscan du Plantier : « J'ai l'intention d'en appeler à Jack Lang. On ne peut pas laisser faire ça. UGC a réagi très maladroitement. A mon avis, ils n'ont pas supporté d'être exclu du système de l'aide à la distribution. J'ai déjà pris des contacts avec un autre distributeur. Si ceux-ci n'aboutissent pas, je louerai une salle moi-même s'il le faut ! » Reste une dernière question : pourquoi tout ce bruit autour d'une banale affaire de distribution ? La réponse est dans le film, évocation des deux dernières années de la vie, entre 1940 et

1942, du docteur Korczak, un pédagogue progressiste enfermé dans le ghetto de Varsovie avec deux cents orphelins. On se souvient que lors de sa projection au dernier Festival de Cannes (où il était présenté hors compétition), « Korczak » avait suscité de très vives réactions. Dans un article du journal « le Monde » daté du 13-14 mai 1990, Danièle Heymann, évoquant l'ultime séquence du film (on y voit le train qui conduit Korczak et les enfants de son orphelinat vers le camp de Treblinka ; soudain, un wagon se détache du convoi, ses portes s'ouvrent, libérant les gosses qui courent vers le soleil), se dit choquée par cet « onirisme répugnant, à la limite du révisionnisme ».

La polémique suivra et amplifiera même ce commentaire. Le film de Wajda est désormais désigné comme antisémite. Une appréciation que ne partagent pas tous les intellectuels juifs. Ainsi la philosophe Elisabeth de Fontenay, qui explique son point de vue dans un article que publie ce mois-ci la revue « le Messager européen ». Ou encore Elisabeth Badinter, qui déclarera : « Je comprends les reproches faits à Wajda. Mais je suis heureuse que ce film existe. (...) C'est un hommage rendu à un grand héros juif par les Polonais. »

Toscan du Plantier précise d'ailleurs au passage : « Je ne comprends pas le sens des accusations lancées par les détracteurs de Wajda. Son film n'a-t-il pas été présenté l'été dernier au Festival de Jérusalem ? Il est même sorti en salles à Tel-Aviv. » Il n'empêche : arguments et contre-arguments ont allumé le feu. Autant d'éléments qui font s'interroger sur les raisons profondes de cette soudaine déprogrammation. Au ministère de la Culture (où l'on se sent concerné : s'il ne s'agit nullement de remettre en question l'avis de la Commission d'Aide à la Distribution, on rappelle néanmoins que le ministre de la Culture a attribué au film, sous la forme d'une aide directe, une enveloppe de 1,2 million de francs au titre de l'aide à la production), on veut croire que « Korczak » sortira prochainement en salles. Les spectateurs pourront alors juger sur pièce.

Bernard Génies

CINEMA

par Norbert Multeau

ANDRZEJ WAJDA
Korczak

commun, le film est rendu plus ambigu par sa froideur, son apparente indifférence et son application, comme si en rendant un hommage au plus noble des Polonais, Wajda avait voulu « déculpabiliser tous les autres », comme si le ghetto de Varsovie était « une affaire entre juifs et Allemands » et ne concernait pas les Polonais.

Ce sont, du moins, les reproches, violemment polémiques, qui ont été faits au film, par certains

MA MERE. Les merveilleux souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol, mis en images sages par Yves Robert.

★★ **PREMIERS PAS DANS LA MAFIA.** Marlon Brando pastichant son personnage du *Parrain*. Un numéro réjouissant.

★★ **JEAN GALMOT, AVENTURIER.** Son aventure est plus qu'une aventure : il voulait rendre la Guyane aux Guyanais, et être roi de Guyane. ■

GASTRONOMIE

par Robert Courtine

Nouveautés
parisiennes

Les Amognes

Thierry Coué enfin chez lui !

Cet élève doué de Senderens a trouvé une petite auberge parisienne (murs de crépi, poutres) d'une quarantaine de couverts. Il farcit ses tomates de pieds d'agneau au romarin, met en tarte des sardines fraîches marinées, gèle la queue de bœuf en hochepot, ravigote de chou l'aile de raie, cuit le lapin fermier pour être dégusté « à la cuillère », joint à son carpaccio de canard des cèpes marinés et la peau en grillons, etc. Sa tarte Tatin est aux mangues, il farcit des figues rôties de fruits rouges.

Petite cave dont je vous conseille, frais, le saumur-champigny 1989 (98 francs). Si vous choisissez la carte-menu à 140 francs, vous atteindrez ainsi les 200 francs pour un régal de grande simplicité. A la carte, compter 250 à 300 francs.

243, rue du Faubourg-Saint-Antoine (11*). Fermé le dimanche soir et le lundi.

Le Suquet

Le patron est cannois, ne vous étonnez point si le chef pratique le « mesclun » (avec des langoustines ou avec le foie gras au torchon), si le suprême de rascasse est poêlé à l'huile d'olive vierge et le râble de lapereau farci « à la saveur niçoise ». Mais vous pouvez aussi apprécier la salade de géliers au magret fumé, la salade de magret à l'orange, les rôtis de saint-jacques à l'effilochée d'endives avant les sorbets maison ou le miroir aux fruits de saison et le gratin d'ananas au naturel (plat diététique, un astérisque l'indique, avec quelques autres).

Un menu à midi et le soir à 165 francs. Un menu gourmand du soir à 250 francs (apéritif et café compris) et la carte (compter 300 francs).

48, rue de Clichy (9*), tél. : 48-74-25-66. Fermé le samedi et le dimanche.

Xavier Grégoire

On l'a connu rue du Cherche-Midi, le voici depuis déjà plusieurs mois dans le 16*. Très agréable salle, remarquable cuisine que vous pouvez découvrir en un menu dégustation (300 francs) avant de revenir vous régaler selon votre goût du foie gras aux pruneaux, de la gelée de joue de porc pimentée, de la pièce du boucher au vin de Graves et à la moelle, des fromages de chez Quatrehomme et de la quenelle aux fruits exotiques entre autres desserts succulents.

Belle cave. Menu « affaires » à midi : 160 francs. A la carte : compter 300 à 350 francs.

35 bis, rue La Fontaine (16*), tél. : 42-88-04-47. Fermé le samedi à midi et le dimanche. ■



Wojtek Pszoniak : « Korczak », d'Andrzej Wajda.

Le film a soulevé des polémiques à Cannes, mais connu un triomphe en Israël.

L'histoire vraie, tragique et héroïque d'un médecin, juif polonais, qui entra dans la légende le 6 août 1942. Andrzej Wajda (*L'Homme de marbre*, *L'Homme de fer*) en fait un héros « wajdanien » : un patriote polonais dont la vie va être broyée dans les rouages de l'Histoire. Mais, de par son sujet, le film contient une telle charge émotionnelle qu'il est difficile de le juger avec sérénité.

Pédiatre, psychologue et pédagogue, le docteur Janusz Korczak fut un des personnages clés du ghetto de Varsovie pendant la Seconde Guerre mondiale. Issu de la bourgeoisie aisée, il s'était consacré aux enfants abandonnés de sa communauté en ouvrant un orphelinat.

Après l'invasion allemande, Korczak se retrouva prisonnier du ghetto avec ses deux cents petits pensionnaires. Pendant des mois, il lutta pour les protéger et s'épuisa à les faire survivre. Jusqu'au jour où arriva l'ordre de déportation. Alors qu'il pouvait fuir, en raison de sa renommée internationale, Korczak prit le même train plombé que « ses » enfants. Destination : Treblinka.

Sur un scénario écrit par Agnieszka Holland, le film retrace ces événements dans un style néo-réaliste « nuit et brouillard » : le ghetto entièrement reconstitué semble sortir des documentaires de l'époque (des bandes d'actualité sont d'ailleurs insérées dans le montage) et le cinéaste a délibérément opté pour le noir et blanc.

Wajda a déclaré qu'il avait entrepris ce film parce qu'il avait constaté qu'en Pologne, sur la terre d'Auschwitz et de Treblinka, le sentiment antisémite renaissait. Irréprochable dans son intention d'exalter le martyr de ce Polonais hors du

critiques, lors de sa présentation (hors compétition) au festival de Cannes. C'était au moment où éclatait l'affaire de Carpentras. L'immense émotion qu'elle provoqua soulignait précisément le manque d'émotion du film sur un sujet pire encore. Les intentions de Wajda devenaient suspectes. Sept mois après, on devrait pouvoir en juger plus sereinement. (A partir du 2 janvier.)



Si vous ne les avez déjà vus,
voici notre sélection pour les fêtes.

★★★ **URANUS.** Chronique sombre d'une période noire. Claude Berri, au service de Marcel Aymé, en fait une fable féroce et joyeuse.

★★★ **LA PETITE SIRENE.** Avec l'adaptation du conte d'Andersen, les studios Disney renouent avec la tradition des grandes fêtes musicales. Une totale réussite.

★★ **PRETTY WOMAN.** L'homme d'affaires et la prostituée : Pygmalion et Cendrillon. Un conte de fées moderne.

★★ **LA DISCRETE.** Don Juan pris au piège. Des habits neufs et brillants pour un vieux thème et un premier film séduisant de Christian Vincent.

★★ **LA PUTAIN DU ROI.** Son royaume pour cette femme. Une histoire d'amour flamboyante, au XVII^e siècle, au Piémont.

★★ **LA GLOIRE DE MON PERE** et **LE CHATEAU DE**



STARY DOKTOR

Andrzej Wajda zrealizował piękny i mądry film; od czasu "Dantona" - najważniejszy w swoim dorobku. Koniecznie starajcie się Państwo obejrzieć "Korczaka". Zachęcam także i dlatego, że jest to utwór przeznaczony przede wszystkim dla Polaków. Nie chcę przez to powiedzieć, że obcokrajowcy nie mogą go w pełni zrozumieć czy docenić. Oczywiście mogą, czego dowodzi choćby świetne przyjęcie filmu w Jerozolimie, a także niektóre recenzje we Francji (np. pani Tremois w "Teleramie"). Chcę natomiast powiedzieć, że i sposób realizacji, i sama decyzja nakręcenia filmu, właśnie teraz (scenariusz Agnieszki Holland gotów był od lat) - to najwyraźniej odpowiedź na sytuację w kraju.

W samym środku triumfalnego nastroju 1989 roku, kiedy zwyciężyliśmy, kiedy upadł w Polsce komunizm - oczekiwano zapewne od Wajdy równie triumfalnego dzieła, jakiejś kontynuacji "Człowieka z marmuru" i "Człowieka z żelaza". A on wtedy akurat zrobił "Korczaka": film o człowieku dobrym. O dobroci, która nie potrzebuje rozgłosu ani poczucia triumfu. O konsekwencji i wierności, których ta dobroć wymaga. No tak, ale *dobry człowiek* - to w stosunku do Korczaka określenie jakby niewspółmierne. To przecież wielka postać. Kto wie, czy nie on właśnie z wszystkich żyjących w naszym stuleciu - najbardziej zbliżył się do świętości... I otóż może największą zasługą filmu jest uzgodnienie obydwu tych wymiarów: codziennej zwykłej dobroci z rzeczywistą wielkością duchową. Wojciech Pszoniak w roli starego doktora, z absolutnym aktorskim słuchem pokazuje, że to jest połączone. Korczak, który swój wybuch radości po uwolnieniu z hitlerowskiego więzienia manifestuje... bawiąc się z dziećmi w pociąg. Korczak, który nocą odrywa się od biurka, żeby wysadzić swego małego chorego wychowanka i potem opróżnić wiadro. Korczak, który dla pieniędzy, w ohydnej knajpie getta, upija się z żydowskim kolaborantem,

a później tłumaczy zarzucającym mu to bojowcom: *Ja nie mam godności, ja mam dwieście dzieci.*

Ten krystalicznie czysty film domaga się ciszy; domaga się od każdego z widzów osobistej, wewnętrznej odpowiedzi. Jeśli o coś się w ogóle upomina, to o zrozumienie i tolerancję. Wobec tego jak to się dzieje, że taki właśnie utwór rozpętuje w rzeczywistości, tu, we Francji, reakcje tak zadziwiająco odmienne - pełne złej woli, arogancji, nienawiści? Jeszcze podczas festiwalu w Cannes część krytyków zaczęła mu przypisywać antysemitkę wymowę. Ostatnio Lanzmann, autor "Shoah", opuścił projekcję trzaskając drzwiami i krzycząc do patronującej jej Pani Rocard: *Jak pani może pokazywać coś takiego?* Także i samemu wprowadzeniu filmu na francuskie ekrany towarzyszył skandal, bo dystrybutor - UGC - poddał się w pierwszym momencie tej fali złych emocji i odwołał paryską premierę, przewidzianą początkowo na 2 stycznia.

Abstrahując od kompromitującego klimatu całej afery - wyjaśniam tylko o co chodzi. Pretensje, dochodzące do pewnej części środowiska francuskich Żydów, streścić można w dwóch punktach. Powiada się, po pierwsze, że film zaciera temat polskiego antysemityzmu. Bo pokazuje zagładę Żydów jako zaplanowaną i zrealizowaną wyłącznie przez Niemców, unikając tematu współwiny, w conajmniej aprobującej obojętności Polaków. Powiada się, po drugie, że - przez akcentowanie motywów męczeństwa głównego bohatera oraz śmierci dzieci rozumianej w kategoriach odkupienia - utwór odbiera jakby temat kulturze żydowskiej, *zawłaszczając* go dla kultury chrześcijańskiej. Jako argument wskazuje się zwykle końcową, wizyjną scenę, w której dzieci - jak we śnie, albo jak na tamtym świecie - wydostają się z bydlęcego wagonu i uszczęśliwione wyskakują na łąkę.

Na zarzuty te dość łatwo odpowiedzieć. Na pierwszy: różne tematy domagają się odmiennego tonu i typu argumentacji. Temat "Korczak" to nie jest dobra okazja do poruszania problemu polskiego antysemityzmu, ponieważ to nie jest temat pretekstowy. To, co znalazło się w filmie uznać można za wystarczające. Na drugi, szalenie zresztą małostkowy: trudno odebrać postać Korczaka kulturze żydowskiej, ponieważ niekoniecznie ona do niej przynależy. Jak wielu polskich Żydów - był to człowiek rozdwojony

między polskością a żydowskością. Skądinąd z tą pierwszą - jako polski pisarz - związany był silnie. Film wcale nie narzuca chrześcijańskiej interpretacji - akcentuje czysto ludzki wymiar problemu, a końcową scenę odczytywać można inaczej. To nasza ocalająca pamięć zaprzecza tamtej zbiorowej śmierci, to sztuka - pokazując uwolnienie - jest w stanie dokonać tego, czego nie udało się sprawić w życiu.

Nie znaczy to oczywiście, by należało omijać problem polskiego antysemityzmu. Sądzę nawet, że trzeba wydobywać go na światło dzienne z większą niż dotąd odwagą i konsekwencją. Dowodem jego aktualności jest choćby żenujące zjawisko dorysowywania - dziś w Polsce - gwiazdy Dawida na plakatach nowego dzieła Wajdy. Ale aktualność problemu nie uprawiedliwia zaciekłości, z jaką wytacza się go przy każdej okazji, bez względu na to czy jest ona właściwa czy nie. Trzeba mieć mgłę na oczach, by nie dostrzec, czym jest w istocie obecność Korczaka, którą film nam uświadamia. Trzeba być głuchym, żeby w hałasie współczesnych sporów nie chcieć dosłyszeć jego przesłania.

Tadeusz LUBELSKI

Z NOTESU KS. JANA

O epoce więcej mówią słowa, których się nie używa, niż te, których się nadużywa.

St. Jerzy Lec

☆☆☆☆☆

Są daltoniści, co nie odróżniają kolorów, ale za to wszystkie niuanse.

St. Jerzy Lec

☆☆☆☆☆

Wyższy rodzaj klaki: ci, którym płacą za nieklaskanie.

St. Jerzy Lec

☆☆☆☆☆

Może wykształci się sztuka, która bez słów a nawet bez gestów, jedynie spojrzeniem da zrozumieć przeżycia narodu.

St. Jerzy Lec

50-LECIE WYZWOLENIA OŚWIĘCIMIA I BRZEZINKI

Według dochodzących wiadomości, z "wielkim szumem" będzie wspomniane wyzwolenie obozu koncentracyjnego, a raczej dwóch obozów: Oświęcimia i Brzezinki. Nie wiem co przy tej okazji będzie mówione, rozgłaszane, wbijane w mózgi świata. Doświadczenie jest wprost zastraszające. Starczy przytoczyć dwa przykłady. Prof. Ady Steg na spotkaniu w Genewie 22.7.1986 mówiła: "Oto, co Oświęcim przedstawia dla Żydów, Oświęcim jest symbolem związanym z Żydami i tylko z Żydami". A ks. kard. Decourtray - "...niezależnie od dyskusji co do dokładnych granic obozu, lub odnośnie ścisłego prawa jednych, czy drugich, zależnie od konwencji międzynarodowych, to co tu zobowiązuje - to bezwzględnie uszanowanie tego znaczenia, jakie Żydzi dają obozowi w Oświęcimiu oraz zachowaniu pamięci ich zmarłych. Dopiero od tego zależy rodzaj duchowej odpowiedzi, jaka nas zobowiązuje." (Eglise de Lyon 06.03.1987).

Tylko jedno znaczenie i to decydujące : znaczenie, jakie Żydzi nadają obozowi w Oświęcimiu; zachowanie pamięci ich zmarłych, tzn. zmarłych Żydów. Wszyscy inni się nie liczą, ... nie znaczące śmieci. Skutek i wniosek? Właściwie Polacy nie mają żadnego prawa do Oświęcimia, bo "Oświęcim, to Żydzi i tylko Żydzi". Tymczasem Oświęcim i Brzezinka, to trzy ludobójstwa zadekretowane przez Hitlera, w różnej kolejności i z odmiennych racji. Oświęcim - ludobójstwo Polaków; Brzezinka - ludobójstwo Żydów i Cyganów. Ludobójstwo Polaków postanowiono już w r. 1937, (sprecyzowane przed napaścią na Polskę). Następne, ludobójstwo - Żydów, zadekretowane po napaści Hitlera na Rosję, (sprecyzowane w styczniu 1942). Trzecie ludobójstwo - Cyganów (zdecydowane mniej więcej w

tym samym czasie). Otóż obozy Oświęcim i Brzezinka były narzędziami tych ludobójstw.

Celem niniejszych uwag nie jest odwracanie uwagi od dramatu narodu żydowskiego, który po Polakach, podobnie jak Cyganie, był skazany na wymazanie z powierzchni ziemi. Chodzi natomiast o naświetlenie tych dramatów, zgodnie z prawdą historyczną.

U początków tego dramatu jest obłąkana ideologia wyższości rasy germańskiej, odmawiająca innym narodom prawa do bytu i pełnego tytułu "człowiek".

Dnia 23.11.1937, Hitler oświadczył uczniom Szkoły Politycznej w Sandhofen: "Naród niemiecki ma pełne prawo zagarnięcia Europy i zrobienia z niej Imperium Germańskiego narodu Niemieckiego". Tu jest początek myśli o ludobójstwie, którym, w miarę realizowania tego planu, miały być obejmowane narody Europy.

By swój cel urzeczywistnić, Hitler potrzebował przestrzeni życiowej i pieniędzy. Pieniądże chciał zdobyć od Żydów, wprost i pośrednio, jak to zobaczymy. Natomiast przestrzeń życiową miały być najpierw ziemie Polski, a następnie innych narodów. Trzeba podkreślić, że chodziło o ziemie polskie, nie o Polaków. 25 marca 1939, Hitler poleca Brauchitsch'owi "problem Polski": "Rzeczą konieczną jest całkowite zniszczenie Polski". 23 maja 1939, do generałów Wehrmachtu: "W żadnym wypadku Gdańsk nie jest głównym przedmiotem spornym. W istocie chodzi o rozszerzenie niemieckiej przestrzeni życiowej... Nie może być mowy o oszczędzaniu Polski". 22 sierpnia 1939, tuż przed napaścią na Polskę, do

ciąg dalszy ze str. 1

generałów Wehrmachtu: "...celem wojny nie jest dojście do wyznaczonych linii, ale fizyczne unicestwienie nieprzyjaciela. Dlatego, na razie tylko na Wschodzie, przygotowaliśmy oddziały "trupiej czaszki" i rozkazaliśmy im zabijać bez litości mężczyzn, kobiety i dzieci, pochodzenia polskiego i mówiące po polsku. Polska będzie wyludniona i skolonizowana przez Niemców". Zamierzenia Hitlera potwierdza pisarz żydowski, którego nie można posądzać o przyjaźń do Polaków, Hillel (Massacre des survivants str. 78): "...Niemcy przewidywali biologiczne unicestwienie narodu polskiego". Cytuje również Himmlera: "Wszyscy Polacy muszą zniknąć z powierzchni ziemi". Ludobójstwo, metodyczne tępienie Polaków, z niemiecką systematycznością, rozpoczęło się od pierwszego dnia napaści Hitlera na Polskę. W miarę postępu wojsk niemieckich wszystkie zajmowane tereny natychmiast pokrywały się niezliczoną ilością zbiorowych grobów, po masowych egzekucjach Polaków. To bezwzględne unicestwienie narodu Polskiego było maskowane działaniami wojennymi, mimo, że nie miały z nimi nic wspólnego. Jaskrawym przykładem jest rozstrzelanie zbiorowo kilkuset księży polskich z diecezji chełmińskiej, poznańskiej i włocławskiej, natychmiast po przyłączeniu ich do Rzeszy. Chodziło o wytępienie elit moralnych i umysłowych narodu. Naród bez "głowy" łatwiej potem wytępić. Dwa miesiące po napaści na Polskę, 29 listopada 1939, dr Wetzel przedstawia swój raport o metodach systematycznego mordowania narodu polskiego. Zalecanymi sposobami zagłady Polaków, są: masowe egzekucje, bez sądu, rozpoczęte od pierwszego dnia inwazji; wytępienie Polskiej elity umysłowej i moralnej; degradacja intelektualna Polaków, przez zniszczenie wszelkiej kultury polskiej; zamknięcie Polakom dostępu do średniego i wyższego szkolnictwa; ograniczenie ilości urodzeń; zakaz pewnych małżeństw, propaganda środków antykoncepcyjnych, sterylizacje, usuwanie ciąży; masowe deportacje, mające rozbić tkankę i zwartość społeczności polskiej; przymusowa germanizacja dzieci polskich; obniżanie

higieny, ograniczenie lekarstw, szerzenie alkoholizmu, tym samym, na dłuższą metę, zwiększanie śmiertelności Polaków; ograniczenia żywnościowe; itp.

24 marca 1940, w Krakowie odbyło się "zebranie robocze" sowieckiego NKWD i GESTAPO. Uzgodnili metody działania. Zagłada Polaków zadecydowana i uzgodniona przez obu zaborców, weszła w stadium realizacji. W kwietniu 1940, Stalin masakruje polskich oficerów (ok. 22 tysięcy elity polskiej). W kwietniu 1940, Niemcy otwierają Oświęcim, jako miejsce wytracania elity polskiej. Wiosną 1940, gubernator Frank powiadamia swich współpracowników o instrukcjach Hitlera: "To co obecnie w Polsce rozoznaliśmy, jako elitę, musi być zlikwidowane. ..., uczynimy to w sposób najbardziej prosty. Bez trudu możemy podpisywać setki wyroków śmierci, (Poliakow: *Breviaire de la haine*, s. 309-310). Dla przykładu tylko można wymienić, chociażby trzech oprawców Oświęcimia. SS Palitsch chwali się w 1943, że własnoręcznie zastrzelił 25 tysięcy (*Problemes choisis - KL Auschwitz* s. 52-53); Stessel: "zastrzykami fenolu - 10 tysięcy"; Pansczyk - 12 tys (*Nie oszczędzać Polski*, s. 275). Tylko więc trzech oprawców, już w pierwszych latach, potrafiło zamordować 47 tysięcy Polaków w Oświęcimiu. Wiele tysięcy innych rozstrzelano w żwirowni, przylegającej do obozu. Ile jeszcze tysięcy zlikwidowano na inne sposoby? W tym samym czasie cała Polska pokrywała się niezliczoną ilością innych obozów. W bardzo krótkim czasie, w powszechnej opinii Polski i świata, Oświęcim, zaległ jako potworne widmo zagłady Polaków, a szczególnie elity polskiej. Tu, między innymi, wytracono profesorów Uniwersytetu Krakowskiego, w tym samym czasie gdy we Lwowie, Stalin wytracał profesorów Uniwersytetu Lwowskiego. Równoległe z akcją bezpośredniego wymordowywania Polaków w obozach, zaczęła się masowa deportacja Polaków do Niemiec z zachodniej Polski i do Rosji, ze wschodniej Polski. W niecałe dwa lata od napaści na Polskę, do Rosji i Niemiec wywieziono prawie cztery miliony Polaków. W *Voelkischer Beobachter* z 9.11.1940, Frank się chwali, że "gdyby

mi na myśl przyszło, by egzekucję każdej grupy Polaków ogłaszać plakatami - to lasów Polski by nie starczyło na wyprodukowanie wystarczającej ilości papieru".

Zestawiając zagładę Polaków, przeprowadzaną bezpośrednio, wymordowywanie Polaków w obozach i na niezliczonych miejscach egzekucji, deportacje do Rosji i Niemiec, to właśnie Oświęcim, jako konkretne miejsce zagłady Polaków i jako symbol tej zagłady, we wszystkich innych miejscach, jest przerażającym widmem zaległym w świadomości i umysłach wszystkich Polaków. Oświęcim był obozem zagłady Polaków i tylko Polaków. Nawet, gdy do tego obozu przywożono Żydów, to jako Polaków i jako elitę polską. Dopiero - o ile dobrze pamiętam - po raz pierwszy w r. 1942 czterech Żydów, przywiezionych do Oświęcimia, zostało wpisanych z zaznaczeniem "Żyd". Oświęcim, jako obóz zagłady Polaków, tym bardziej się wrył w pamięć Polaków, że po wojnie, w ustroju narzuconym przez Stalina, nie wolno było mówić o zbrodniach przez niego dokonanych. 2 lipca 1947 parlament polski uchwalił prawo, które z dawnego obozu czyni "Pomnik męczeństwa narodu polskiego i innych narodów". Również, jako "Pomnik męczeństwa narodu polskiego i innych narodów", Muzeum Oświęcim - Brzezinka zostało wpisane na listę UNESCO.

Gdy Oświęcim, jako widmo zagłady, ciążył już nad Narodem Polskim, o ludobójstwie Żydów jeszcze nie było mowy, bo inny był do nich stosunek nazistów. Od chwili objęcia władzy przez Hitlera jest mowa o "ostatecznym rozwiązaniu kwestii żydowskiej". Rozwiązanie tej kwestii oznaczało: "Deutschland Judenfrei" (Niemcy bez Żydów). Nigdzie jednak nie ma mowy o eksterminacji Żydów. Dla Hitlera Żydzi mieli być "dojną krową", dającą pieniądze. A dojnej krowy się nie uśmierca. Hitler chciał "oczyścić Niemcy z Żydów", jednak nie chciał się ich pozbyć. Na dwa sposoby Żydzi mieli dostarczać pieniądze. Chodziło o to, by prześladowaniem, czasem nawet krwawym, bogatych Żydów zmusić do emigracji. Mogli emigrować, ale zostawiając 9/10 majątku

na rzecz Skarbu Niemiec. Natomiast ubodzy mieli być zamknięci w trzech "rezerwach", na Madagaskarze, w okolicach Lublina i w Angli, po jej zdobyciu. Hitler chciał ich mieć pod ręką jako narzędzie, by szantażem zdobywać pieniądze od Żydostwa międzynarodowego. W tym sensie Goering daje polecenia Heydrich'owi, 24.1.1939 (*Problemes choisis de l'histoire d'Auschwitz p.38*). "Oczyszczenie Niemiec z Żydów miało być osiągnięte drogą emigracji i ewakuacji. Dlatego, w tym samym czasie, gdy w Polsce trwa masowe wytracanie Polaków, Heydrich, wspólnie z Eichmanem, intensywnie organizują emigrację bogatych Żydów z Austrii. W Wiedniu stworzyli specjalne "Biuro Emigracji Żydów", ściśle współpracujące z organizacjami żydowskimi w Palestynie. Podobne biuro zostanie później stworzone również w Niemczech. Równocześnie trwa przygotowanie do umieszczenia Żydów w "rezerwach", w okolicach Lublina i na Madagaskarze. *"Inwazja Polski - pisze Poliakov ("Breviaire de la haine", s. 32 - 50) - zrodziła myśl stworzenia rezerwy w okolicach Lublina*". Z tej racji nie należało ruszać Żydów, mieszkających na wschód od Krakowa. Oni już byli na miejscu. Natomiast Żydów z terenów zachodniej Polski, włączonych do Rzeszy, ewakuowano w okolice Lublina i wyrzucano na łaskę miejscowej ludności, która, trzeba podkreślić, serdecznie się nimi zajęła, mimo że sama dotknięta najazdem niemieckim. W tym samym czasie, Żydzi z Alzacji, włączonej do Niemiec i z Niemiec zachodnich, byli "wyrzucani na wolność", bo ewakuowani do strefy nie okupowanej Francji. Z myślą, że potem będą wywiezieni do rezerwatu na Madagaskar. Opracowywanie tej idei trąło nawet jeszcze w 1942. Aż do momentu napadów na Rosję, nigdzie nie ma mowy o eksterminacji Żydów. Bogatych należało zmusić do emigracji, a ubogich "zaparkować" w rezerwach, jako narzędzie szantażu i wyciskania pieniędzy. Szantażem Żydów Hitler myślał powstrzymać państwa zachodnie od wojny przeciw Rzeszy. Wierzył, że po zajęciu Polski dojdzie do porozumienia z Anglią i Francją. Stąd też jego szantaż i pogroźki, że jeżeli będzie musiał prowadzić wojnę - wtedy Żydzi pożałują. Znał przecież wpływy międzynarodowego żydostwa. Nie udało mu się uniknąć wojny. Więc zemsta na Żydach! Wymordowanie, a przy tym "podwójny zysk", finansowy i militarny. Finansowy - konfiskata całego majątku żydowskiego w krajach zajętych; militarny - wywiad Hitlera nie był ślepy - dobrze znał rolę Żydów w komunizmie sowieckim i dobrze wiedział w jaki sposób Żydzi w Polsce przyjmowali wkraczającą Armię Sowiecką. Gdy zaatakował Rosję, nie

chciał mieć piątą kolumnę na swoich tyłach. Dlatego właśnie, na terenach zajmowanych po wyparciu Rosji, na tyłach armii niemieckiej, zaczęło się masowe mordowanie Żydów, zanim oficjalnie zostało to zdecydowane, w Wansee, w styczniu 1942. Ponieważ nie udało się uniknąć rozszerzenia wojny, jako że Anglia i USA porozumiały się ze Stalinem, więc zemsta na Żydach została postanowiona.

31 lipca 1941 Goering rozkazuje Heydrichowi zmienić polecenie z 24 stycznia 1939, o "emigracji i ewakuacji" Żydów, a poleca czynić przygotowania do "definitywnego rozwiązania kwestii żydowskiej" i zorganizowania tego co, od strony materialnej, będzie konieczne (*Problemes choisis de l'histoire d'Auschwitz, s. 38*). Z kolei komendant obozu w Oświęcimiu, Hoess, otrzymuje rozkaz odpowiedniego dostosowania obozu w Brzezince, jako obozu "ostatecznego rozwiązania problemu Żydów", czyli ich zagłady. Sama akcja zostaje formalnie zatwierdzona przez Hitlera dopiero na spotkaniu w Wansee (styczeń 1942), czyli kilka lat po decyzji ludobójstwa Polaków. Od chwili, gdy również nad Żydami zawisło widmo zagłady, są oni rejestrowani jako Żydzi. Pierwsze transporty Żydów, przywożonych na zagładę, zaczynają przybywać do Brzezinki w połowie 1942, rok po zaatakowaniu Rosji.

Obozem zagłady Żydów jest Brzezinka, odległa od Oświęcimia około 4 km. Oświęcim zawsze był obozem zagłady Polaków. Jeżeli z czasem, również Żydzi są kierowani do Oświęcimia, to Oświęcim nigdy nie był obozem zagłady Żydów. Chociażby dlatego, że do obozu w Oświęcimiu nie dochodziły tory kolejowe i była tam "tylko" jedna komora gazowa. Skierowanie do Oświęcimia było dla Żyda pewnego rodzaju szansą przeżycia, bo był uznany za zdolnego do pracy. Nie mniej, właśnie w Oświęcimiu, zostały przeprowadzone pierwsze próby zabijania gazem, jednak robione na Polakach i na rosyjskich jeńcach wojennych.

Do legendy i jakiejś chęci wyidealizowania Żydów, jako męczenników religijnych, należy mówienie o ludobójstwie Żydów, spowodowanym względami religijnymi. Historyk żydowski Poliakov jasno mówi, że nie było żadnych racji religijnych, tylko rasowe. Nie ma ani jednego zarządzenia hitlerowskiego, polecającego mordowanie Żydów, jako wierzących. W ten sam sposób są traktowani wierzący i niewierzący, Żydzi chrześcijanie i Żydzi wyznania mojżeszowego. Owszem, są okólniki mówiące, że jednym ze sposobów rozpoznania Żyda jest to, że uczęszczał do synagogi. Ale to sposób poznania Żyda, a nie przyczyna jego prześladowania.

Racje prześladowania Żydów przez Hitlera są bardzo przyziemne: niena-

wić, zemsta, pieniądze.

Paradoksalnie, dramat ludobójstwa Żydów, tym razem przy zgodnej współpracy Żydów i Niemców, również kończy się na pieniądzech. Winno dziwić, że Żydzi prawie nic nie mówią obecnie o Niemcach i zostawiają ich w spokoju, jakby zapomnieli o sprawcach ludobójstwa. Żydzi dają Niemcom spokój, bo... Niemcy płacą. Zobowiązali się wypłacić Izraelowi około 130 miliardów dolarów. Dotychczas już około 30 miliardów wypłacili. "Shoah" stał się dla Izraela kopalnią złota. Paul Johnson pisał w *"Historii Żydów"*: "Do momentu, w którym piszę tę książkę, wypłacono około 25 miliardów dolarów. Do końca wieku liczba ta przekroczy 30 mld". Johnson dodawał, że suma ta stanowiła "i tak o wiele więcej, niż kiedykolwiek Ben Gurion lub Weizmann spodziewali się uzyskać i wskazuje na prawdziwe pragnienie ze strony federalnego rządu Niemiec wypłacenia rekompensat za niemieckie zbrodnie" (P. Johnson: *"Historia Żydów"*, Kraków 1993, s. 550).

Niemcy Zachodnie były tak "wspaniałomyślne" nie przypadkowo. Grały o bardzo dużą stawkę, pragnęły wyciszyć ataki na Niemcy, za zbrodnie popełnione na Żydach, by doprowadzić do stopniowego zapomnienia przez świat o nich. Bardzo wiele mówiąca pod tym względem była wypowiedź przewodniczącego zachodnioniemieckiego Bundestagu, dr Eugena Gerstenmaiera: "Niemcy znalazły się w getcie, którego ściany stworzone zostały przez niechęć i nienawiść. Celem naszego porozumienia z Izraelem jest wydostanie Niemców z tego getta raz na zawsze" (za: W. Zajczkowski: *"Martyrs of Charity"*, Washington D.C., 1988, s. 58). Kanclerz Konrad Adenauer wyjaśniał później w swych wspomnieniach, że Izrael potrzebował pieniędzy, a Niemcy rehabilitacji.

Na łamach izraelskiego dziennika *"Haolam Ha"* pisano w 1965 roku: "(...) Stosunek naszego rządu oparty jest na cynicznej transakcji, może najbardziej cynicznej od chwili, gdy Adolf Hitler proponował Brandtowi transakcję towarów za krew. Otrzymaliśmy pieniądze. Otrzymaliśmy pomoc. Sprzedaliśmy NRF świadectwo moralności następującej treści: My państwo Izrael, ofiary nazizmu, uratowani z Oświęcimia, dyplomowany symbol postępu i socjalizmu w świecie, potwierdzamy niniejszym, że posiadacz tego świadectwa nie jest już faszystą, lecz całkiem nowym Niemcem, który ma prawo być przyjętym w każdym gronie" (cyt. za: Stefan Nowicki: *"Wielkie nieporozumienie"*, Sydney 1970, s. 13; przytoczone za "Przemilczane świadectwa n° 4 R. Nowak: Słowo n°227).

Ks. W. Kiedrowski,

b. więzień obozów koncentracyjnych: Majdanek, Brzezinka i inne.

OSWIECIM PIĘCDZIESIĄT LAT PO WYZWOLENIU

Po Auschwitzu pisanie wierszy jest barbarzyństwem - to zaskakujące stwierdzenie Teodora Adorno pojmuję jako przenośnię. Czy to nie poezja, która stanowi emanację uczuć, jest w stanie najlepiej opisać i ból, i krzyk? A Oświęcim i Brzezinka to jeden wielki ból i jeden wielki krzyk. Ale prawdą też jest, że w Auschwitz i w Birkenau człowiek najbardziej odczuwa nakaz milczenia, potrzebuje słów prostych, bez ozdóbek i upiększeń.

(...) "Auschwitz, największy i najbardziej znany nazistowski obóz śmierci stał się symbolem ludobójstwa. Dokonano w nim zbrodni, jaka nie miała precedensu w dziejach ludzkości. Tutaj realizowano program masowej, natychmiastowej zagłady Żydów znanej powszechnie pod nazwą Holocaust, a także wyniszczenia Polaków i Cyganów. Wśród ofiar były też i inne narodowości. Do realizacji tych zbrodniczych celów wykorzystano komory gazowe, egzekucję, okrutny terror, niewolniczą pracę, głód.

Nie ma w dziejach ludzkości dramatu, który stałby się inspiracją dla bardziej wielostronnej i głębokiej zarazem analizy nad kondycją moralną człowieka, niż tragedia jaka wydarzyła się w Auschwitz. U podstaw tej refleksji leży nie tylko uświadomienie sobie niezwykłych rozmiarów i form popełnionych tu zbrodni, lecz także głębokie przeświadczenie, iż zło, które symbolizuje Auschwitz, nie zaczęło się ani w momencie, kiedy po raz pierwszy otwarto się bramy tego obozu, ani nie skończyło się z chwilą wygaszenia jego krematoryjnych pieców.

Dlaczego Auschwitz stał się symbolem? Chetno nad Nerem, Sobibór, Bełżec, Treblinka były w równym co Oświęcim stopniu miejscem zbrodni i Holocaustu, więc dlaczego Auschwitz? Złożyły się na to następujące przyczyny. Po pierwsze - przetrwał on w sensie materialnym, podczas gdy wszystkie inne (poza Majdankiem) Niemcy zdążyli zniszczyć i usunąć ich ślady. Po drugie - Auschwitz był obozem natychmiastowej zagłady i zagłady odwleczonej. Ci, którzy nie zostali od razu skierowani do gazu, mieli wykonywać niewolniczą pracę dla Niemców. Niewielu z nich przeżyło obóz, późniejsze marsze śmierci i doczekało się wyzwolenia (w różnych miejscach Europy). Było ich jednak nieporównanie więcej niż na palcach liczone jednostki, które ocalały z Chetmna, Sobiboru, czy Treblinki. I dlatego, jeżeli po dziś dzień nie wiemy nawet jaka była dokładna topografia obozu śmierci w Treblince - o Auschwitzu wiemy bardzo dużo, zarówno z raportów i relacji przekazanych w czasie trwania wojny, jak i z dokumentów, zeznań i wspomnień uzyskanych już po jej zakończeniu.

Auschwitz stał się symbolem ludobójstwa, ponieważ dokonano tu zbrodni bez precedensu w dziejach ludzkości. Zabijano masowo ludzi przed Hitlerem - i w starożytności, i w średniowieczu, i w naszych czasach. Auschwitz natomiast stał się symbolem ludobójstwa na skalę przemysłowo-biurokratyczną. Zacytuję Guentera Grassa:

"Co zdarzyło się przed Auschwitz, podlega innym kategoriom, w zakresie oceny. Wprawdzie istniały już wcześniej mechanizmy zagłady, jednak dopiero perfekcja pozwala określić je mianem kategorii. Nie imienne okrucieństwo pojedynczych oprawców, lecz anonimowa, przebiegająca bez zakłóceń, dająca się określić mianem skrupulatnej, praca za biurkiem była tym novum, czymś, czego jeszcze nie było w swej ludzkiej nicości, którą my, dystansując się od niej nazywamy nieludzką".

Na mocy ustawy z 2 lipca 1947 r. powołane zostało do życia Państwowe Muzeum Oświęcim-Brzezinka, którego statutowym zadaniem jest gromadzenie, przechowywanie, konserwacja, opracowywanie i chronienie terenów i obiektów byłego obozu oraz prowadzenie badań naukowych nad historią KL (Konzentrations Lager) Auschwitz i ich upowszechnianie. Oficyna wydawnicza Muzeum opublikowała do tej pory 276 pozycji o nakładzie 6 mln egzemplarzy. A więc od innych, od wielkich znanych muzeów Muzeum Oświęcim-Brzezinka tym się różni, że jest i instytucją badawczą, i rozpowszechniającą wiedzę, i kolasalnym archiwum, i... strażnikiem największego cmentarza w dziejach ludzkości. (...)

LA POLOGNE ET LES JUIFS

Deux éminentes personnalités juives souhaitent établir un dialogue avec la Pologne et les Polonais, et elles estiment que ce dialogue passe par une « clarification du passé » (*Le Monde* du 18 février). Toutefois, ces auteurs n'ont pas une parole pour évoquer six cents ans de judaïsme en Pologne, depuis l'époque où le roi Casimir le Grand a créé au XIV^e siècle un centre d'accueil des juifs unique au monde. Cela explique comment on a retrouvé, en Pologne indépendante, en 1918, 3,5 millions de juifs, soit 10 % de la population, qui furent, d'après les auteurs, enfermés dans les ghettos.

C'est une incroyable contre-vérité, car il n'y avait pas un seul juif dans les ghettos pour la simple raison que ces ghettos n'existaient pas (avant que les nazis ne les installent) – à moins qu'on ne considère comme ghetto le quartier qui va de la rue des Rosiers à Saint-Paul, à Paris. Il est à craindre que la « clarification du passé » à la manière de MM. Khan et Weill n'ait des effets inverses de ceux qu'ils prétendent rechercher.

Les mêmes dénoncent l'antisémitisme des Polonais après la guerre et tombent ainsi dans le panneau des autorités communistes de l'époque, qui ont inventé de toutes pièces cette supercherie pour essayer de masquer leur faillite économique et politique.

Il n'y avait pas d'antisémitisme dans la population, car il n'y avait pratiquement plus de juifs. Cinquante mille à peine ont échappé à la Shoah et une bonne partie a émigré. La tuerie de Kielce fut une provocation de la milice, alors que les victimes devaient émigrer incessamment. Il restait bien quelques juifs en Pologne, dont certains furent placés aux postes clefs de la milice ou, comme M. Urban, au poste de porte-parole du gouvernement. Mais ce n'est pas eux qui auraient protesté contre ces odieuses mises en scène.

Marc Konopka
Paris

PRAWDA O GETCIE WARSZAWSKIM

Złapałem za pióro, by dokumentować polską, humanitarną, chrześcijańską pomoc Żydom, po usłyszeniu w klubie "Krzywego Koła" okropnych antypolskich wypowiedzi wielu Żydów (m.in. doc. Kupczykowa, Ziman, i in.) oraz po przeczytaniu kilku książek wydanych za granicą i zionących do nas nienawiścią - pisze Tadeusz Bednarczyk w wydanej właśnie książce Życie codzienne warszawskiego getta.

Praca ta ukazuje się po 32 latach od jej napisania. Wędrowała ona z wydawnictwa do wydawnictwa - niektóre z nich nawet obiecywały publikację, ale... w ostatnim momencie odmawiały.

Autor - ekonomista, podpułkownik WP, pracował jako urzędnik skarbowy w getcie i jest jedynym żyjącym Polakiem, który aż do 18 kwietnia 1943 r. codziennie tam przebywał. Należał do Organizacji Wojskowej - Korpusu Bezpieczeństwa powołanej przez gen. Władysława Sikorskiego w 1939 r. i w jej Komendzie Głównej był kierownikiem Wydziału as. Mniejszości Narodowych i Pomocy Żydom. Po utworzeniu AK nadal koordynował pomoc dla Żydów. Miał osobisty udział w powołaniu Żydowskiego Związku Wojskowego. Ostatni raz poszedł do getta 1 maja 1943 r., dostarczając amunicję walczącym. Ten człowiek został oskarżony o antysemityzm.

Książka stanowi świadectwo iście benedyktyńskiej pracy - fakty, liczby, nazwiska, daty, dokumenty, cytaty, tabele, serwis zdjęciowy. Jednocześnie prezentuje czytelnikom cały splot historycznych i współczesnych problemów, dotyczących zarówno dziejów warszawskiego getta jak i stosunków polsko-żydowskich.

Autor dowodzi, że główną siłą konspiracyjną i walczącą w getcie stanowił Żydowski Związek Wojskowy, a nie Żydowska Organizacja Bojowa. ŻZW, założony w grudniu 1939 r. ściśle współpracował z OW-KB, a po akcji scaleniowej - z AK. Był dobrze przeszkolony i fachowo dowodzoną organizacją. Natomiast powstała w końcu 1942 r. ŻOB, o wiele mniejsza, bardziej izolowana, odegrała - zdaniem Bednarczyka - bez porównania mniej znaczącą rolę. Obie jednak były bardzo słabe liczebnie: siły ŻZW osiągnęły w 1943 r. ok. 400 ludzi, a ŻOB - 220. Przyczyny takiego stanu rzeczy autor wyjaśnia następująco: *O walce z Niemcami myślała tylko mała grupa żołnierzy ŻZW i ŻOB. (...) W obliczu mordów bezbronnej ludności, wielu Żydów potępiało nadal wystąpienia zbrojne (...) powszechnego ducha walki nie widziałem.*

Wbrew oszczerstwom, autor udowadnia nie tylko wszechstronną pomoc materialną dla powstańców, ale także pomoc AK i innych organizacji podziemnych w samych walkach oraz ratowaniu niedobitków. Np. w czasie boju o Plac Muranowski nad pozycjami żydowskich powstańców wywieszono dwa sztandary: polski i żydowski. Była to walka wspólna, zarówno Żydów jak i Polaków - pisze Bednarczyk. Potwierdza to zresztą w swoich raportach dowódca oddziałów niemieckich - gen. Jurgen Strop.

W książce znajdujemy szczegółowy, odbiegający od stereotypu, opis życia społecznego i ekonomicznego getta oraz panujących tam stosunków - dalekich od przypisywanej Żydom solidarności.

Bogaty... *charakteryzowali nie tylko obojętność, ale wręcz wrogość w stosunku do nędzarzy. To oni na terenie Judenratu starali się forsować tezę, by nie dożywać biedoty: jej to i tak nie*

pomoże, ponieważ i tak skazana jest na śmierć. Żywność dostarczali polscy szmuglerzy, którym w razie wpadki groziła najczęściej śmierć. Przylapany szmugler żydowski mógł się wykręcić łapówką płacaną żydowskiemu policjantowi. Według przeprowadzonych w książce obliczeń, Polacy dostarczali do getta codziennie 250-300 ton żywności.

W sposób obszerny autor rekonstruuje polską pomoc dla Żydów - od Stronnictwa Narodowego po komunistów. Szczegółowo omawia pełną poświęcenia postawę duchowieństwa katolickiego i konkluduje: Nie znane są wypadki, by polscy kler katolicki odmówił kiedykolwiek Żydom pomocy. Nie było również nigdy wypadku, by ksiądz wydał Żyda Niemcom.

W akcji tej uczestniczyły wszystkie środowiska: kupcy, przemysłowcy, rzemieślnicy, rolnicy z okolic Warszawy, strażacy, harcerze, tramwajarze, artyści, dziennikarze itd. Bednarczyk podkreśla i udowadnia, że nie mieliśmy do czynienia z jednostkowymi przypadkami ratowania Żydów, czy też pomocy materialnej dla nich, ale z masową, zorganizowaną akcją Polaków. A tylko w Polsce groziła za tę pomoc kara śmierci - i to dla całej rodziny.

W książce znajdujemy też odpowiedź na pytanie: ilu Żydów uratowaliśmy? Według zaprezentowanych w tej pracy obliczeń - ok. 360-400 tys. Za pomoc tę zapłaciło życiem 150 tys. Polaków. Są to, jak zaznacza autor, szacunki bardzo ostrożne. Żydzi więc przetrwali w swojej masie wyłącznie dzięki polskiej pomocy - stwierdza świadek i uczestnik historii.

Rozprawia się też z wyolbrzymianym przez żydowskich i niektórych polskich historyków zjawiskiem szmalcownictwa. Przypomina, że szmalcownicy - stanowią zresztą nieznaczny margines wśród Polaków - rekrutowali się nie tylko z naszych rodaków, ale również volksdeutschów, Ukraińców i ... samych Żydów. *Kolaboracja i zdrada wśród Żydów osiągnęła w getcie warszawskim duże rozmiary. Były one znacznie wyższe, niż... w narodzie polskim, może i w innych narodach okupowanych* - czytamy w *Życiu codziennym*. Do kolaborantów żydowskich zalicza się przede wszystkim: policję żydowską, zarząd gminy i organizację "Żagiew". Autor szacuje liczbę żydowskich kolaborantów na ok. 10 tys. (...)

Bednarczyk zajmuje się również współczesnymi przejawami antypolonizmu. Oblicza, że w akcji tej zaangażowanych jest ponad dwa tysiące Żydów-publicystów, pisarzy, filmowców itp. Przytacza artykuły, książki, filmy, wypowiedzi Żydów szkalujące Polskę, Polaków, Kościół katolicki. Bardzo często są wśród oszczerców Żydzi, którzy sami, lub ich rodziny zawdzięczają życie Polakom.

Książka stanowi cenny wkład do polskiej historiografii, a jednocześnie rozwiewa narzucone nam mity i demaskuje fałsze. Autor przedstawił nie tylko getto i jego walkę w świetle faktów, dokumentów i własnego doświadczenia. Z całą mocą wystąpił też w obronie prawdy historycznej i polskiej godności. Nie zawahał się też przed oskarżeniami, które sumiennie udowadnia. Postawa taka wymaga wyjątkowego heroizmu. Dzisiaj, takich ludzi jak Bednarczyk skazuje się na śmierć cywilną, obrzuca obelgami. Prawdopodobnie nagoaka na autora rozpocznie się niebawem.

Zbigniew Lipiński
za: *Myśl Polska* 27/195

P.S. Tadeusz Bednarczyk: *"Życie codzienne warszawskiego getta, Warszawskie getto i ludzie (1939-1945 i dalej)", Wydawnictwo Ojczyzna, Warszawa 1995, ss. 348.*

LA PAGE DES FRANCOPHONES de Richard Zienkiewicz

LES VÉRITÉS D'AUSCHWITZ

Dès que l'on parle d'Auschwitz, on ne manque pas de provoquer des réactions épidermiques chez les personnes les plus concernées - les Juifs et les Polonais. Il ne fait aucun doute que cette chronique en provoquera aussi, que certains propos seront même qualifiés d'antisémites par certains, que d'autres les trouveront trop complaisants ou trop accommodants, mais le monde n'est pas dichotomique et il faut savoir garder toute son indépendance d'esprit, même si chacun avec sa sensibilité veut défendre avant tout sa propre vérité face à ce qu'il considère comme une ingérence ou une agression. Car s'il est un sujet qui exige le calme, la sérénité, la réflexion et le respect d'autrui, c'est bien celui-là. Malheureusement, dans ce contexte, il est facile de céder à l'extrémisme et à la provocation.

Avec près d'un million et demi de victimes, les Juifs considèrent qu'Auschwitz-Birkenau est le plus grand cimetière juif du monde. C'est de mars 1942 à septembre 1944 que se réalise la «solution finale de la question juive». A Brzezinka, éloigné de quelques kilomètres d'Oświęcim, les Allemands agrandissent un camp, dénommé Birkenau ou Auschwitz II, avec une rampe d'accès, des chambres à gaz et des fours crématoires qui leur permettent d'exterminer plusieurs milliers de personnes par jour. Lorsque l'armée Rouge pénètre dans le camp en janvier 1945, la propagande soviétique met l'accent sur la citoyenneté des victimes, mais passe sous silence le fait que 90% étaient juives. Cette «déjudaïsation» crée un climat de défiance qui envenime encore les relations entre les différentes parties. Puis, quelques années plus tard, Auschwitz devient le symbole de la Shoah et de l'Holocauste, termes désignant le martyre juif pendant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, le camp de concentration d'Oświęcim, appelé aussi Auschwitz I, a été construit dans les tous premiers mois qui ont suivi le début de la guerre. Dans un premier temps, en 1940, le camp sert à isoler les élites polonaises, considérées par les nazis comme dangereuses. Plus tard, au début de l'année 1941, les détenus servent de main d'œuvre à l'usine de caoutchouc installée à Monowice. Mais parallèlement, les Polonais commencent à être exécutés pour des motifs politiques ou à titre de représailles - à l'exemple du père Maksymilian Kolbe -, et servent avec les détenus russes de cobayes pour expérimenter les méthodes utilisées plus tard pour l'extermination massive. Et

pendant toute la période d'activité du camp, les Polonais n'ont pas cessé d'être victimes des exécutions perpétrées par les nazis. Si les camps avaient duré plus longtemps, ce sont les Polonais, puis les Tziganes et les Russes, qui auraient été destinés au génocide. Il est important de rappeler le martyre des Polonais car il est encore trop souvent ignoré ou passé sous silence. Et aux États-Unis il est même réfuté. Pourtant, l'attitude américaine face au sort réservé aux Juifs d'Europe a plutôt été faite de passivité et d'indifférence. Comme le souligne le père Waldemar Chrostowski, à qui j'emprunte ici certains rappels historiques, «l'évocation du martyre des Polonais ne signifie pas une minimisation des souffrances et du génocide perpétré sur les Juifs et les Tziganes». Et si les Allemands ont choisi la Pologne pour exterminer les Juifs, c'est en raison d'une communauté juive, dans ce pays, la plus nombreuse d'Europe. N'oublions pas que depuis le Moyen Âge, la Pologne était une terre d'accueil et de refuge pour tous les Juifs persécutés sur le Vieux Continent.

Une question importante, à laquelle je n'ai pas de réponse, vient à l'esprit à propos d'Auschwitz: pourquoi les Juifs y refusent-ils catégoriquement tous les signes religieux, même les leurs, pourquoi refusent-ils les lieux de recueillement où chacun pourrait venir prier selon sa foi? Pourtant, ailleurs, comme à Dachau par exemple, les catholiques ont leur chapelle et les juifs ont un endroit où ils viennent réciter le kaddish. Cette cohabitation ne dérange personne, alors qu'à Auschwitz les milieux juifs s'y opposent et ne veulent rien entendre. Ils ne semblent pas non plus vouloir comprendre que les chrétiens vénèrent leurs morts avec la croix, symbole de leur identité chrétienne. C'est dans ce contexte que s'est ouverte la controverse autour du carmel, qui se prolonge maintenant par l'affaire des croix. En 1984, les carmélites ont reçu en usufruit perpétuel le bâtiment du Vieux Théâtre et la gravière. Ces biens, appartenant à l'État polonais, bien qu'en dehors de l'enceinte du camp de concentration, lui sont contigus. Le régime communiste de l'époque, en voulant retrouver les bonnes grâces de la population après l'état de guerre, n'a pas prêté attention aux protestations des milieux juifs qui n'ont pas manqué de s'élever. Finalement, les religieuses ont démenagé en 1993 dans un autre bâtiment spécialement construit pour elles. Entre-temps, en 1989, à l'insu de tout le monde, un prêtre d'Oświęcim a installé dans la

gravière la croix de huit mètres de haut qui se dressait près de l'autel où le pape avait dit la messe à Brzezinka en 1979. Après le départ des carmélites, les Juifs ont demandé le retrait de la croix qui avait pour but de rappeler le martyre des Polonais exécutés dans la gravière par les Allemands. Des discussions étaient en cours pour trouver une solution satisfaisante pour tout le monde. C'est ce moment-là qu'a choisi un ancien opposant au régime communiste, Kazimierz Świtoń, pour entamer au début de l'été une grève de la faim en signe de protestation, puis pour appeler les catholiques à venir ériger, dans la gravière, 152 croix en mémoire de 152 Polonais exécutés à cet endroit. A un moment où le dialogue judéo-chrétien est difficile, cette action, accompagnée de propos insensés, est une véritable provocation. La situation est aggravée par le fait que l'Association des victimes de la guerre, qui a pris en bail le terrain après le départ des carmélites, est dirigée par Mieczysław Janosz, présenté comme un ancien agent des services de sécurité des années 1960 et 70, envoyé avec ses frères à l'étranger où ils se sont livrés à du vol et à du trafic de marchandises. On ne pouvait mieux trouver pour ternir l'image de la Pologne à un moment où le pays va bientôt intégrer l'OTAN et négocier son entrée dans l'Union européenne.

Le cas de Świtoń est pathologique. Il fait fi des appels de l'épiscopat polonais à cesser son action, accuse les évêques de céder aux exigences des organisations juives et proclame: «l'Église, c'est moi». Non, personne n'a le monopole de la foi, personne ne peut me dire comment je dois croire en Dieu, sinon on risque d'aboutir à une talibanisation de la vie. L'Église et les prêtres sont là pour nous transmettre et nous expliquer l'Évangile, mais la foi relève de l'intériorité de chaque individu. La croix est un symbole de paix et d'amour, tel que nous l'a enseigné le Christ, et non un instrument guerrier que l'on brandirait comme une faucille ou un marteau. Les guerres de religion, l'Inquisition sont d'une époque maintenant révolue. On ne part plus en croisade pour délivrer Jérusalem des mains des infidèles. Les extrémistes menés par Świtoń prennent comme prétexte une phrase de Jean-Paul II: «Défendez la croix». Mais cette phrase est sortie de son contexte. Et connaissant la personnalité du pape, tout le monde devrait être persuadé qu'il n'a pas voulu appeler à la guerre sainte. Pour terminer, je voudrais dire une chose à monsieur Świtoń: j'ai moi aussi perdu un oncle à Auschwitz et mon plus profond désir est qu'il repose en paix comme le veut la tradition chrétienne; pourtant, votre action, monsieur Świtoń, n'est pas propice au repos éternel auquel il a droit.



La Pologne et les juifs

Bruno Rivière

La Pologne fut, en Europe, la «terre promise» des juifs. 500000 en 1772, (sur 12 millions d'habitants), ils étaient neuf millions en 1900 (sur seize millions d'habitants). La Pologne devint alors antisémite.

En hébreu, Pologne se dit **Po-lin**. Ce qui peut s'entendre aussi comme: «**Ici (po), résider (lin)**». Pendant plusieurs siècles, aucun pays n'a été plus accueillant pour les juifs. Et, en vingt-cinq siècles de **Diaspora**, aucun pays n'a joué un rôle plus déterminant dans leur Histoire.

Les deux tiers des **quatorze millions** de juifs de **1989** descendent en droite ligne de la communauté qui a prospéré, entre le **XV^e** et le **XVIII^e** siècles, dans le grand royaume de **Pologne-Lituanie**. C'est le cas, en particulier, pour un Israélien sur deux, quatre juifs américains sur cinq, neuf juifs soviétiques sur dix, un juif français sur trois.

Cette proportion aurait été encore plus forte sans la Deuxième guerre mondiale.

Pourtant, entre la Pologne et le

judaïsme, le divorce est aujourd'hui consommé. Il ne reste presque plus de juifs dans le pays: **250000** survivants qui avaient tenté de s'y réinstaller, après 1945, ont été chassés en trois étapes: **1946, 1956 et 1968**. Des campagnes, féroces ou insidieuses, ont été dirigées ensuite contre des personnalités auxquelles on attribuait, à tort ou à raison, des origines israélites.

Dernier en date à être pris pour cible: **Bronislaw Geremek**, le numéro deux de **Solidarité...**

Les juifs, de leur côté, en sont venus à ne plus voir dans la Pologne un pays marqué, comme beaucoup d'autres, par l'antisémitisme, mais bien «le» pays antisémite par excellence. Alors que l'idée d'une réconciliation judéo-allemande est admise dans l'opinion juive, sous réserve de «*ne pas oublier le passé*», et qu'une réconciliation

judéo-arabe peut apparaître comme une nécessité politique, un appel de **Simon Wiesenthal** à la «*réconciliation judéo-polonaise*», lancé en **1983**, a été froidement accueilli. Certains journaux juifs occidentaux ont refusé de le publier.

L'affaire du **Carmel d'Auschwitz** s'inscrit dans ce contexte. Comment juifs et Polonais en sont-ils arrivés là?

L'un des principaux hommes politiques juifs de l'entre-deux-guerres, **Vladimir Jabotinsky**, établissait une distinction entre l'«*antisémitisme des gens*» et celui des «*choses*». L'un et l'autre existaient, selon lui, chacun dans son ordre. Le second (contrecoup de changements économiques, démographiques ou politiques) ne devait pas être sous-estimé.

autant que le peuple juif, une victime privilégiée: dans la propagande officielle, le conflit est d'ailleurs présenté beaucoup plus comme une **guerre de libération nationale** que comme une croisade contre un régime antisémite.

Dans un pays aussi religieux, où depuis quarante ans les autorités communistes ont vidé les couvents et interdit les nouvelles fondations, l'expulsion d'une communauté de carmélites suscite, en outre, une profonde indignation.

D'autant plus que, dans les négociations, la hiérarchie catholique polonaise a été reléguée au second rang.

Interrogé, en avril 1986, le cardinal **Glemp** avait déclaré qu'il ne comprenait pas pourquoi on voulait chasser les carmélites. La destruction du catholicisme polonais et celle du judaïsme, affirmait-il ont été des génocides **parallèles**.

Le primate de Pologne n'a pas fait partie de la commission de règlement du différend.

Archevêque du diocèse sur lequel est situé Auschwitz, le cardinal Macharski a participé, quant à lui, aux discussions de Genève. Mais le maître d'oeuvre en était, du côté catholique, le cardinal Decourtray, qui avait affiché dès l'origine son souhait de voir déplacer le carmel.

«Pour moi et pour l'opinion mondiale, déclarait-il en décembre 1985, Auschwitz est le symbole de la Shoah. Une pareille épreuve a conféré au peuple juif une dignité particulière, qui est son bien propre. Et installer un carmel à Auschwitz serait toucher à cette dignité.»

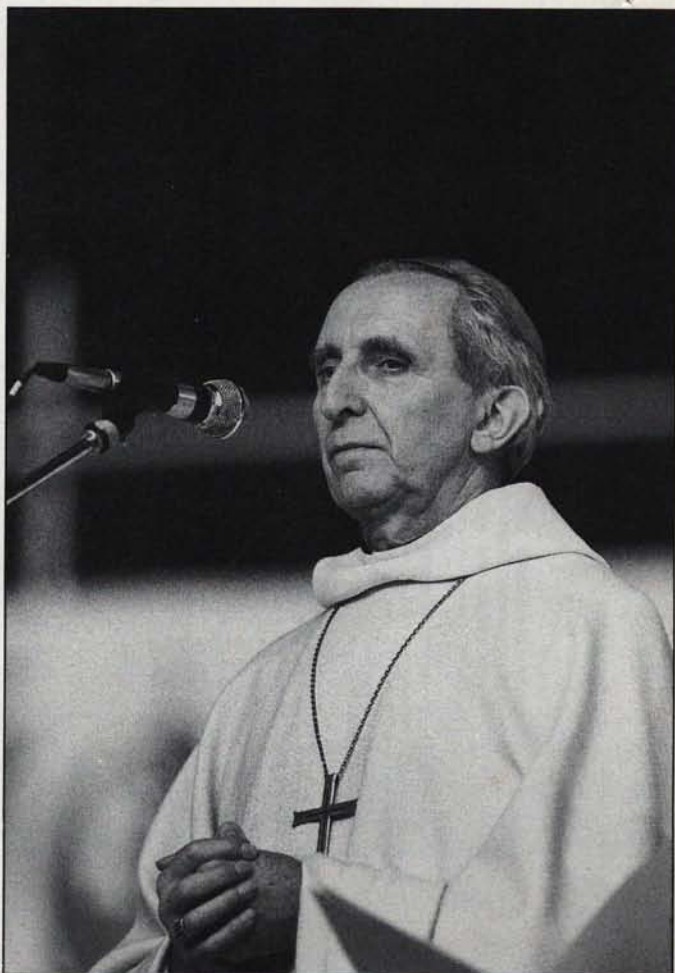
Le provincial des Carmes, le Père **Dominik Wider**, et les carmélites elles-mêmes, d'abord hostiles à l'idée d'un déménagement, n'en ont accepté finalement le principe que par esprit d'**obéissance**, pour respecter la parole donnée, au nom de l'Eglise, par le primate des Gaules.

– *L'accord de Genève n'a pas été un compromis, mais un diktat*», dit le Père Wider.

Dans l'attente de la construction du

Ci-contre: le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon, primate des Gaules. Décidé à faire respecter l'accord de 1987. Dès 1985, il déclarait: « Installer un Carmel à Auschwitz serait toucher à la dignité du peuple juif. »

Ci-dessous: le cardinal Macharski, archevêque de Cracovie (diocèse où est situé Auschwitz). Relégué au second plan à Genève, et indigné par les «agressions et insinuations offensantes» actuelles.



nouveau monastère, nul ne semble, sur place, disposé à demander aux religieuses de déménager pour un séjour de fortune.

En avril, le journal de l'organisation catholique **Pax** (liée au régime communiste) a publié une «lettre ouverte» de 1375 catholiques résidant

à Auschwitz. Dénonçant les «pressions intolérables» exercées par des «groupes de juifs», et les violences multipliées depuis deux ans, ils affirmaient qu'ils considéraient comme «illégal et sans fondement» tout projet visant à hâter le départ des carmélites. ■



46

Ci-dessus, juifs de l'Ukraine subcarpatique (ici un rabbin et sa suite). Ballottés depuis 1919 entre Tchécoslovaquie et Russie, traqués à partir de 1941 par les Allemands, qui avaient fait du territoire un Reichskommissariat. Page de gauche, juifs du ghetto de Varsovie interrogés. En 1942, plus de 300 000 d'entre eux furent envoyés à Treblinka. En 1943, c'étaient 50 000 survivants de l'insurrection.

Formulée à propos de l'ensemble de l'**Europe de l'Est**, cette analyse s'applique particulièrement bien à la Pologne. Le philo-sémitisme polonais a duré tant que la Pologne a été grande et forte, l'antisémitisme a crû en fonction des déboires nationaux.

Sur les atlas historiques, la Pologne de la fin du Moyen Age et du début des Temps modernes apparaît comme un empire: au XV^e siècle, c'est l'Etat le plus vaste d'Europe, déployé de l'Oder au Dniepr, de la Baltique à la mer Noire.

Un territoire où tiendrait deux fois le royaume de France, une fois et demie le Saint-Empire romain-germanique, six fois l'Angleterre, et trois fois la Castille.

Cette Pologne est aussi riche qu'étendue. Elle exporte des céréales, du bétail, des poissons salés, des bois de charpente, des fourrures, de la potasse, du charbon et du sel. Depuis le milieu du XIV^e siècle, ses souverains sont souvent remarquables: **Casimir III le Grand** (1333-1370), le dernier roi de la dynastie des **Piast**, a créé un Etat unifié; **Ladislas II**, le fondateur de la dynastie des **Jagellon**, originaire de Lituanie, réunit ce pays à la Pologne

proprement dite; **Casimir IV** s'assure momentanément les couronnes de Bohême (1471) et de Hongrie (1490) en épousant **Elisabeth de Habsbourg**; les rois de la dynastie des **Vasa** (1587-1668), d'origine suédoise, ont failli conquérir la Moscovie; **Jan Sobieski**, enfin, sauve l'Europe de la dernière offensive turque de grande ampleur, en 1683, sous les murs de Vienne...

Il ne manque qu'une chose à la Pologne pour devenir réellement une grande puissance: **une population en rapport avec son étendue.**

Au XV^e siècle, le royaume de Pologne-Lituanie compte **7 millions** d'habitants pour un million de kilomètres carrés. Le royaume de France, au même moment, compte une douzaine de millions d'habitants pour 400 000 kilomètres carrés, et le Saint-Empire une quinzaine de millions d'habitants pour moins de 600 000 kilomètres carrés.

En 1650, la Pologne, ramenée à 750 000 kilomètres carrés, ne compte que 7,5 millions d'habitants, tandis que la France, légèrement agrandie, atteint les 18 millions, et que le Saint-Empire, pourtant éprouvé par la guerre de Trente Ans, dépasse les 17 millions.

A la faiblesse des effectifs s'ajoute l'**arriération socio-culturelle.**

La deuxième moitié du Moyen Age, et la Renaissance, sont marquées en Europe occidentale (Allemagne, Italie, France, Angleterre, Espagne) par une forte urbanisation, par la diffusion de l'instruction et des techniques nouvelles, par une plus grande diversification des milieux sociaux. Le gros du pays polono-lituanien, en revanche, reste archaïque: agricole et forestier, illettré, féodal.

Les rois et la haute aristocratie sont conscients de ces faiblesses. Ils pratiquent donc ce que l'on pourrait appeler une «**politique de développement**», analogue, sur bien des points, à celles que mèneront maints pays neufs d'Amérique latine à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Puisqu'on manque d'hommes, et surtout d'hommes «**évolués**», on en importera d'Occident, moyennant argent, dotations, privilèges.

Immigrés d'élite: les **Italiens**. Savants, architectes, ingénieurs, hommes d'Eglise, ils vivent autour du roi et de la Cour, rebâtissent **Cracovie** et **Varsovie**, brillent dans les universités. Leur influence sur la culture polonaise est indélébile. Mais ils ne font pas souche.



Deux incarnations d'un certain philosémitisme polonais. A gauche: le roi Sigismund II Auguste Jagellon (1548-1572). A droite: le maréchal Jozef Pilsudski (1867-1935). Chef des armées, puis chef provisoire de l'Etat, il défit les Russes sur la Vistule. Sa popularité était immense; les juifs l'appelaient «Grand-père». C'est lui qui favorisa le rapprochement avec l'Allemagne, en 1934. Année où Hitler devenait Reichsführer.

Tout autre est le cas des **Allemands**. Ils créent et peuplent la plupart des grandes villes polonaises, introduisent des artisanats, des industries. Le roi leur accorde une large autonomie. De fortes minorités germaniques se sont ainsi maintenues jusqu'au XX^e siècle.

Et puis il y a les **juifs**. Certains sont venus d'Italie. La plupart sont d'origine allemande (c'est-à-dire française: les juifs allemands du Moyen Age tardif descendant des juifs français du Haut Moyen Age...).

Comment inciter les juifs à s'installer dans le «Far East» polonais? C'est très simple, et beaucoup moins onéreux que pour les Italiens ou les Allemands: il suffit de leur accorder la liberté religieuse, et une égalité civile relative.

Partout ailleurs en Europe, on les expulse (Angleterre, France, Espagne), on les convertit de force (Espagne, Portugal), on les enferme dans des ghettos (Italie, Allemagne). La Pologne leur apparaît, par contraste, comme une «**terre promise**». Dix mille juifs environ se sont fixés dans le royaume à la fin du XV^e siècle: un sept centième de la population totale. Cent ans plus tard, ils sont probablement plus de **150000**: **2%** de la population.

En dépit de massacres perpétrés par des insurgés **cosaques** entre 1648 et 1667 (**25%** des juifs sont tués, principalement en **Ukraine**), la popu-

lation juive atteint le demi-million d'âmes en 1772, l'année du premier partage de la Pologne: soit un peu plus de **4%** d'une population totale évaluée à 12 millions.

Liés au roi par un serment spécial de fidélité, les juifs polono-lituanien forment un Ordre autonome: le **Kahal** («Communauté», en hébreu).

Chaque groupe local est dirigé par un conseil de notables et un rabbin élu. Un parlement, réuni tous les deux ou trois ans, le **Conseil des Quatre Pays** (Grande Pologne, Petite Pologne, Lituanie, Volhynie), légifère pour les questions internes.

Les juifs peuvent résider presque partout, acquérir des biens fonciers, plaider et témoigner en Justice. Ils conservent l'usage de leurs langues traditionnelles: l'hébreu pour la religion et la vie intellectuelle, le judéo-allemand ou **yiddish** pour la vie quotidienne. Leur sabbat et leurs fêtes sont inviolables: ces jours-là, un juif ne peut être contraint de verser de l'argent, même à un collecteur des impôts royaux, ou de comparaître en Justice. Toute agression physique contre les juifs est punie de mort.

Ce statut n'est pas l'égalité civile totale dont les juifs ont joui sous l'Empire romain ou dans l'Espagne médiévale, et qu'ils vont retrouver en **Hollande** dès le XVII^e siècle, en **Angleterre** au XVIII^e siècle, aux Etats-Unis à partir de **1776**, ou en

France par l'effet des décrets émancipateurs de **1790** et **1791**.

Les rois polonais, y compris les plus philosémites, **Sigismund I^{er}** (1508-1548), **Sigismund Auguste** (1548-1572), ou **Etienne Bathory** (1575-1586), ont pris à l'occasion des mesures restrictives, notamment l'octroi à certaines villes qui en faisaient la demande, du privilège «*de ne pas avoir à subir de juifs*» («*de non tolerandis Judoeis*»).

La liberté religieuse comporte elle-même des limites: la publication des livres hébreux est soumise à la censure ecclésiastique (qui prescrit notamment quelques «coupures» dans le **Talmud**); et, tandis que les juifs n'ont aucun recours contre le baptême éventuel de l'un des leurs, il leur est sévèrement interdit de convertir des chrétiens.

Mais les juifs ne s'y trompent pas. **Ramah (Rav Moshe Isserles, de Cracovie)**, le plus grand rabbin polonais du XVI^e siècle, écrit: «*Si le Seigneur ne nous avait pas permis de trouver refuge dans ce pays, notre sort aurait été véritablement désespéré. C'est un effet de la Providence divine que le roi et les nobles soient favorablement disposés à notre égard.*» **Nathan Hanover**, un chroniqueur de la fin du XVII^e siècle, affirme que «*le Pilier de la Justice se trouve en Pologne, tout comme il était à Jérusalem avant la destruction du Temple*». Le kabbaliste **Heshel Tsoref** estime que «*le Messie apparaîtra d'abord en Pologne et en Lituanie*».

Moshe Katz de Narol, nommé par la suite rabbin de **Metz**, résume ces sentiments en deux mots: «*L'admirable Pologne!*»

Après Jan Sobieski (1674-1696), l'Etat polonais se délite: monarchie devenue élective, Diète aristocratique où les décisions ne peuvent être prises qu'à l'unanimité en vertu du principe de «*liberum veto*», intrigues entre protestants et jésuites...

Sanction géopolitique: les **démembrements** de **1772**, **1794**, **1793**, et

1814-1815. La Pologne perd la moitié de son territoire, puis l'indépendance; la société polonaise éclate également.

La minorité allemande s'identifie à la Prusse et à l'Autriche dans les régions annexées par ces Etats, les protestants et les orthodoxes se tournent vers Berlin et Saint-Petersbourg, une partie de l'aristocratie émigre.

Il ne reste plus qu'un noyau « ethnique », paysan, ardemment catholique: 50 % à peine de la population de l'ancien royaume.

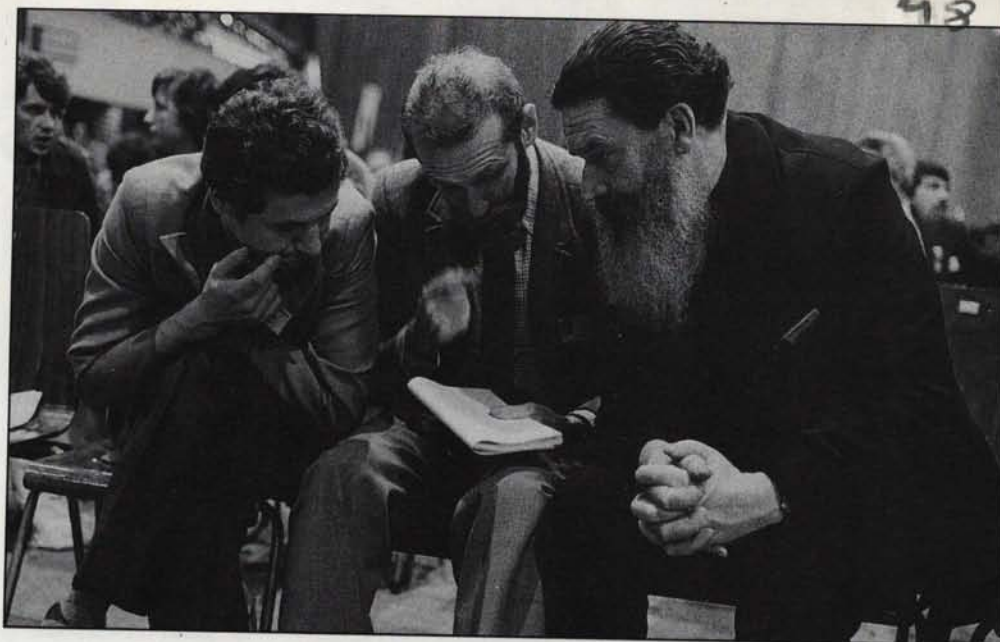
Cette nation résiduelle est bien traitée dans la zone autrichienne (**Galicie**), un peu moins bien dans la zone prussienne (**Posnanie** et cours inférieur de la **Vistule**). La zone russe, la plus peuplée et la moins résignée, subit un régime oppressif, notamment après 1830: Saint-Petersbourg substitue le russe au polonais dans l'administration et l'enseignement, rabaisse l'Eglise catholique, exalte l'Eglise orthodoxe, implanter colons et soldats.

Pour l'Europe romantique, la Pologne devient ainsi le « peuple crucifié », le « peuple-Christ », dont les souffrances prépareraient l'avènement de la **liberté universelle**. Une idée que le plus grand poète polonais, **Adam Mickiewicz**, reprend et élève à la hauteur d'un mythe national, notamment dans son drame historique, « *Aïeux* ».

Les trois quarts des juifs sont tombés eux aussi sous l'autorité de la **Russie**. Comme cet Etat n'est pas moins judéophobe que polonophobe, les israélites, à la différence des autres minorités, continuent de s'identifier à la patrie polonaise. Rabbins en tête, ils participent aux révoltes de 1794, 1830 et 1863.

Les Polonais « ethniques » sont longtemps sensibles à cette convergence des destins et à cette fidélité; Mickiewicz y voit un signe supplémentaire de la vocation « messianique » de son pays. Mais, peu à peu, les pesanteurs sociologiques (l'« antisémitisme des choses ») l'emportent sur les sentiments.

De 3,5 millions d'âmes en 1772, les



Ci-dessus, au centre de la photo: Bronislaw Geremek, avec deux de ses compagnons du syndicat «Solidarité». Professeur d'Histoire, c'est le principal conseiller de Lech Walesa. Emprisonné de 1981 à 1983, le responsable de la Propagande du PC polonais, Jerzy Urban, lui reprochant, entre autres, d'être « fils de rabbin ». Il assure: « La Pologne est à l'avant-garde des processus à l'Est, et aussi un champ d'expériences. »

Polonais « ethniques » passent à **16 millions en 1900**: 9 millions en Pologne russe, 4 millions en Pologne autrichienne (Galicie), 3 millions en Pologne allemande (Posnanie, Silésie). Sans compter un million environ d'émigrés: Russie intérieure, Berlin et Allemagne rhénane, Angleterre, France, Amériques. En **128 ans**, un quasi-quinquuplement.

Mais la population juive polonaise, à la même époque, est **multipliée par dix-huit**: de 0,5 million à **9 millions**. Cette croissance est l'une des plus fortes de l'Histoire: elle ne se compare qu'à celle qu'ont connue les pays du Tiers-Monde au cours des trente dernières années.

Même si près de la moitié des juifs polonais émigrent (Russie intérieure, Allemagne, Autriche, Europe occidentale, Argentine, et surtout Etats-Unis à partir de 1880), une telle situation finit par dresser les deux communautés l'une contre l'autre. D'autant plus que les juifs ajoutent l'**alloglossie** (le fait de parler des langues étrangères) à leur singularité religieuse, en restant « *yidishophones* », et que l'économie ne croît pas aussi vite que la population.

A la fin du XIX^e siècle, **Varsovie** (700 000 habitants) et **Lodz** (400 000), les deux métropoles industrielles de la Pologne moderne, sont juives à **plus de 30%**. Une bourgeoisie entrepreneuriale juive se forme, mais aussi un prolétariat,

notamment dans l'industrie textile. En 1898, les statistiques pour la Pologne russe donnent 500 000 juifs employés dans le petit artisanat et la sous-traitance, 100 000 travailleurs à la journée, et 50 000 travailleurs d'usine: au total, plus **du quart** de la population active juive. Cette classe artisanale et ouvrière vit dans des conditions misérables. Elle est néanmoins considérée comme un concurrent par le prolétariat chrétien.

Dans les campagnes, les juifs sont désormais omniprésents; certains bourgs sont parfois même à majorité juive. Les israélites exercent souvent des professions de régisseurs ou d'intermédiaires commerciaux, qui les font apparaître aux paysans comme des exploiters (bien qu'ils soient, le plus souvent, fort pauvres).

Le célèbre gastronome français **Edouard de Pomiane**, fils d'un réfugié politique polonais (son vrai nom était **Pomianski**), a écrit à ce sujet quelques pages inoubliables: « *Vers neuf heures, le village commence à vivre. C'est jour de marché. Tout au bout de la route, sur une grande place, des paysans polonais ont amené quelques oeufs, quelques légumes, quelques pommes de terre. Mais les étalages où l'on voit des monceaux de marchandises ont tous des juifs comme vendeurs. Ceux-ci, depuis huit jours, ont parcouru toute la campagne, sur des voitures longues et grêles, traînées par des haridelles. Ils ont acheté tout ce qu'ils ont pu*



Jeunes juifs polonais, vers 1930.

En 1945, une communauté juive de 250 000 personnes (dont 80 000 rescapés des camps) s'était reconstituée en Pologne. Elle fut chassée, depuis, en plusieurs étapes. Aujourd'hui, 6 000 juifs seulement demeurent dans ce pays.

trouver, et viennent le déverser sur les marchés. Ce ne sont pas des acheteurs en gros, mais en demi-gros. J'ai vu dans la campagne deux juifs, couverts de poussière, pousser devant eux une seule vache et deux moutons...»

La restauration de l'Indépendance polonaise, en 1918, met en évidence ces tensions latentes. Le nouvel Etat réunit 19 millions de Polonais «ethniques», 7 millions de Biélorusses, Ukrainiens et Allemands, et 3 millions de juifs. La guerre avec la Russie soviétique, en 1920-1921, a été l'occasion de pogromes et de vexations diverses.

En 1923, le gouvernement décide de «poloniser» la fonction publique et l'économie, c'est-à-dire d'en éliminer les juifs: «Quand les indigènes parviennent à la maturité, il est normal que les immigrés cèdent la place», explique un sénateur.

Trois ans plus tard, en 1926, le pays est au bord de la faillite. Jozef Pilsudski, héros de la résistance antirusse, et «maréchal» des guerres de l'Indépendance, prend le pouvoir, non sans massacrer au passage six cents personnes dans Varsovie.

«Que le vieux dictateur ait été un ruffian sans foi ni loi, un brigand, un adepte du langage scatologique, et, sur le tard, une sorte de ganache, c'est indéniable, écrit le journaliste britannique John Gunther. En même temps, c'était un vrai patriote.»

Il s'empresse de décréter une réfor-

me monétaire, de mettre un terme à la «polonisation», et de prêcher la concorde entre les différents groupes ethniques et religieux. Pour les juifs, ce «Grand-Père de la Nation» (Dziadek) apparaît comme la réincarnation des «bons rois» d'autrefois. Lors de ses funérailles nationales, en 1935, des extrémistes lancent aux juifs, massés le long du cortège: «Grand-Père est mort, on va régler votre compte!»

Pendant les quatre années qui suivent, les dernières du deuxième Etat polonais, le gouvernement de Varsovie en revient en effet à un antisémitisme systématique. «Les juifs ont des buts nationaux distincts des nôtres, dit le général Rydz-Smigly, ministre de la Défense et "homme fort" du régime militaire. Ils perturbent notre évolution nationale.»

Mais la «solution finale» qu'il préconise n'a rien à voir avec celle que Hitler va bientôt mettre en oeuvre: c'est tout simplement l'émigration vers la Palestine telle qu'elle a été prévue par la Société des Nations dès 1922, et à laquelle les juifs sont eux-mêmes en train de se rallier.

En septembre 1939, Polonais «ethniques» et juifs sont précipités ensemble dans l'abîme.

Trente-cinq pour cent du budget de l'Etat polonais allait à la Défense; l'Armée d'active comptait 350 000 hommes, les réserves 1,6 million. L'armement était loin d'être médio-

cre, notamment en ce qui concerne l'aviation.

De fait, les Polonais résistent assez bien pendant quinze jours, en dépit de la supériorité tactique de la Wehrmacht. Ce qui les perd, le 17 septembre, c'est l'invasion soviétique à l'est de leur territoire, en vertu des accords secrets Staline-Ribbentrop.

Le cinquième partage, conclu le 28 septembre, livre à l'Allemagne un peu plus de la moitié du pays, jusqu'à Brest-Litovsk, la quasi-totalité de la «Pologne ethnique», et les deux tiers des juifs. Les Soviétiques s'emparent du reste. Des deux côtés de la nouvelle frontière, massacres et «purgés» commencent.

Les juifs sont parqués dans les ghettos, en attendant d'être déportés dans des camps.

Hitler confie à son collaborateur Martin Bormann: «Le Gouvernement général de Pologne ne doit être qu'un réservoir de travail non spécialisé... Il est indispensable de garder à l'esprit que les propriétaires polonais doivent disparaître: aussi cruel que cela puisse paraître, il faut les exterminer partout où ils se trouvent... Tous les représentants de l'intelligentsia polonaise doivent être exterminés. Cela aussi paraît cruel, mais telle est la loi de l'existence.» Ce plan a été mis à exécution dès l'automne 1939, alors que sur le front de l'Ouest, la France et l'Angleterre s'endormaient dans la «drôle de guerre».

Dans leur zone, les Soviétiques éliminent tous les «cadres bourgeois», civils ou militaires, chrétiens ou juifs. Katyn, où 40 000 officiers polonais ont été exécutés en quelques jours, symbolise cette politique. En outre, plusieurs centaines de milliers de travailleurs sont déportés vers l'intérieur de l'URSS.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne se retourne contre son ancien allié soviétique: en moins de deux mois, l'ancienne Pologne orientale est conquise à son tour. La déportation à l'échelle européenne des juifs et autres «indésirables» (notamment

La Pologne et les juifs

les **Tziganes**), la répression de la Résistance, prennent la priorité sur la destruction des élites polonaises. C'est l'époque d'**Auschwitz**, **Treblinka**, **Maïdanek**.

En avril **1944**, l'Armée rouge est revenue à proximité de Lvov, dans ce qui était en 1939 le sud-est de la Pologne. Le 1^{er} août, Lublin et Byalistok, au coeur de la Pologne « ethnique » sont conquises, et Varsovie est en vue.

La capitale polonaise se soulève contre la Wehrmacht: mais Staline interdit à ses soldats de lui porter secours. Officiellement, c'est pour des raisons tactiques: mieux vaut consolider le front sur la Vistule, en prévision de l'offensive d'hiver, que créer une tête de pont difficile à tenir de l'autre côté du fleuve.

En fait, le dictateur soviétique continue Katyn par Allemands interposés: la destruction de Varsovie, l'élimination de la Résistance militaire non-communiste, faciliteront, après la guerre, la **satellisation** du pays... **200000** Polonais (180000 civils et 20000 combattants) périssent dans ce traquenard.

Le 11 janvier **1945**, les troupes rouges du général **Rokossovsky**, reprenant leur progression vers Berlin, investissent un champ de ruines. En mai 1945, **six millions** de Polonais (dont trois millions de juifs) sont morts, sur les 35 millions de septembre 1939. Un Polonais « ethnique » sur dix, et plus de neuf juifs sur dix ont été tués.

L'est du pays est définitivement annexé à l'URSS, à l'exception de Byalistok. Mais, à l'Ouest, la Pologne est autorisée à s'emparer, en guise de compensation, du sud de la **Prusse orientale**, de **Dantzig**, de la **Poméranie** et de la **Silésie**; 7,5 millions d'Allemands sont expulsés de ces territoires, où les remplacent immédiatement 4,5 millions de Polonais, dont 1,5 million de « repliés » des provinces orientales...

Ainsi « restructuré », le troisième Etat polonais ne compte plus que **24 millions d'habitants**. Mais à plus de

95% d'ethnie polonaise et de religion catholique. Jamais encore, depuis le XV^e siècle, une telle homogénéité n'avait été réalisée. Pour une partie de l'opinion, ce n'est pas encore assez. Si les derniers juifs s'en allaient...

En décembre 1944, l'un des dirigeants du gouvernement polonais en exil, **Tadeusz Bielicki**, déclarait à Oxford: « *La question juive a été définitivement réglée par Hitler.* »

Quatre-vingt mille juifs avaient survécu sur le territoire polonais. Cachés par des amis, des prêtres, des paysans. Des centaines de Polonais ont reçu, depuis 1953, le titre de « **Juste** », décerné par l'Etat d'Israël à des non-juifs qui ont sauvé des juifs au péril de leur vie. Un record partagé avec une seule autre nation: les **Pays-Bas**.

Dans les mois qui suivent la fin de la guerre, un peu plus de **100000 juifs** supplémentaires reviennent en Pologne. Originaires de la zone annexée par l'URSS en 1939, ils avaient été déportés ou repliés en Sibérie ou en Asie centrale. Staline les « libère ». Non sans arrière-pensées.

Au total, une communauté juive de **250000 âmes** environ s'est reconstituée à la fin de **1945**. Dans certaines villes, les rescapés cherchent à récupérer leur maison, leurs biens, passés en mains chrétiennes. Les incidents se multiplient: juifs isolés assassinés, trains de rapatriés pris d'assaut en rase campagne.

Le 4 juillet **1946** enfin, à **Kielce**, c'est le pogrome, sur une accusation de « **crime rituel** ». Cent mille juifs quittent la Pologne au cours des deux années qui suivent. **Israël** n'existe pas encore, et les Etats-Unis appliquent une politique très restrictive en matière d'immigration. Beaucoup de ces réfugiés transitent par la **France**, ou s'y installent.

Un peu plus de cent mille juifs ont décidé de rester. En fait, ces irréductibles se sentent plus polonais que juifs. Ils ont souvent abandonné les pratiques religieuses et le yiddish, changé de patronyme. Communistes,

ou du moins communistes, ils placent leurs espoirs dans la « **République populaire** » imposée par les Soviétiques en **1947**.

Le nouveau régime leur octroie ses faveurs. Pendant quelques années. Dans toute l'Europe de l'Est, Staline applique en effet une tactique à laquelle il a souvent eu recours en URSS depuis la fin des années vingt. Isolés de la population locale par leurs origines, psychologiquement vulnérables, les communistes juifs sont d'excellents auxiliaires lors de la mise en place du régime. Ils assument tout: la terreur, la lutte contre la société civile, la « socialisation » de l'économie.

Quand ils ont achevé leur mission, c'est-à-dire quand le régime est suffisamment consolidé, on les élimine. En tant que « **sionistes** », ou « **cosmopolites** ».

En **Tchécoslovaquie**, en **Roumanie**, en **Hongrie**, les purges « anticosmopolites » éclatent dès 1952. En URSS même, Staline lance en 1953, à la veille de sa mort, une campagne d'une rare violence contre les « **médecins juifs** » et leurs complices: elle devait aboutir à la déportation en Sibérie (pour leur « **protection** ») de tous les israélites soviétiques.

En Pologne, la « **petite révolution** » de 1956, qui met **Wladyslaw Gomułka** au pouvoir, entre dans cette logique: les « **erreurs** » du régime sont attribuées aux « **cosmopolites infiltrés dans le parti** ». Nouvel exode de juifs polonais.

Il ne reste plus, au début des années soixante, que **35000 « ex-juifs »**, parfaitement assimilés, convertis, ou issus de mariages mixtes.

En **1967**, Gomułka lance une nouvelle campagne, qualifiée cette fois d'« **antisioniste** ». La Sécurité d'Etat dresse les arbres généalogiques des suspects. Des récompenses sont offertes aux citoyens qui dénoncent des « **sionistes embusqués** ».

Trente mille Polonais d'origine juive quittent le pays à la fin des années soixante. La plupart d'entre eux se fixent en **Scandinavie**. ■